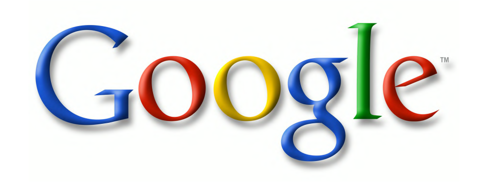
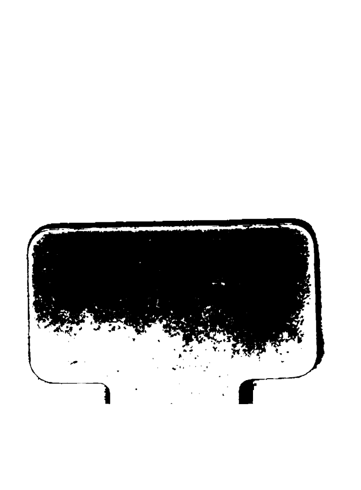

Google





J. 99.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

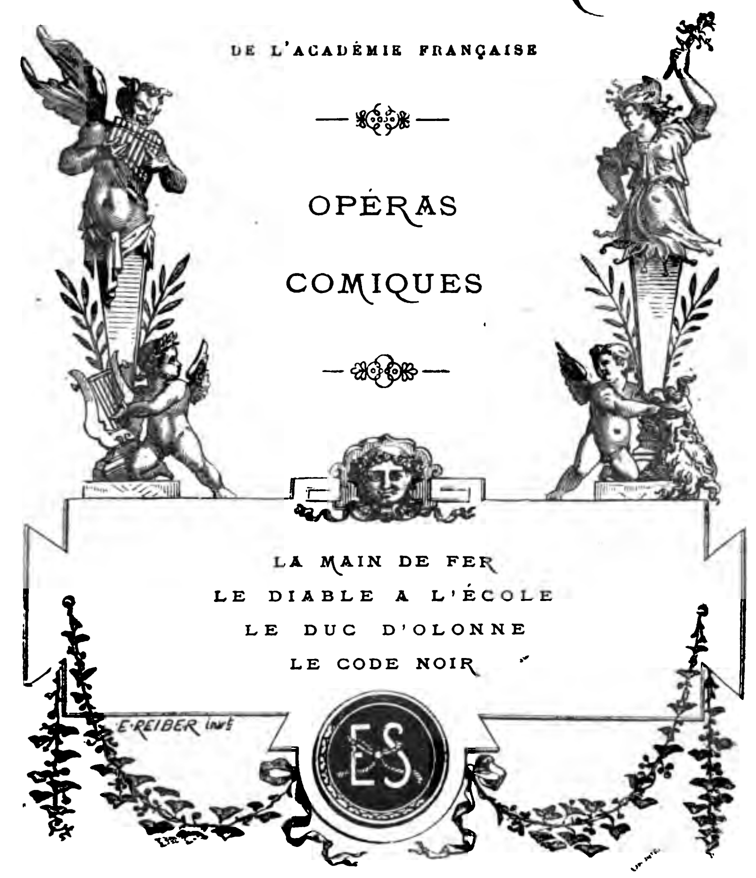
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



OPÉRAS COMIQUES

LA MAIN DE FER

LE DIABLE A L'ÉCOLE

LE DUC D'OLONNE

LE CODE NOIR

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS.

1879





Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. 1495 — 78

LA MAIN DE FER

OU

UN MARIAGE SECRET

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

En société avec M. de Leuven

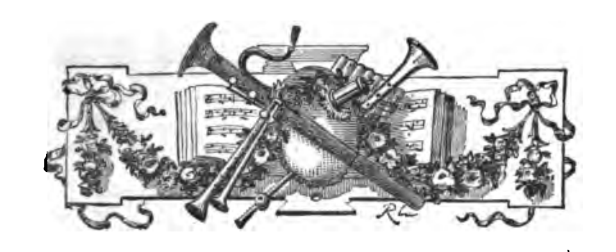
MUSIQUE D'ADOLPHE ADAM.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — 26 Octobre 1841.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
ŒGIDIUS BUGISLAFF, médecin et ministre du duc Henri de Wolfenbuttel, régent de Hanovre..	MM.	RICQUIER.
ÉRIC, prince héréditaire		LAGET.
NATHANIEL, peintre coloriste d'images de sainteté.		MOCKER.
JOB, frère quêteur au service de l'ermite de Sainte-Verrène		SAINTE-FOY.
RIBEMBERG, barbier du grand-duc		PALIANTI.
DOROTHÉE, femme d'OEgidius Bugislaff	Mmes	CAPDEVILLE.
BERTHA, prétendue de Nathaniel		DESCOT.

SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR. — HOMMES D'ARMES. — PAYSANS et PAYSANNES.

En 1480, dans les principautés de Hanovre et d'Hildesheim.



LA MAIN DE FER

OU

UN MARIAGE SECRET

ACTE PREMIER

Une montagne sur les confins du Hanovre et de l'évêché d'Hildesheim. — A gauche, l'ermitage de Sainte-Verrène. A droite et au fond, des sentiers escarpés par lesquels on y arrive. Devant l'ermitage, la statue de la sainte, et, à la porte, une clochette.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAYSANS et PAYSANNES, **à genoux devant la statue de la sainte.**

INTRODUCTION.

LES PAYSANS et LES PAYSANNES.
Sainte que l'on révère,
Daigne entendre nos vœux !
Ton appui tutélaire
Peut seul nous rendre heureux.

Éloigne la misère
De nos riants coteaux,
Rends féconde la terre,
Et bénis nos travaux!

SCÈNE II.

LES MÊMES; ŒGIDIUS, JOB, arrivant par le fond.

ŒGIDIUS, à Job.

Allons, mon cher, allons, bien vite,
Fais-moi parler au sire ermite...

JOB, saluant avec respect.

A l'instant même, monseigneur.

LES PAYSANS, se levant avec respect.

Un seigneur!
Un seigneur!

ŒGIDIUS.

Quels sont tous ces gens-là?

JOB.

Des manants de la plaine
Qui viennent présenter leurs hommages pieux
A Sainte-Verrène,
Patronne de ces lieux.

ŒGIDIUS, aux paysans.

Priez donc, mes amis, pour qu'il calme la peine
De notre illustre maître, illustre et très-puissant
Duc de Hanovre...

LES PAYSANS, avec joie.

Eh quoi! vraiment? il est souffrant!

ŒGIDIUS, gravement.

Ce bon prince est souffrant,
Et telle est sa loi souveraine :
Peine de mort à qui
Ne prîra pas pour lui!

LES PAYSANS, tombant à genoux.

Prions, prions pour lui!
Que Dieu veille aujourd'hui
Sur ce prince chéri!

(Œgidius, qui les a contemplés pendant quelques instants d'un air d'approbation, entre en ce moment avec Job dans l'ermitage à gauche, et les paysans, se voyant seuls, interrompent leur prière et se disent entre eux :)

C'est un mauvais prince,
Un tyran maudit;
Par lui la province
Et souffre et gémit;
Sans cesse il demande
L'argent du vassal.
Que le ciel lui rende
Le mal pour le mal!

QUELQUES PAYSANS, regardant du côté de l'ermitage.

On vient, je crois...

TOUS, se remettant à genoux avec crainte et chantant à tue-tête

Que Dieu veille aujourd'hui
Sur ce prince chéri!

(Ils se retournent et regardent autour d'eux.)

Non... non... personne, Dieu merci!...

(Ils se relèvent.)

C'est un mauvais prince, etc.

(Ils se retirent par le fond au moment où Job sort de l'ermitage.)

SCÈNE III.

JOB, seul.

J'ai laissé ce seigneur avec le saint anachorète... Je ne sais pas ce qu'ils ont à se dire... Mon maître m'a ordonné de m'en aller... Et je ne demanderais pas mieux; car, depuis huit jours que je suis à son service, moi, ancien garçon de ferme, et, maintenant, garçon anachorète... j'en ai déjà assez... Sonner la cloche, servir la messe, prier tou-

jours... et ne dîner jamais... Ça ne peut pas durer comme ça !... Ils me disaient tous, au village, que c'était un bon état que celui de saint ermite, qu'on n'y avait rien à faire qu'à s'engraisser... Et ça m'allait, parce que je suis paresseux et que je suis maigre !... Mais le père Anselme, mon maître, qui est en odeur de sainteté, donne à tout le monde sa bénédiction gratis... il ne demande rien... et, dans leur reconnaissance, les paysans lui donnent juste ce qu'il demande... Aussi, quel ordinaire !... Des racines... de l'eau claire, et des châtaignes le dimanche !... Ça me réduit à rien... Ah ! si je pouvais entrer, pour me refaire, dans les cuisines de quelque grand seigneur ou de quelque bon bourgeois... pieux ou non... pourvu qu'ils dînent... Voilà tout ce que je leur demande... (Apercevant Œgidius.) Ah ! c'est le seigneur de tout à l'heure... Il est impossible que celui-là ne donne pas à l'offrande.

SCÈNE IV.

ŒGIDIUS, JOB.

ŒGIDIUS, à part.

C'est fait de moi, je suis perdu ! Aucun moyen de faire entendre raison à cet obstiné père Anselme... Aussi, quelle idée de m'arracher à mes travaux et à mes livres... moi, le plus grand savant de l'Allemagne... moi, le docteur Œgidius Bugislaff... et m'ordonner de séduire... qui ?... un ermite... un pieux, un damné ermite... qui ne veut rien... ne demande rien... et ne craint rien... Séduisez donc un enragé pareil !... J'y aurais perdu mon latin... (Se retournant vers Job, qui lui tend la main.) Qu'est-ce que tu me veux ?

JOB.

N'oubliez pas le jeune frère...

ŒGIDIUS.

Encore un frocard !...

JOB.

Je n'ai pas cet honneur... je ne suis encore que frère Job... frère coupe-choux... un apprenti ermite... et si vous vouliez me donner quelque chose... pour me soutenir dans ma vocation... quelques pièces d'or pour m'aider à faire vœu de pauvreté...

ŒGIDIUS, avec dédain.

De l'or ?... Je te donnerai mieux que cela...

JOB.

Ça vous est permis.

ŒGIDIUS.

Un trésor plus grand, plus précieux !

JOB, tendant la main.

Est-il possible !... Une si riche aumône !...

ŒGIDIUS.

Tu es laid, chétif et faible.

JOB, mettant la main sur son estomac.

Oh ! faible... au dernier degré.

ŒGIDIUS, gravement.

Félicite-toi, alors, de ton bonheur, et remercie le ciel... car je suis premier médecin de Son Altesse Henri de Wolfenbuttel, régent de Hanovre.

JOB, ôtant son chapeau.

Celui qu'on appelle la *Main de fer ?*

ŒGIDIUS.

Précisément.

JOB.

A cause... qu'avec laquelle... il est censé avoir étranglé son frère aîné... et que, dès qu'il l'étend sur quelqu'un... ladite main... c'est comme qui dirait un homme mort... ce qui fait que tout le monde tremble...

ŒGIDIUS.

En bénissant son doux règne.

JOB.

Et en espérant que ça ne durera pas longtemps... car il a, dit-on, soixante et onze ans...

ŒGIDIUS.

Je m'en vante !... car c'est moi qui le fais vivre... ce sont mes talents qui prolongent son existence...

JOB.

Un fameux service que vous rendez au pays !... Et, alors, ce n'est pas lui... c'est vous qu'on devrait étrangler...

ŒGIDIUS, avec colère.

Frère Job !...

JOB.

Pour nous sauver la vie à tous...

ŒGIDIUS.

Veux-tu te taire !... (A part.) Il n'aurait qu'à leur donner cette idée-là... (Haut.) Puisque je promets de te la sauver sans cela... Donne-moi ta main... (Job la lui présente ouverte.) C'est inutile... ferme-la... Voici un pouls qui annonce un homme malade... Il nous faudra prendre la diète...

JOB.

Eh ! mordi !... je ne prends que cela... car, avec ce maudit saint homme...

ŒGIDIUS, vivement.

Tu n'es donc pas son élève ?... tu ne partages donc pas ses principes ?...

JOB.

Je ne connais pas ses principes... mais je connais sa cuisine, qui est déplorable... et dont vous voyez les désastreuses conséquences.

ŒGIDIUS.

Tu ne tiens donc pas à lui ?

JOB.

Je me donnerais, corps et âme, à celui qui me ferait connaître l'embonpoint.

ŒGIDIUS, avec joie, à part.

Eh ! mais... voilà l'homme qu'il me faudrait... et en utilisant l'envie qu'il a de s'arrondir... (Haut.) Ce que tu demandes là n'est pas impossible.

JOB, avec espoir.

Vous croyez ?

ŒGIDIUS, lentement.

Il y a dans la belle ville de Hanovre et au palais ducal, où j'habite, des repas délicats et splendides... On s'y attable tous les jours...

JOB.

Tous les jours ?

ŒGIDIUS.

Quatre fois au moins...

JOB.

Oh ! quatre fois béni ce paradis terrestre !

ŒGIDIUS.

Je puis t'y faire entrer.

JOB.

Partons...

ŒGIDIUS.

A condition que tu nous serviras...

JOB.

Parlez ! Le plus tôt sera le mieux, car j'ai un appétit qui vous répond de ma fidélité.

ŒGIDIUS.

C'est la meilleure... celle de l'estomac... elle est bien plus sûre que toutes les autres... Écoute donc... Cet ermitage... l'ermitage de Sainte-Verrène, est un lieu d'asile... un terrain neutre et indépendant, situé entre les duchés de Brunswick, de Hanovre et l'évêché d'Hildesheim, et sur lequel aucun seigneur n'a droit de juridiction. Sans cela... et sans la crainte d'armer contre lui la jalousie des princes ses

voisins... le duc Henri aurait déjà étendu sa main de fer sur le père Anselme, qui ose le braver... et sur cet ermitage, qui n'en vaut pas la peine.

JOB.

Il a bien raison... Il l'aurait avec tous ses revenus, qu'il n'en serait pas plus gras...

ŒGIDIUS.

Mais, aujourd'hui... redouble d'attention... aujourd'hui ou demain, on soupçonne qu'un beau jeune homme, appartenant à une noble famille du Hanovre, doit venir, en secret, se marier à cet ermitage... car nul autre que le père Anselme n'oserait, après les menaces que j'ai faites, bénir ce funeste mariage... Enfin, il s'agit de s'y opposer!... Quelle est l'heure choisie?... quelle est la fiancée?... On l'ignore... mais, malgré le déguisement qu'ils prendront, sans doute, tu reconnaîtras facilement les coupables... à leur air distingué, et, quand ils viendront pour ce mariage clandestin, tu seras là...

JOB.

On ne peut pas se passer de moi... je suis seul pour servir la messe...

ŒGIDIUS.

A merveille!... Tu tâcheras de les faire attendre, de les retarder... n'importe sous quel prétexte... et tu accourras m'avertir.

JOB.

Au palais ducal?

ŒGIDIUS.

Non pas!... ce serait trop loin... mais au bas de la montagne, sur la route de Göttingue, à l'auberge du *Freiénoff*. Tu préviendras maître Seiffel, un sergent et quelques hommes d'armes que j'y laisserai, et qui savent ce qu'ils ont à faire.

JOB.

Pas autre chose?

ŒGIDIUS.

Pas autre chose... et, maintenant, car je me suis perdu en venant... indique-moi le chemin le plus court pour regagner le *Freiénoff*.

JOB.

Vous y retournez donc ?

ŒGIDIUS.

J'y serai jusqu'à ce soir.,. attendant ma femme, madame Dorothée, qui revient des eaux de Baden-Berg, où elle est, depuis six mois, pour ses vapeurs et sa migraine.

JOB.

De sorte que, si j'avais quelques bonnes nouvelles à vous annoncer, je vous trouverais encore...

ŒGIDIUS.

Jusqu'au coucher du soleil... peut-être plus tard... s'il prend fantaisie à ma femme de se faire attendre... car on a beau être un savant, un conseiller, un favori du prince, et commander à tout le monde... quand on a épousé une femme jeune et jolie... on est à ses ordres... ce qui est un grand déconfort et déshonneur pour la science...

JOB, naïvement.

Comment cela ?

ŒGIDIUS.

Je n'ai pas le temps de te l'expliquer ; il faut que je m'en aille, et, dès que tu m'auras indiqué...

JOB.

Du tout... Je vais vous reconduire, moi-même, par un petit sentier qui vous abrègera de moitié.

ŒGIDIUS.

A la bonne heure !

JOB.

Et, en route, vous me direz quelle place vous me destinez

au palais ducal... J'aimerais assez être dans les cuisines... ou dans l'office...

ŒGIDIUS.

Je te garderai près de moi... ou plutôt près de ma femme... Ça peut m'être utile pour savoir... Enfin, partons...

JOB, lui montrant un sentier à gauche.

Par ici, monseigneur...

(Ils sortent tous deux. On entend dans la coulisse à droite la ritournelle des couplets suivants.)

SCÈNE V.

BERTHA, seule.

ROMANCE.

Premier couplet.

Celui que j'aime,
Mon doux ami,
Las ! ce soir même,
Sera parti !

Je suis une pauvre fille,
Orpheline et sans famille;
Mais on me trouve gentille...
Il m'avait donné son cœur.
Quand j'espérais jours de bonheur,
Quand je l'aimais avec ardeur,
Ah ! ah ! triste avenir !
Il va me fuir !

Celui que j'aime, etc.

Deuxième couplet.

Douleur extrême !
Espoir trahi !
Lorsque l'on s'aime,
Partir ainsi !

Un beau songe, à mon jeune âge,

Promettait le mariage
Et le plus heureux ménage
Que l'amour ait embelli ;
Mais, par malheur pour moi, pour lui,
Cet hymen est trop assorti !
Ah ! ah ! ah ! il est sans bien,
Et je n'ai rien !

Douleur extrême, etc.

SCÈNE VI.

BERTHA, NATHANIEL, avec un petit bissac au bout de son bâton.

BERTHA.

Eh bien ! mon pauvre Nathaniel, te voilà donc?...

NATHANIEL, tristement.

Oui, j'y suis décidé ; je pars pour mon tour d'Allemagne... Voilà une grande lieue de faite... et je me sens déjà fatigué...

BERTHA.

Ce n'est pas ton bagage qui te pèse.

NATHANIEL.

Dame ! j'emporte avec moi, au bout de ce bâton, tout ce que je possède... ma palette, mes pinceaux, la fortune d'un peintre coloriste... Et je m'étais mis en route avec courage... mais l'idée de nous séparer... de ne plus te revoir...

BERTHA, essuyant une larme.

Ça brise le cœur !

NATHANIEL.

Et ça casse les jambes... Je n'en ai eu que pour gravir cette montagne... parce que tu m'avais dit hier soir : « Demain, à l'ermitage de Sainte-Verrène... je t'attendrai pour te dire adieu ! » (S'asseyant) Et, maintenant, il m'est impossible d'aller plus loin...

BERTHA, s'asseyant à côté de lui.

Ça n'est pas raisonnable... car, enfin, pauvres et orphe-

lins tous les deux... si nous ne travaillons pas, nous ne pourrons jamais amasser de quoi nous marier.

NATHANIEL.

C'est vrai... mais si l'on pouvait travailler sans se quitter...

BERTHA.

Ça n'est pas possible... Si tu savais lire et écrire, le père Anselme, qui nous veut du bien, t'aurait placé chez les bénédictins d'ici près... (Regardant Nathaniel qui fouille dans son bissac.) Qu'est-ce que tu prends donc là ?

NATHANIEL.

Rien... c'est du pain et des pommes... En veux-tu? (Mordant à même.) car, moi, je n'ai de cœur à rien... Le chagrin m'a ôté l'appétit...

BERTHA, sans lui répondre, mordant aussi dans une pomme.

Mais, au lieu de cela... tu es coloriste d'images de sainteté et broyeur de couleurs chez maître Ulrich, le peintre de la cour... ce qui ne te rapporte rien...

NATHANIEL.

Parce que mon maître refuse de m'employer comme élève!... Et, moi, je sens là que j'aurais du talent, que je ferais des portraits comme un autre... J'ai déjà essayé... j'ai fait le tien...

BERTHA.

Qui était charmant.

NATHANIEL.

Je crois bien!... Il était ressemblant... mais nul n'est prophète en son pays.

BERTHA.

Raison de plus pour voyager.

NATHANIEL.

Si tu pouvais voyager avec moi!

BERTHA, lui prenant la pomme qu'il tient à la main et mordant à même.

Est-ce que c'est décent et convenable?... D'ailleurs, je ne te servirais à rien.

NATHANIEL.

C'est selon.

BERTHA.

Et à quoi?

NATHANIEL.

Dame!... à dîner avec moi, comme à présent...

BERTHA.

Un joli repas... Tandis que, pendant ce temps, si j'entre en maison, si je gagne aussi de mon côté... notre fortune ira plus vite... (Mangeant sa pomme.) Ah dame! j'en avais une toute faite... une fortune... et je n'aurais pas eu besoin de travailler... sans les révolutions... qui nous ont ruinés.

NATHANIEL.

Toi?... Tu n'as jamais rien eu!

BERTHA.

Bah!... J'avais une marraine... la jeune comtesse Mathilde... la nièce de notre dernier duc... Quoiqu'elle ne fût guère plus âgée que moi, elle m'avait prise en affection et gardée avec elle, parce que j'étais pauvre et orpheline; et, à dix ans, quand nous jouions ensemble... je me le rappelle encore... elle me disait : « Bertha, je te donnerai un jour une dot et un mari. »

NATHANIEL, vivement.

Ah! elle avait des vues sur moi?

BERTHA.

Elle ne te connaissait pas, ni moi non plus... mais elle t'aurait choisi, j'en suis sûre... puisque je t'aime. Par malheur, tout cela n'est plus qu'un rêve... notre bon vieux maître le duc Berthold a été étranglé par son méchant frère, le duc Henri, *la Main de fer;* ma pauvre marraine, que je n'ai pas revue depuis huit ans, est retenue prisonnière au palais, et l'on dit même que, ces jours-ci, elle va entrer religieuse dans un couvent...

NATHANIEL.

Encore une qui se mariera moins que nous.

BERTHA.

Tu vois donc bien qu'il y en a de plus à plaindre... et qu'il ne faut pas désespérer... (Lui faisant signe de partir.) Ainsi, mon pauvre Nathaniel... aussi bien le dîner est fini.

NATHANIEL.

Et le souper aussi... je n'avais que cela pour ma journée.

BERTHA.

Allons! il faut partir.

NATHANIEL.

Déjà?

BERTHA.

Viens demander la bénédiction du père Anselme... c'est lui qui m'a baptisée, qui m'a fait communier, et c'est lui qui nous mariera...

NATHANIEL.

Oui... mais quand?

BERTHA.

Il ne faut pas encore penser à cela... mais se hâter de partir pour revenir plus tôt... Allons, et ne pleure pas ainsi, car j'ai déjà assez de peine à me retenir... c'est toi qui es l'homme, tu dois avoir du cœur.

(Elle sanglote.)

NATHANIEL, pleurant.

Je n'en ai plus!

BERTHA.

Embrasse-moi, cela t'en donnera... (Nathaniel l'embrasse.) En as-tu, maintenant?

NATHANIEL.

Pas encore assez.

(Il l'embrasse de nouveau.)

DUO.

NATHANIEL.

Adieu donc, mes seules amours !
Adieu, peut-être pour toujours!

BERTHA.

Non, non, et dans trois ans, j'espère,
Tu reviendras riche et content!

NATHANIEL.

Pour s'enrichir, tu crois, ma chère,
Qu'il faut trois ans?

BERTHA.

Eh! oui, vraiment...
C'est suffisant!

NATHANIEL et BERTHA.

Espérance et courage,
Et soyons patients!
Pour entrer en ménage,
Il suffit de trois ans!

BERTHA.

Ainsi donc, dans trois ans, à la grâce de Dieu!...

NATHANIEL, reprenant son bissac.

Nous reviendrons ici nous marier.

BERTHA.

Adieu!
Voilà la chose décidée...

NATHANIEL, se disposant à partir.

Bien décidée.
(Revenant.)
Pourtant il me vient une idée!
(Il dépose son bissac.)

BERTHA.

Et laquelle?

NATHANIEL.

Avons-nous bien besoin de trois ans?

BERTHA.

Au fait... pour s'enrichir, faut-il aussi longtemps?

NATHANIEL.

Il me semble à moi, soyons francs,
Que deux ans...

BERTHA.

C'est possible, deux ans.

NATHANIEL, gaiement.

Deux ans...

BERTHA, de même.

Deux ans...

NATHANIEL.

Sont suffisants!

NATHANIEL et BERTHA.

Espérance et courage,
Et soyons patients!
Pour entrer en ménage,
Il suffit de deux ans!

BERTHA, lui donnant son bissac.

Adieu donc, c'est bien convenu.

NATHANIEL, partant.

Oui, sans doute, c'est entendu!
(Revenant.)
Mais dis-moi donc...

BERTHA.

Eh bien?

NATHANIEL.

En conscience,
Crois-tu qu'il nous faudra deux ans?

BERTHA, hésitant.

Eh mais, je crois
Que c'est beaucoup!

NATHANIEL.

Beaucoup trop, je le pense,
Et si l'on s'enrichit...

BERTHA.

En un an!

NATHANIEL.

En six mois!
Le tout est d'aller vite!

BERTHA.

On se marie alors en six mois...

NATHANIEL.

En trois mois!
(Jetant son bagage à terre.)
Pourquoi pas tout de suite?

BERTHA, un peu effrayée.

Sur-le-champ!

NATHANIEL.

Sur-le-champ! A quoi bon tant d'apprêts?

BERTHA.

Oui, le bonheur, d'abord!

NATHANIEL.

Et la fortune après!

NATHANIEL et BERTHA.

Maintenant, il me semble,
Tant j'ai d'amour au cœur,
Que le malheur ensemble,
C'est presque du bonheur!

NATHANIEL.

Parlons au bon ermite.

BERTHA.

Il est de nos amis.

NATHANIEL.

Le saint homme, au plus vite...

BERTHA.

Nous marîra gratis.

NATHANIEL.

Tu le vois, chère amie...

BERTHA.

C'est une économie.

NATHANIEL.

Et notre doux lien...

BERTHA.

Ne nous coûtera rien.

NATHANIEL et BERTHA.

Maintenant, il me semble,
Tant j'ai d'amour au cœur,
Que le malheur ensemble,
C'est presque du bonheur!

SCÈNE VII.

LES MÊMES; JOB, revenant par la gauche.

JOB.

Ah! le bon seigneur... le riche seigneur! quel dîner! Ma fortune est sûre, si je lui rends service... (Apercevant Nathaniel et Bertha qui vont entrer dans l'ermitage.) Où allez-vous, vous autres?

NATHANIEL.

Nous voulons parler à l'ermite.

BERTHA.

Sur-le-champ!

NATHANIEL.

Nous sommes pressés!...

JOB, vivement.

Est-ce pour un enterrement, un baptême, un mariage?

NATHANIEL et BERTHA.

Pour un mariage.

JOB.

Un mariage!... (A part, avec joie.) Oh! quelle chance! A

leur tournure distinguée, je les ai reconnus tout de suite, ce sont nos jeunes gens... Mais, n'ayons pas l'air...

NATHANIEL, à Bertha.

Allons, viens, entrons...

JOB, se plaçant devant la porte de l'ermitage.

Entrons, entrons... On n'entre pas comme ça chez le saint homme !

BERTHA.

Oh ! je ne suis pas une étrangère pour lui.

JOB.

C'est possible... mais il est absent. Parlez-moi, c'est absolument la même chose... je suis son suppléant.

BERTHA.

Depuis quand ?... je ne vous connais pas.

JOB.

Depuis huit jours. (Soupirant.) Huit longs jours... Vous dites donc que vous voulez vous marier ?

BERTHA, vivement.

A l'instant même !

JOB.

C'est très-bien... Mais avez-vous tout ce qu'il faut pour cela ?...

NATHANIEL.

Dame ! je crois que oui...

JOB.

Vos papiers ?...

NATHANIEL.

A quoi bon ?

JOB.

Le consentement de votre mère ?...

NATHANIEL, tristement.

Je n'en ai plus.

JOB.

De votre père ?

NATHANIEL.

Je ne l'ai jamais connu.

BERTHA.

Nous sommes orphelins tous les deux.

NATHANIEL.

Dénués de famille...

BERTHA, voulant entrer.

Ainsi...

JOB, les arrêtant.

Ainsi, il faut un certificat qui prouve que vous êtes libres de disposer de vous.

BERTHA.

C'est vrai, nous n'y avions pas pensé.

NATHANIEL.

Comment, pour s'aimer ?...

BERTHA.

Il faut des certificats.

NATHANIEL.

Je croyais que ça allait tout seul, et ce que vous me demandez là...

JOB.

Le bourgmestre de votre endroit vous le donnera sans qu'il vous en coûte une obole... Vous reviendrez dans la soirée.

NATHANIEL.

Si tard ?

JOB.

Le père Anselme ne pourra pas être revenu plus tôt.

BERTHA, à Nathaniel.

Va donc vite... mais cependant...

JOB.

Mais... mais vous aurez beau dire et beau faire, pas avant.

BERTHA.

Allons, il faut bien en passer par là.

NATHANIEL.

Je m'en vas chercher cette maudite paperasse...

BERTHA.

Et moi, en attendant, j'entre dans la chapelle, faire ma prière à Sainte-Verrène.

JOB.

C'est ça.

NATHANIEL, à Bertha.

A bientôt.

BERTHA.

Au revoir!

JOB.

Ce soir, vous serez unis et bénis... comptez là-dessus!...
(Nathaniel s'éloigne par le fond. Bertha sort par la gauche.)

SCÈNE VIII.

JOB, seul, se frottant les mains.

(La nuit vient par degrés pendant cette scène.)

Ça va bien... ça va bien!... Je n'attendrai pas longtemps la fortune... la voilà qui vient me trouver, elle me devait ça; le seigneur doit être encore à l'auberge du *Freiénoff*... Vite, vite, courons l'avertir... De la venaison au lieu de châtaignes, du vin de Hochheim au lieu d'eau claire... décidément, voilà la vie qui me convient. (Apercevant Éric qui entre.) Encore une visite, ça donne aujourd'hui... quelque fils de fermier... Maintenant que je suis en affaires avec des grands seigneurs,

ne nous compromettons plus avec des gens de rien... Courons prévenir Sa Seigneurie.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

ÉRIC, seul et simplement vêtu.

AIR.

Ah! de celle qui m'est si chère,
Qu'un ange protecteur guide vers moi les pas!
Qu'un surveillant sévère
Ne nous surprenne pas!
Car, dans sa cruelle vengeance,
Un tyran furieux sacrifirait nos jours.
Que cet hymen secret, trompant son espérance,
Légitime enfin nos amours!

De mon enfance, ô tendre amie!
Mathilde, accours auprès de moi!
J'ai, grâce à toi, souffert la vie,
Ah! pour toujours reçois ma foi!

Quand le malheur nous environne,
Quand nous menace le danger,
Ah! que l'hymen au moins me donne
Le droit de te protéger!

De mon enfance, ô tendre amie! etc.

SCÈNE X.

ÉRIC, BERTHA entrant par la gauche.

(Nuit complète.)

FINALE.

BERTHA.

Le ciel nous bénira, je pense,
J'ai prié bien longtemps...

ÉRIC.

Pour moi quelle douce espérance !
Chère Mathilde, je t'attends...
Surtout, de la prudence !

ÉRIC et BERTHA.

O nuit charmante,
Nuit de bonheur!
Je sens d'attente,
Battre mon cœur.

BERTHA.

Je meurs, hélas! d'impatience,
Il tarde bien à revenir.

ÉRIC.

Je tremble !... Pourquoi cette absence?...
Qui peut, hélas ! la retenir?

(A ce moment, Bertha se dirige à tâtons du côté où est Éric.)

ÉRIC et BERTHA.

Je crois l'entendre,
Espoir flatteur
Qui vient me rendre
Le bonheur !

ÉRIC, à voix basse.

Es-tu là ?...

BERTHA.

Je suis là !

ÉRIC.

Me voilà !

BERTHA.

Te voilà !

ÉRIC.

Oui, c'est moi...
Mais tais-toi,
Et reçoi
Ce gage de ma foi.

(Il lui passe un anneau au doigt.)

BERTHA.

L'anneau du mariage !

ÉRIC.

C'est le prix d'un baiser,
Qu'on ne peut refuser...

(Il l'embrasse. En cet instant, la lune, dégagée des nuages, éclaire un peu la scène.)

ÉRIC, repoussant Bertha.

Mais, qu'ai-je vu !... ce n'est pas elle !...

BERTHA, stupéfaite.

Mon Nathaniel !... ce n'est pas lui !...

ÉRIC.

Pardon, pardon, mademoiselle...
Je m'abusais...

BERTHA.

Vraiment aussi,
Je vous prenais pour un ami
Qui va devenir mon mari...
La nuit, à tort on se hasarde,
Voyez comme il faut prendre garde...
Sans la lune qui brille au ciel...
(A part.)
J'en tremble encor pour Nathaniel !...

ÉRIC, regardant vers le fond à droite.

Mais que vois-je là-bas ?
Des soldats, des soldats !...

BERTHA, courant à lui.

Pourquoi l'effroi qui vous agite ?

ERIC, à part.

Sans doute on surveillait nos pas...
Mathilde !... Courons au plus vite...
Ah ! qu'en ces lieux elle ne vienne pas !...
Tâchons d'éviter leur poursuite.

(Fausse sortie.)

BERTHA, le rappelant.

Seigneur ! seigneur !

ÉRIC, revenant.

Que voulez-vous ?

BERTHA, baissant les yeux.

De ce qui s'est passé cette nuit entre nous
Ne dites rien, ne dites rien, de grâce !...

ÉRIC, sans l'écouter et dans le plus grand trouble.

Ah ! du péril qui la menace
Tâchons de détourner les coups !

(Il sort vivement par le fond à droite, et se rencontre avec Œgidius qui arrive.)

SCÈNE XI.

BERTHA, ŒGIDIUS, HOMMES D'ARMES, avec des torches.

ŒGIDIUS, désignant le côté par où est sorti Éric.

C'est lui !... c'est bien lui !... Sa complice...
(Montrant Bertha, qui paraît très-effrayée.)
La voilà !
Contre elle il faut que je sévisse...
A l'instant interrogeons-la.
(A Bertha, durement.)
En ces lieux que venez-vous faire ?...
Approchez !...

BERTHA, d'une voix tremblante.

Mon Dieu !... que j'ai peur !...
Monseigneur !...

ŒGIDIUS.

Allons, allons, point de mystère !...
A l'instant répondez ! ou craignez ma rigueur...
Cette nuit, à cet ermitage,
Vous veniez...

BERTHA, tremblante.

Pour un mariage...

ŒGIDIUS.

Et cet hymen...

BERTHA.

Sera conclu,
Tout à l'heure...

ŒGIDIUS, à part.

Rien n'est perdu !...
Pour déjouer pareille trame,
Ah ! grâce au ciel, j'arrive bien !...
(Aux soldats.)
Emparez-vous de cette femme !...

BERTHA.

De moi ! de moi !...

ŒGIDIUS, se radoucissant.

Ne craignez rien...

BERTHA, se débattant au milieu des soldats.

Mon futur qui va revenir...
L'ermite qui doit nous unir...
Ah ! laissez-moi... mon Dieu ! mon Dieu !...
Je ne peux pas quitter ce lieu !

ŒGIDIUS et LES HOMMES D'ARMES.

Allons, point de résistance,
Car ce serait une offense !
Vite, il le faut, suivez-nous,
Ou craignez notre courroux !

(A cet instant la voix de Nathaniel se fait entendre dans le lointain ; il appelle :)

NATHANIEL.

Bertha ! Bertha !

BERTHA, se débattant.

Cette voix !... Ah ! c'est lui !... c'est lui !...
Laissez-moi revoir mon ami !

ŒGIDIUS et LES HOMMES D'ARMES.

Allons, point de résistance, etc.

(Ils entraînent Bertha par la droite. Nathaniel paraît au fond.)

SCÈNE XII.

NATHANIEL, seul, arrivant très-gaiement.

Pour notre mariage
J'ai tout ce qu'il me faut,
Et le bonheur, je gage,
Nous sourira bientôt.
(Appelant.)
Bertha ! Bertha ! Bertha !
Eh quoi ! tu n'es pas là ?...
De nous marier voici l'heure...
Dans un instant elle viendra...
Bertha ! Bertha ! chère Bertha !
Ce soir, ce soir, dans sa demeure
Un tendre époux t'emmènera...
Mais, je le sens, malgré moi, ma paupière
Veut se fermer et céder au sommeil !...
O ma Bertha, ta présence si chère
Va m'apporter le bonheur au réveil...
Bertha ! Bertha !
Bientôt elle viendra !...

(Il s'est assis sur un banc de pierre et il s'endort en répétant le motif du duo.)

Maintenant, il me semble,
Tant j'ai d'amour au cœur,
Que le malheur ensemble,
C'est presque du bonheur !





ACTE DEUXIÈME

Une salle gothique dans le palais ducal de Hanovre. Une galerie au fond. — A gauche, sur le second plan, l'entrée d'une chapelle ; à droite les appartements du gouverneur. Sur le premier plan, à gauche, une toilette; à droite, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOROTHÉE, **assise devant sa toilette, se levant.**

AIR.

A quoi bon la toilette? A quoi sert d'être belle?
Me voici de retour en ce sombre palais,
Où s'écoule une vie uniforme et cruelle,
Que les joyeux plaisirs n'embellissent jamais.

Que l'hymen est terrible,
Et qu'il offre d'ennui
Avec un cœur sensible
Et près d'un vieux mari!

Je fais ma seule étude
De ses doctes avis!
Mais, dans la solitude,
Hélas! je le maudis!
Et je me dis :

Que l'hymen est terrible, etc.

Coquetterie
Par qui la vie
Est embellie,
Éloignez-vous!

Il faut me faire
Prude et sévère,
Afin de plaire
A mon époux !

(A demi-voix, et s'avançant sur le bord du théâtre.)

Et si le hasard vous présente
Un jeune homme aimable et galant,
Comme ce jeune étudiant,
Albert, qui me trouve charmante,
Albert, qui pour moi, sans espoir,
En secret dès longtemps soupire,
Il faut ne rien apercevoir ;
Froide et sévère, il faut lui dire :
Passez votre chemin, beau sire,
Je n'écoute que mon devoir !

Coquetterie, etc.

(Elle se remet à sa toilette et s'occupe de sa coiffure pendant que, derrière elle, Œgidius et Job sortent de l'appartement à droite.)

SCÈNE II.

DOROTHÉE, ŒGIDIUS, JOB.

ŒGIDIUS, à Job.

Je tiendrai ma promesse... Tu seras panetier ou échanson, à ton choix...

JOB.

Manger ou boire... Ça m'est indifférent... Les deux, si vous voulez... J'ai une égale capacité pour les deux fonctions...

ŒGIDIUS, à demi-voix.

Soit... Tu les rempliras en apparence...

JOB, se récriant.

Comment ! en apparence...

ŒGIDIUS, de même.

Oui... parce que, en secret... je t'en destine une autre... surveillant officiel de tout ce qui se passe au palais... Mais il faut avant tout que je te présente à ma femme...

DOROTHÉE.

Qu'est-ce? Qu'y a-t-il?

ŒGIDIUS.

Un nouveau commensal du palais... Je l'ai retenu pour notre service.

DOROTHÉE, le regardant.

Et vous avez bien fait... Il est très-bien, ce jeune homme... Un air de bêtise et de béatitude.

ŒGIDIUS, bas, à Job.

Tu lui plais.

DOROTHÉE.

Je le prends pour mon coureur.

ŒGIDIUS, bas à Job.

Remercie...

JOB, saluant.

Mais, madame...

DOROTHÉE, à Œgidius.

Par exemple, il faudra veiller à ce que sa taille reste la même.

JOB.

Moi qui, au contraire...

DOROTHÉE.

Car, s'il engraisse, je le chasse!

JOB.

Mais...

DOROTHÉE.

C'est bien, cela suffit... va-t'en.

JOB, *à part.*

Autant retourner à l'ermitage.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

DOROTHÉE, ŒGIDIUS.

DOROTHÉE.

Eh bien! monsieur, que s'est-il passé pendant mes six mois d'absence?...

ŒGIDIUS.

Six mois qui m'ont paru un siècle!

DOROTHÉE.

Comment va votre auguste malade, qui est toujours à l'extrémité et qui ne meurt jamais?... c'est bien la peine d'avoir trois médecins!

ŒGIDIUS, *avec effroi.*

Imprudente!... si l'on vous entendait...

DOROTHÉE.

J'espère que vous allez me présenter à Son Altesse.

ŒGIDIUS.

Je m'en garderai bien... excepté nous, ses médecins, et maître Ribemberg, son barbier, personne n'est admis en sa présence...

DOROTHÉE.

Et pourquoi?

ŒGIDIUS, *à voix basse.*

Il ne veut pas qu'on s'aperçoive de son changement et de sa fin prochaine...

DOROTHÉE.

Il est ici?

ŒGIDIUS.

Eh non!... Il s'est persuadé que l'air de la campagne lui

ferait du bien, et il s'est établi, depuis quinze jours, dans sa résidence d'été... à trois lieues d'ici... avec mes deux collègues.

DOROTHÉE.

Ce qui vous laisse liberté entière.

ŒGIDIUS.

Liberté qui m'enchaîne... car c'est moi qui dirige tout en son absence; c'est moi qui suis responsable si ça va mal... et ça m'inquiète beaucoup.

DOROTHÉE.

Laissez donc! médecin et ministre... vous êtes enchanté, car vous avez de l'ambition!... Mais moi, qui n'en ai pas, je prévois que, grâce à la maladie de notre souverain, je vais ici périr d'ennui... autant valait rester à Baden-Berg, à la porte de Göttingue... Il y a là, au moins, des bals, des fêtes... des jeunes étudiants qui valsent à merveille... le comte Albert...

ŒGIDIUS.

Comment, madame! le comte Albert...

DOROTHÉE.

L'Université valse très-bien... tandis qu'ici des gens immobiles, qui ne savent ni vivre... ni mourir...

ŒGIDIUS, effrayé.

Voulez-vous bien vous taire!...

DOROTHÉE.

Pas le plus petit spectacle... pas la moindre cérémonie.

ŒGIDIUS.

Vous allez en avoir une superbe...

DOROTHÉE, vivement.

Vraiment!

ŒGIDIUS.

Le prince Éric... le neveu de notre maître, va demain, avec grande pompe, dans la cathédrale de Saint-Œgidius,

et aux yeux de toute la ville, entrer dans les ordres religieux.

DOROTHÉE.

Lui! le fils du dernier souverain... l'héritier direct des duchés de Brunswick et de Hanovre!

ŒGIDIUS.

Il le veut ainsi... c'est une vocation ardente et décidée.

DOROTHÉE, souriant.

Allons donc !

ŒGIDIUS, gravement.

Aucun moyen de l'en détourner...

DOROTHÉE.

Je m'en charge, si vous voulez... et c'est déjà bien avancé.

ŒGIDIUS, avec effroi.

Qu'osez-vous dire ?

DOROTHÉE.

Eh ! oui, messieurs... Vous autres docteurs n'y entendez rien ; mais moi, qui, avant mon départ, le voyais tous les jours, ce pauvre petit prince, renfermé au palais où vous l'éleviez... car vous étiez son gouverneur... et Dieu sait quels principes vous lui donniez... éducation mystique qui le menait tout droit à s'ensevelir dans un cloître... Moi, pour le sauver, pour contre-balancer vos fatales doctrines...

ŒGIDIUS, avec effroi.

Eh bien ?

DOROTHÉE, souriant.

Eh bien...

COUPLETS.

Premier couplet.

A ses yeux j'offrais sans cesse
Et le monde et ses plaisirs,
Vers leur pompe enchanteresse
Je tournais tous ses désirs !

Et je pense qu'il préfère,
Grâce à mes doctes avis,
Les délices de la terre
A celles du paradis !

Car pour former aux galantes manières .
Un petit abbé,
En mes mains tombé,
Et, pour qu'il veuille, arborant nos bannières
Et changeant sa foi,
Suivre notre loi,
Comptez sur moi!

Mais, pour en faire un ennuyeux ermite,
Qui prie, hélas ! et qui toujours récite
Des *oremus* et des *alleluias*...
Non, non, non, sur moi ne comptez pas!

Deuxième couplet.

Des dames, à plus d'un titre,
Je lui parlais avant tout !
Et je crois, pour ce chapitre,
Qu'il aurait beaucoup de goût !
Oui, les femmes, qu'il admire,
Que par moi seule il connaît,
Lui semblent, j'ose le dire,
Le trésor le plus parfait.

Car pour former un galant gentilhomme,
Le rendre élégant,
Et surtout constant,
Et pour qu'il soit, aussitôt qu'on le nomme,
Des amours le roi,
Des maris l'effroi,
Comptez sur moi!

Mais pour en faire un saint anachorète,
Qui, nuit et jour, psalmodie et répète,
Des *oremus* et des *alleluias*...
Non, non, non, sur moi ne comptez pas !

Eh bien! qu'avez-vous donc?... comme vous êtes agité!... comme vous voilà rouge !...

ŒGIDIUS.

J'étouffe de colère... c'est donc vous qui en secret avez miné, détruit, renversé tous mes projets ?...

DOROTHÉE.

Est-ce que je savais ?...

ŒGIDIUS.

Oui, madame, oui... il y va de notre avenir, de notre fortune, de ma tête, peut-être...

DOROTHÉE.

Eh bien ! ça vous apprendra ! Pourquoi ne me rien confier, et transformer tout en secrets d'État ? Je suis capable de continuer, et de faire encore quelque bonne action que vous appellerez une gaucherie...

ŒGIDIUS.

Gardez-vous-en bien !...

DOROTHÉE.

Cela dépend de vous.

ŒGIDIUS.

Eh bien, madame, je vais alors vous confier un secret...

DOROTHÉE, avec joie.

Un secret!...

ŒGIDIUS, après s'être assuré qu'ils sont bien seuls.

Apprenez donc que notre dernier souverain, le duc Berthold, qui est mort de... (Hésitant.) d'un mal de gorge... (Vivement.) On a dit autre chose, mais ce n'est pas vrai... Enfin, il est mort, laissant pour toute famille le prince Éric, son fils, qui avait douze ans... une fille de sa sœur, la jeune Mathilde, sa nièce, qui en avait dix... et leur donnant pour tuteur son autre frère, le très-haut, très-puissant Henri de Wolfenbuttel, qui vu son aptitude et sa fermeté à tenir les rênes de l'État, a été surnommé...

DOROTHÉE.

La Main de fer.

ŒGIDIUS.

Nom glorieux qu'il doit à l'amour de son peuple, ainsi que la régence qui lui revenait de droit pendant la minorité de son neveu... Mais moi, qui observais souvent notre nouveau maître... en qualité de son premier médecin... il m'était facile de voir que son humeur et sa bile étaient sans cesse excitées par ce neveu qui le gênait... Plus d'une fois même, il me répéta : « Cet enfant-là a trop d'esprit pour vivre, n'est-il pas vrai, docteur ? » Ce qui, dans sa bouche, équivalait à...

DOROTHÉE.

Un arrêt de mort.

ŒGIDIUS.

Précisément, et ça n'aurait pas tardé, si le jeune prince n'avait eu un jour l'heureuse idée, je ne sais d'où elle lui est venue... de dire qu'il se sentait une vocation décidée pour l'état monastique. « S'il en est ainsi, me dit le régent, attendons !... je vous charge de son éducation... arrangez-vous pour qu'avant sa majorité il ait prononcé ses vœux... nous en ferons alors un évêque d'Hildesheim, sinon, sa tête et la vôtre tomberont. » Commencez-vous à comprendre l'étendue de votre étourderie ?

DOROTHÉE.

Très-bien...

ŒGIDIUS.

Le régent a lui-même un fils qui est colonel au service de l'empereur Maximilien ; ce fils devient, après lui, héritier du trône, si l'héritier direct se fait moine ou évêque ; et pour confondre enfin tous les droits, notre souverain, qui est un habile politique, veut marier ce fils à la jeune Mathilde, sa nièce, le dernier rejeton du sang des Berthold.

DOROTHÉE.

Et si Mathilde refuse ?...

ŒGIDIUS.

Elle ne refusera pas !... Élevée comme prisonnière dans ce palais... n'y voyant personne, pas même son cousin, et habituée à obéir, elle a déjà répondu qu'elle était prête à se soumettre aux volontés de son oncle et de son souverain... et tout allait au gré de nos vœux... lorsque, par une bizarrerie, une fatalité que je ne pouvais comprendre et que je m'explique à présent, je remarquai dans mon élève une effervescence, une agitation et des idées... des discours inconcevables... il parlait même en dormant, et j'entendais des mots de femme, d'amour, de passion éternelle.

DOROTHÉE.

Pauvre jeune homme !...

ŒGIDIUS.

Qui aurait dit cela à son âge ?... dix-sept ans à peine !... et puis, élevé dans la retraite, il ne connaît du monde que ce que je lui en ai appris ; je le croyais, du moins ; mais un de nos gens m'a assuré que le prince avait donné hier rendez-vous à l'ermitage de Sainte-Verrène, à une jeune personne inconnue... que nous connaîtrons, car j'ai tout arrêté... tout saisi... jusqu'à la jeune fille.

DOROTHÉE, *vivement.*

Est-elle jolie ?

ŒGIDIUS.

Vous allez en juger !... le grand-duc voudra sans doute la connaître.

DOROTHÉE.

Lui qui ne voit personne ?

ŒGIDIUS.

Aussi, je fais faire son portrait pour l'envoyer au duc avec mon rapport... les pièces à l'appui ; je viens de faire demander le peintre de la cour, maître Ulrich. Le voici, sans doute.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; NATHANIEL.

ŒGIDIUS.

Eh! non, ce n'est pas lui!...

NATHANIEL.

Monseigneur, maître Ulrich est en voyage avec la permission du prince, et comme on a dit de votre part que c'était très-pressé... moi, Nathaniel, son élève, je suis accouru prendre vos ordres.

DOROTHÉE, le regardant.

Eh! mais, ce pauvre garçon a l'air souffrant et malade.

NATHANIEL.

Ne faites pas attention, madame, c'est que je n'ai pas beaucoup dormi... j'ai passé toute la nuit sur une pierre... au haut de la montagne, à attendre...

DOROTHÉE.

Le lever du soleil, pour le peindre?...

NATHANIEL.

Oui, madame... le soleil qui m'aurait ranimé et rendu la vie... (Soupirant.) Mais il n'a pas apparu, je n'ai rien vu... (A Œgidius.) Et je rentrais au logis quand on est venu me chercher de votre part.

ŒGIDIUS.

Ce qui n'est pas la même chose... à moins que tu ne puisses remplacer maître Ulrich, ton patron.

NATHANIEL.

De quoi s'agit-il?

DOROTHÉE.

D'un portrait.

NATHANIEL, à part.

Dieu! quelle occasion... celle que je cherchais depuis

longtemps. (Haut.) Certainement, j'ai du talent sans que ça paraisse, ou plutôt ça ne demande qu'à paraître, et si je vous montrais le portrait que j'ai fait de ma bonne amie... Pauvre portrait, je n'ai plus que lui, à présent !

DOROTHÉE, gaîment.

Nathaniel est amoureux ?

NATHANIEL.

Comme un enragé.

DOROTHÉE, vivement.

Je le protége... Il a du talent, il doit en avoir.

ŒGIDIUS.

Silence donc !... c'est le prince !

SCÈNE V.

LES MÊMES ; ÉRIC, habillé en noir.

ÉRIC, entrant vivement avec colère.

Ah ! vous voilà, monseigneur ? (Apercevant Dorothée.) Pardon, madame, j'ignorais votre retour, mais vous, qui êtes si bonne... vous serez indignée comme moi de la manière dont on me traite ici... et je demanderai à M. le docteur pourquoi les portes de ce palais me sont fermées ? pourquoi l'on me retient prisonnier, moi, prince de Hanovre ?

ŒGIDIUS.

Tel est l'ordre de votre oncle ! et votre conduite d'hier légitime des mesures aussi rigoureuses.

ÉRIC.

Que voulez-vous dire ?

ŒGIDIUS.

Nous savons tout.

ÉRIC, à part.

O ciel !

ŒGIDIUS.

Vous qui vouliez, disiez-vous, prendre l'habit monastique, trouvez-vous qu'il soit convenable pour un jeune diacre ou pour un damp abbé d'aller, le soir, à l'ermitage de Sainte-Verrène, attendre des jeunes filles.

ÉRIC, avec colère.

Monseigneur !...

ŒGIDIUS.

Les y attendre... passe encore, mais ce qui est contraire à toutes les lois canoniques, vouloir les épouser !

ÉRIC.

Et qui peut vous le faire croire ?

ŒGIDIUS.

Nous avons des preuves... *corpus delicti*... votre complice elle-même, qui va paraître devant vous !...

(Il sonne ; un domestique parait à qui il donne des ordres.)

ÉRIC, à part.

Plus d'espoir, Mathilde est perdue !

DOROTHÉE, pendant ce temps, à Nathaniel, qui est à gauche.

Nathaniel, prépare tes pinceaux.

NATHANIEL, à mi-voix.

Ah ! c'est la maîtresse du prince que je vais peindre ?

DOROTHÉE.

Justement : une jeune fille qu'il a enlevée et qu'il adore.

ŒGIDIUS, s'approchant d'Éric.

De plus, je suis chargé de vous dire, de la part de monseigneur votre oncle, que si demain vous ne prononcez pas vos vœux, votre tête et celle de votre maîtresse...

ÉRIC, se levant.

Ah ! tout ce que l'on voudra... (A part.) pourvu que Mathilde soit sauvée, et je vais devant elle...

ŒGIDIUS.

La voici !...

SCÈNE VI.

Les mêmes ; BERTHA, qui s'avance les yeux baissés.

QUINTETTE.

ÉRIC, la regardant et à part, avec joie.

Grands dieux! ce n'est pas elle !

NATHANIEL, à part, stupéfait.

C'est Bertha, l'infidèle !...

ÉRIC, à part, avec étonnement et regardant Œgidius.

Quoi ! celle que j'aimais...

DOROTHÉE, bas, à Œgidius.

Quoi ! celle qu'il aimait...

NATHANIEL, bas, à Dorothée.

Quoi ! celle qu'il aimait...

ŒGIDIUS, à sa femme.

C'est elle.

DOROTHÉE, à Nathaniel.

C'est elle.

TOUS.

C'est elle.

BERTHA, levant les yeux et reconnaissant Nathaniel.

Ah! je le revois! Nathaniel!

NATHANIEL, la repoussant.

Laissez-moi!...

Ensemble.

ÉRIC, avec joie, à part.

O l'heureuse méprise
Qui nous sauve tous deux !
Oui, le ciel favorise
Notre amour et nos vœux !

NATHANIEL, à part.

O douleur ! ô surprise !
O transport furieux !
L'infidèle méprise
Nos serments et nos vœux !

BERTHA, à part.

O douleur ! ô surprise !
Et quel air furieux !
On dirait qu'il méprise
Notre amour et nos vœux.

ŒGIDIUS et DOROTHÉE.

Voyez-vous sa surprise,
Comme il baisse les yeux !
Son trouble, qu'il déguise,
Les trahit tous les deux.

ÉRIC, avec passion jouée, à Œgidius, en montrant Bertha.

Que sa grâce naïve
Obtienne mon pardon !
C'est elle qui captive
Mon cœur et ma raison !

BERTHA, étonnée, à Nathaniel.

Que dit-il?

NATHANIEL, à Bertha.

Infidèle !

ÉRIC.

Oui, sa grâce naïve
A séduit ma raison !...
(A part.)
Ah ! si j'osais lui demander son nom !

BERTHA, à Nathaniel.

Quel est donc ce seigneur qui m'aime
Avec une si vive ardeur ?

NATHANIEL, avec colère.

Eh ! mais... c'est le prince lui-même !

BERTHA, étonnée.

Le prince !...

(A Éric.)

Ah ! pardon, Monseigneur!
Mais, j'ignorais, je vous l'atteste...

ŒGIDIUS.

C'est clair... vous le nierez toujours !
Mais lui-même l'avoue !

ÉRIC, avec exaltation.

Oui, cet amour funeste
Ne finira qu'avec mes jours !

Ensemble.

ÉRIC.

Je l'aime ! je l'aime,
Sans savoir moi-même
Quel délire extrême
Égare mes sens !
Mais, je le proclame,
L'amour qui m'enflamme
Porte dans mon âme
Ses feux dévorants !

BERTHA.

Il m'aime ! il m'aime !
J'ignore moi-même
Quel délire extrême
Égare ses sens !
Mais la raison blâme
L'amour qui l'enflamme
Et porte en son âme
Des feux dévorants.

ŒGIDIUS, à part.

Il l'aime ! il l'aime !
Sans savoir lui-même
Quel délire extrême
Égare ses sens ;
Mais, il le proclame,

L'amour qui l'enflamme
Porte dans son âme
Des feux dévorants !

DOROTHÉE.

Il l'aime ! il l'aime !
Sans savoir lui-même
Quel délire extrême
Égare ses sens ;
Mais, il le proclame,
L'amour qui l'enflamme
Porte dans son âme
Des feux dévorants !

NATHANIEL, à part.

Il l'aime ! il l'aime !
Sans savoir lui-même
Quel délire extrême
Égare ses sens ;
Mais, pour moi, je blâme
Une telle flamme,
Et crains, sur mon âme,
Pareils sentiments.

BERTHA, s'approchant d'Éric en passant devant Œgidius, qui reste près d'elle et l'écoute.

Et depuis quand cette flamme importune
Vint-elle, Monseigneur, ainsi vous embraser ?

ÉRIC, à demi-voix.

Depuis qu'à l'ermitage... un soir... au clair de lune,
Ce baiser...

BERTHA, vivement et regardant Nathaniel.

Ah ! grands dieux ! taisez-vous !

ÉRIC, continuant à demi-voix.

Ce baiser
Et cet anneau...

ŒGIDIUS, saisissant la main de Bertha, et à part.

C'est vrai !... c'est le sien !

BERTHA, désolée.

Je vous jure
Que je n'y comprends rien !

ŒGIDIUS et DOROTHÉE, riant.

C'est juste !

BERTHA.

Je ne peux
Empêcher Monseigneur d'être mon amoureux...
Mais ce n'est pas, du moins j'en suis bien sûre,
Lui que j'aime !...

ŒGIDIUS, haussant les épaules et avec ironie.

Allons donc !... ce n'est pas lui ?

BERTHA.

Non, non !
C'est un autre.

ŒGIDIUS.

Eh ! qui donc ? s'il vous plaît !

TOUS.

Oui, qui donc ?

BERTHA, se jetant dans les bras de Nathaniel.

C'est lui !

Ensemble.

BERTHA.

Je l'aime, je l'aime!
Je sens bien moi-même
La tendresse extrême
Qu'ici je ressens !
Oui, je le proclame,
Tous deux, sur mon âme,
L'amour nous enflamme,
Et depuis longtemps !

NATHANIEL.

O bonheur extrême !
Je l'aime, je l'aime,
Et plus que moi-même !

Elle a mes serments;
Oui, je le proclame,
Tous deux, sur mon âme,
L'amour nous enflamme,
Et depuis longtemps !

ŒGIDIUS, riant.

Quoi ! c'est lui qu'elle aime !...
Adroit stratagème !
Dont je ris moi-même.
Le trait est charmant !
Mais la raison blâme
Cette ardente flamme
Qui n'est, sur mon âme,
Qu'un détour prudent.

DOROTHÉE, riant.

Quoi ! c'est lui qu'elle aime ?
Adroit stratagème,
Qui voile ici même
Ses vrais sentiments.
Mais la raison blâme
Cette ardente flamme
Qui n'est, sur mon âme,
Que ruse d'amants.

ÉRIC.

Je l'aime ! je l'aime !
Sans savoir moi-même
Quel délire extrême
Egare mes sens !
Mais, je le proclame,
L'amour qui m'enflamme
Porte dans mon âme
Ses feux dévorants !

ŒGIDIUS, à Bertha, lui montrant Nathaniel.

Ainsi donc vous l'aimez ?

DOROTHÉE, bas, à son mari.

Mais vraiment, je le crois !

ŒGIDIUS, bas, à sa femme en riant.

Stratagème grossier !... regardez-les tous trois !
Vous allez voir l'effet...

(Haut, à Bertha, montrant Nathaniel.)

Vous en êtes bien sûre ?
C'est lui que vous aimez ?

BERTHA.

Oui, seigneur, je le jure !

ŒGIDIUS, bas, à sa femme.

Regardez bien !

(A voix haute.)

Alors, je veux,
Avant une heure... ici... vous marier tous deux !

ÉRIC, NATHANIEL et BERTHA, avec surprise.

O ciel !

ŒGIDIUS, à demi-voix, les montrant en riant à sa femme.

Voyez-vous ?

NATHANIEL et BERTHA, n'y pouvant croire.

Quoi ! tous deux ?

ŒGIDIUS, bas, à sa femme.

Je les ai pris au piége !

(Haut, avec force.)

Oui ! tous les deux !

NATHANIEL et BERTHA.

Tous deux ?

ÉRIC.

Tous deux ?

Ensemble.

NATHANIEL et BERTHA, à part.

Ah ! quel grand politique !
Et quelle douce erreur !
Le moyen est unique,
Et fait notre bonheur !

ÉRIC, riant, à part.

Ah ! le grand politique !

Je ris de son erreur.
Cet hymen tyrannique
Va faire leur bonheur !

DOROTHÉE, à part.

C'est d'un grand politique ;
Mais je crains quelque erreur.
Cet hymen tyrannique
Leur fait trop de bonheur !

ŒGIDIUS.

En adroit politique,
Je lis au fond des cœurs.
Le moyen est unique
Pour tromper des trompeurs.

BERTHA, s'approchant d'Œgidius.

Comment, monseigneur, c'est-il Dieu possible !... mariés ?...

ŒGIDIUS, avec ironie.

Oui, mademoiselle... dans une heure, ici, à la chapelle du château... Avez-vous quelques objections à faire ?

BERTHA.

Oh ! mon Dieu ! non... (Avec embarras.) Mais c'est que... c'est le père Anselme qui m'a baptisée... et je ne devais être mariée que par lui ! Et alors...

ŒGIDIUS.

Est-ce un prétexte pour retarder cet hymen ?... Il ne vous réussira pas... Je vais envoyer, de votre part, chercher le père Anselme, qui sera ici dans une heure...

BERTHA.

Je vous remercie... mais...

ŒGIDIUS.

Mais... mais... malgré la joie que vous affectez, cela vous déconcerte (Montrant Éric.) ainsi que monseigneur.

BERTHA, vivement.

Non, sans doute... (Hésitant.) Mais c'est que...

ŒGIDIUS.

Qu'est-ce encore ?

BERTHA.

C'est que... il y a ici... au palais, une personne qui m'a toujours protégée, et pour qui je donnerais ma vie... ma marraine, la comtesse Mathilde...

ÉRIC, vivement.

Comment ?

ŒGIDIUS, le regardant froidement.

Qu'avez-vous donc ?

ÉRIC.

Moi ?... Rien !...

BERTHA.

Elle m'avait toujours promis de me faire l'honneur d'assister à mon mariage... et si elle n'était pas là... je ne voudrais pour rien au monde...

ŒGIDIUS, riant avec ironie.

A merveille !... Encore un obstacle qui ne vous sauvera pas davantage... (Montrant Dorothée.) Madame va prier la princesse de vouloir bien descendre à la chapelle... par ordre de son oncle le grand-duc, et nous verrons, alors, mademoiselle...

(Il cherche son nom.)

BERTHA, faisant la révérence.

Bertha.

ŒGIDIUS.

C'est votre nom ?...

ÉRIC, à part.

Enchanté de l'apprendre... (Haut et avec force.) Oui, Bertha, sois tranquille... Rien ne peut nous désunir, et plus tard...

ŒGIDIUS, l'arrêtant.

Qu'est-ce que c'est que ces manières-là ?... (Lui prenant la main.) Dans votre intérêt, monseigneur, je vous conseille de

garder le silence, et de ne pas vous opposer à ce mariage, que votre fol amour a rendu nécessaire et indispensable.

NATHANIEL et BERTHA.

Quoi ! vous nous mariez ?...

ŒGIDIUS, avec force, à Bertha.

Parce que le prince vous aime, entendez-vous bien ?... Voilà l'unique raison...

BERTHA, timidement.

De sorte que, s'il ne m'aimait pas ?...

ŒGIDIUS.

C'eût été différent.

NATHANIEL, qui est passé près d'Éric, à voix basse.

Oh ! alors, monseigneur, ne cessez pas.

BERTHA, de même.

Et continuez, je vous prie, dans le même sens.

ÉRIC, à voix basse, à Bertha.

A une condition... J'ai un service à te demander.

BERTHA, de même.

Parlez...

ÉRIC, de même.

Ici, impossible... mais, tout à l'heure, à l'orangerie.

BERTHA.

C'est dit.

ŒGIDIUS, montrant à sa femme Éric et Bertha qui causent tout bas.

Voyez-vous ! voyez-vous ! si on les laissait faire... Mais ce mariage est un coup de maître... Je vais faire prévenir le père Anselme... (A Dorothée.) vous, la comtesse Mathilde... Sortez tous, (A Éric.) excepté vous, monseigneur, qui ne pouvez quitter ce palais, par ordre supérieur !

(Nathaniel et Bertha sortent par le fond, Dorothée et Œgidius par la droite.)

SCÈNE VII.

ÉRIC, seul.

Nous voilà sauvés... sauvés jusqu'à demain... car ces vœux, je ne puis les prononcer, et cette ruse, que Mathilde elle-même m'avait conseillée... devient impossible... Je ne puis plus maintenant renoncer à ma cousine, à ma femme, à tout ce que j'aime... Mais, depuis hier, on a grillé la seule fenêtre qui, de mon côté, donnait sur les combles du palais, et par laquelle je me hasardais chaque nuit... au risque de me briser, de deux cents pieds de haut, sur le pavé... Et comment, maintenant, parvenir jusqu'à ma pauvre cousine prisonnière ?... Comment combiner un nouveau plan d'évasion ?... comment savoir seulement ce qui a fait manquer celui de cette nuit ?... Il n'y a, pour nous, d'espoir et de salut que dans cette jeune fille... Le peu de mots qu'elle a dits tout à l'heure me prouvent qu'elle est dévouée à Mathilde, et puisque, dans quelques instants, et pour ce mariage, elle doit la voir à la chapelle... elle pourra aisément lui glisser un billet dans la main... Écrivons !... (Il se met à la table à droite, et écrit en parlant.) Bertha m'a promis de m'attendre à l'orangerie... Elle me rendra ce service... Oui... c'est cela...

(Il écrit toujours.)

SCÈNE VIII.

ŒGIDIUS, qui, à la fin de la scène précédente, est sorti de la chapelle à gauche, entre sur le théâtre en rêvant; ÉRIC, à la table à droite; puis RIBEMBERG.

ŒGIDIUS, à lui-même.

Tout est prêt à la chapelle ; quant au messager que vient de m'envoyer le duc... il est là... il attend, comme à l'ordinaire, mon rapport de chaque jour. Le voici fait en règle,

et je vais le lui remettre. (Levant les yeux et apercevant Éric qui écrit.) Que vois-je !... et à qui écrit mon élève ?... Je le saurai... nouveau chapitre à ajouter à mon rapport.

(Il s'approche doucement derrière la chaise d'Éric, passe la main par-dessus son épaule, et saisit la lettre qu'il écrivait.)

ÉRIC, se levant et avec indignation.

Monseigneur... une telle audace !... un tel espionnage !...

ŒGIDIUS.

Tous les moyens sont bons en politique... et, d'ailleurs, vous le savez... si je me laisse tromper, il y va de mes ours... Le danger ennoblit et légitime tout... Voyons...

ÉRIC, voulant reprendre la lettre.

Vous ne lirez pas !

ŒGIDIUS.

Je lirai... avec vous... A nous deux, ou bien je fais appeler la garde ducale, les trabans de votre oncle... et, en leur présence... Choisissez...

ÉRIC, cherchant à modérer sa colère.

Monsieur...

ŒGIDIUS.

Vous voyez qu'il vaut mieux que tout se passe en famille... (Lisant.) « On ne se doute de rien ; le ciel, qui veille sur « nous en ce palais, semble encore y protéger nos amours, « Bertha, que je charge de ce billet, et dont le savant doc- « teur a eu la bêt... (Il regarde Éric avec colère, puis continue.) la « simplicité de me croire amoureux, détourne loin de nous « tous les soupçons. » (S'interrompant.) Est-il possible ? (Continuant.) « Et comme nous pouvons, je crois, nous confier à « sa fidélité et à son dévouement... » (S'interrompant.) C'est bon à savoir... (Continuant.) « Voici ce que j'ai imaginé... Il « faut qu'aujourd'hui... aujourd'hui même... » (S'arrêtant.) Et pas davantage, pas une ligne de plus...

ÉRIC, froidement.

J'en étais là quand vous m'avez arrêté.

ŒGIDIUS, à part.

Ah ! si j'avais su !... (Haut.) Mais ce mot me suffit et m'aidera à vous prouver que ce savant docteur, dont vous vous raillez, ne se laisse pas prendre aisément pour dupe !... (Avec une colère concentrée.) Ah ! ce n'est pas Bertha que vous aimez...

ÉRIC.

Permis à vous de le croire...

ŒGIDIUS.

Non... je ne le crois plus... mais il y en a une autre, et cette autre, quelle est-elle ?

ÉRIC.

C'est ce que je ne vous dirai pas...

ŒGIDIUS.

Et ce qu'il me sera facile de deviner... Pour cela, il ne me faut qu'un indice... et j'ai remarqué une phrase... Oui, c'est cela... (Relisant le billet.) « Le ciel, qui veille sur nous « en ce palais, semble encore y protéger nos amours... » Celle que vous aimez est donc en ce palais...

ÉRIC, à part.

O ciel !

ŒGIDIUS.

Elle y habite avec vous.

ÉRIC, effrayé.

Monseigneur !...

ŒGIDIUS, avec jalousie.

Or, il n'y a ici à demeure, au palais, que deux femmes... et j'y vois clair...

ÉRIC, à part.

C'est fait de nous !... (Haut, vivement.) Grâce pour elle !... C'est moi, moi seul qui fus coupable.

ŒGIDIUS, avec colère.

Vous l'avouez donc !

ÉRIC, continuant avec chaleur.

Qui ne l'eût pas été à ma place, n'ayant qu'elle au monde pour confidente et pour amie ?...

ŒGIDIUS, avec colère.

La !... ce que je lui disais ce matin... sa coquetterie et ces entretiens continuels avec vous...

ÉRIC, étonné.

Comment ?

ŒGIDIUS.

Entretiens que je n'aurais pas dû tolérer, comme gouverneur et comme mari...

ÉRIC, vivement.

Votre femme !... (A part.) O bonheur !

ŒGIDIUS, avec colère.

Oui, oui... ma femme... Je me vengerai...

ÉRIC, avec chaleur.

Sur moi ! monseigneur, sur moi seul !... Séduit par sa beauté ... par son esprit, irrité par ses rigueurs et par cette coquetterie même dont vous parliez tout à l'heure, ai-je pu conserver ma raison ?... ai-je eu la force ou le courage de me dire : Malheureux, elle ne peut être à toi... ni t'appartenir... Elle ne peut t'aimer... car c'est la femme de ton gouverneur... d'un docteur révéré... d'un savant respectable...

ŒGIDIUS.

Et, cependant, vous l'aimiez ?...

ÉRIC, vivement.

Amour pur, vertueux, platonique, dont elle ne se doute même pas.

ŒGIDIUS.

Et cette lettre ?

ÉRIC.

C'est la première... je vous le jure... et si vous saviez...

ŒGIDIUS.

Silence...

ÉRIC.

Non, je veux tout dire...

ŒGIDIUS.

Et moi, je ne veux rien entendre, car on vient...

(Paraît Ribemberg, en noir, qui s'approche d'Œgidius.)

RIBEMBERG.

Je suis là... j'attends...

ŒGIDIUS.

Eh! je le sais bien... il attend, et son maître aussi, qui n'aime pas à attendre... C'est le messager du duc, son barbier, son confident. Il vient chercher ce maudit rapport... Je ne puis plus lui envoyer celui-là, à présent, il en faut un autre. (Il le déchire. A Eric.) Laissez-moi ! Laissez-moi!... Mais vous n'en êtes pas quitte : je vous interrogerai plus tard sur faits et articles...

ÉRIC, s'inclinant.

A vos ordres, monseigneur. (A part.) Allons retrouver Bertha.

(Il sort.)

ŒGIDIUS.

Et vous, maître Ribemberg, quelques instants encore... le rapport n'est pas achevé... J'ai quelques légers changements à y introduire...

(Ribemberg sort.)

SCÈNE IX.

ŒGIDIUS, seul.

Ah! bien oui... faire un rapport officiel de tout ce qui s'est passé depuis hier... M'en préserve le ciel!... Mais si le duc l'apprend par d'autres que par moi, car il a partout des

espions... il me fera un crime de mon silence... Il est capable d'y voir un complot... il croira que je l'ai trahi... et qu'il est trompé!... quand c'est moi, au contraire... Et c'est bien assez... c'est déjà trop que je le sache, sans aller le raconter, le signer, et le certifier véritable dans ce rapport... qui passera sous les yeux du duc et de tout le conseil... Jamais! Plutôt mourir que d'apprêter ainsi à rire à mes dépens!... Ça n'est pas tant pour moi que pour la science... car, dès qu'il arrive un accident à un docteur, à un front savant, tous ces messieurs de la cour sont enchantés... comme si le malheur qui nous accable les allégeait d'autant... Après cela, je m'exagère les choses... je me monte la tête... je me fais les événements plus graves qu'ils ne sont en effet... Une femme coquette et légère... mais sage par ses principes! Un jeune homme timide et sans expérience, qui aime pour la première fois, et, comme cela arrive toujours, d'un amour pur, vertueux et platonique... Il l'avoue lui-même, et tout me le prouve... des causeries, des confidences... niaiseries sentimentales... pas autre chose... Et, dans tout cela, rien de réel... rien de sérieux... j'en suis sûr... Je puis donc, sans tromper notre maître, lui faire un récit exact et véridique qui supprime la moitié des choses, et en déguisant, en arrangeant le reste... nous arrivons au véritable rapport officiel... Nous ne les faisons jamais autrement.

SCÈNE X.

ŒGIDIUS, à la table, composant son rapport; JOB, s'avançant doucement derrière lui.

ŒGIDIUS.

« Rapport à Son Altesse le régent, concernant le prince Éric, son neveu. » (A lui-même.) Seconde édition. (Écrivant.) « Monseigneur... » (S'interrompant.) Qui vient là?

JOB, timidement.

C'est moi, monseigneur...

OEGIDIUS, écrivant.

Qu'y a-t-il?

JOB.

Vous savez bien le nouveau poste que vous m'avez donné... place honorable... emploi de confiance, qui m'oblige à tout voir, tout entendre...

OEGIDIUS.

Et à ne rien dire qu'à moi.

JOB.

Qui me paierez chaque rapport...

OEGIDIUS.

C'est convenu!

JOB, tendant la main.

En ce cas, payez-moi...

OEGIDIUS.

Comment cela?

JOB.

J'ai déjà commencé... J'ai vu, j'ai entendu, et je sais...

OEGIDIUS.

Quoi donc?

JOB.

Un secret... un fameux!... Le prince est amoureux!

OEGIDIUS, à part.

Il croit me l'apprendre! (Haut, d'un air de dédain.) Un amour romanesque et innocent...

JOB.

Du tout : un amour terrible, et des suites plus terribles encore!

OEGIDIUS, effrayé.

Hein!... Comment?... Qu'est-ce que c'est?...

JOB.

J'étais donc dans la salle basse qui donne sur l'orangerie, sans penser à rien...

COUPLETS.

Premier couplet.

Tout à coup une porte s'ouvre,
Et de peur qu'on ne me découvre,
Je me blottis, pour mon salut,
Derrière un antique bahut...
C'était le prince et cette belle,
Bertha, la gente demoiselle...
Tous deux s'avançaient pas à pas,
Tous deux parlaient bien bas...

Et moi j'écoutais...
Et je regardais...
Car j'aime à tout voir,
J'aime à tout savoir...
Et moi j'écoutais...
L'oreille aux aguets...
Car j'aime à tout voir,
J'aime à tout savoir;
Par là on s'instruit,
Et même l'on dit
Que l'on s'enrichit...

(Tendant la main à Œgidius, qui lui donne de l'argent.)

Oui, l'on s'enrichit !

Deuxième couplet.

Il lui disait : « Sois-nous fidèle !
Tous deux nous comptons sur ton zèle !
Reçois et protége toujours
Ce seul gage de nos amours !
Car c'est à toi que je confie
Le secret d'où dépend ma vie !... »
Vous voyez bien que c'était un secret,
Un très-grand secret...

Et moi j'écoutais, etc.

(Tendant de nouveau la main à Œgidius.)

ŒGIDIUS.

Encore!...

(Il lui donne de l'argent.)

JOB, avec joie.

Oui, l'on s'enrichit!

SCÈNE XI.

LES MÊMES; BERTHA, habillée en mariée.

BERTHA, à Œgidius.

Me voilà prête pour la cérémonie, et quand vous voudrez...

ŒGIDIUS, avec impatience.

Va te promener!...

BERTHA.

Comment! me promener... avant le mariage...

ŒGIDIUS, avec humeur.

Il n'a plus lieu... car le prince... ce n'est pas toi qu'il aime... c'est une autre...

BERTHA.

C'est-il possible!... Et qui donc?

ŒGIDIUS.

Ça ne te regarde pas!... (Avec colère.) Tais-toi et va-t'en... Non... reste... (A Job.) Et toi, parle... Après?...

JOB.

Rien de plus!

ŒGIDIUS.

Comment! rien de plus!... Et ce secret?...

(Bertha s'approche et écoute.)

JOB.

Ce secret... M'est avis que la jeune fille l'emportait avec

elle sous sa mante, et si bien caché qu'on n'y aurait rien vu... si ce n'est que je l'ai entendu crier.

ŒGIDIUS.

Le secret!...

JOB.

Et Bertha est entrée avec, vis-à-vis le palais, dans la boutique de Nathaniel, le peintre coloriste, et je vais voir...

ŒGIDIUS, à Job, vivement en le faisant taire.

C'est bien! c'est bien!... Va-t'en!

JOB, continuant.

Je vais surveiller autour de la maison de Nathaniel pour en savoir davantage.

ŒGIDIUS.

A la bonne heure... (A Bertha qui veut sortir.) Toi, Bertha, reste!...

(Job sort.)

SCÈNE XII.

ŒGIDIUS, BERTHA; puis RIBEMBERG.

BERTHA.

A quoi bon... puisque le mariage est encore retardé indéfiniment.

ŒGIDIUS, lentement et à demi-voix.

Il aura lieu... comme je te l'ai promis, et tu seras mariée...

BERTHA, vivement.

Avec Nathaniel?

ŒGIDIUS, gravement.

Avec lui!

BERTHA, vivement.

Sur-le-champ?

ŒGIDIUS.

Sur-le-champ ! car tout est prêt... (Montrant la chapelle à gauche.) Le père Anselme est arrivé, et ta marraine, la comtesse Mathilde, va descendre de l'appartement où elle est prisonnière... Je l'ai permis...

BERTHA.

Alors, partons !

ŒGIDIUS.

Un instant ! À condition que tu me répèteras mot pour mot tout ce que t'a dit tout à l'heure le prince !

BERTHA.

J'ai juré sur ma tête de me taire... mais puisque ce bavard vous a dit tout... je ne risque rien.

ŒGIDIUS.

Eh bien donc ?

BERTHA, mystérieusement.

Eh bien... le prince est amoureux...

ŒGIDIUS.

Eh ! je le sais de reste... Ils viennent tous me l'apprendre...

BERTHA.

Par exemple, il ne m'a pas dit de qui...

ŒGIDIUS.

C'est bien à lui... mais je n'ai pas besoin de le savoir... Que m'importe ?... Achève.

BERTHA.

« Puisque tu es libre, a-t-il continué, puisque tu peux sortir de ce palais où je suis prisonnier, emporte avec toi, et quand tu seras mariée, conserve en secret et comme t'appartenant le seul bien qui restera après moi de celle que j'ai tant aimée !... »

ŒGIDIUS, à part.

Je sens une sueur froide...

BERTHA.

Je le lui ai promis... Vous auriez fait comme moi... Et bien certainement après mon mariage... puisqu'enfin il va avoir lieu... j'aimerai et j'élèverai comme mon enfant celui qu'il m'a remis... et qui est si gentil, gentil... qu'il vous ferait plaisir à voir...

ŒGIDIUS, se contenant à peine.

A moi!... c'en est trop!... (A part.) Voilà donc cet amour pur et platonique... et cette absence de six mois à Baden-Berg pour ses vapeurs et sa migraine... (Apercevant Ribemberg qui paraît à la porte de droite.) O ciel!

RIBEMBERG.

Me voilà... J'attends.

ŒGIDIUS, à part.

Et le rapport qui n'est pas fini... et le duc qui s'impatiente... qui va arriver, peut-être... si je n'écris pas... Et tout lui dire... et mettre cet enfant-là sur le rapport... Impossible!... (Il le déchire.) Allons, encore un qui ne peut plus servir... C'est à recommencer... une troisième édition...

BERTHA, le retenant.

Et mon mariage?

ŒGIDIUS.

Il se passera de ma présence!... Impossible d'y assister. (A Ribemberg, qu'il entraîne.) Viens! viens!

(Il sort avec lui par la porte à droite.)

SCÈNE XIII.

BERTHA, ÉRIC, paraissant à la porte du fond et entrant au moment où il voit Œgidius disparaître.

ÉRIC.

Eh bien?

BERTHA.

Eh bien! il est chez moi... en sûreté... Mais un espion

nous avait entendus, et le gouverneur m'a forcée de lui avouer...

ÉRIC.

O ciel !

BERTHA.

Et il est sorti troublé, pour faire, dit-il, un rapport.

ÉRIC.

Ou plutôt pour parler à son maître, à mon oncle lui-même qui vient d'arriver ; j'ai vu sa litière entrer dans la cour du palais... tout est perdu !...

BERTHA.

Au contraire ! je peux maintenant garder comme le mien le trésor que vous m'avez confié, car je vais me marier.

ÉRIC.

Qui te l'a dit ?

BERTHA.

Le gouverneur lui-même, qui ne peut assister à mon mariage... Mais le père Anselme vient d'arriver... il est là dans la chapelle, avec ma marraine.

ÉRIC avec joie.

Mathilde !... Est-il possible ?

BERTHA.

Oui, Monseigneur... ma bonne marraine !... quel bonheur, devant elle, et non sans peine, je vais enfin me marier...

ÉRIC, vivement et regardant du côté de la chapelle.

Non... non... pas encore !

BERTHA.

Comment ? pas encore !

ÉRIC.

Si tu aimes ta marraine... si tu lui es dévouée...

BERTHA.

A la vie et à la mort...

ÉRIC.

Eh bien !... je ne t'ai pas encore dit le secret d'où dépendent nos jours... quoique séparés l'un de l'autre, quoique tous deux prisonniers, c'est elle que j'aime !

BERTHA.

Ah ! mon Dieu !

ÉRIC.

Plus tard, tu sauras comment je pouvais parvenir jusqu'à elle, comment, par les soins d'une de ses femmes qui est mariée et qui lui est dévouée, nous avons pu jusqu'ici cacher à tous les yeux... Mais... ce soir peut-être je n'existerai plus... car mon oncle n'est pas homme à me pardonner... et si, avant ma mort, je pouvais assurer l'avenir de Mathilde et surtout les droits à la couronne de son fils et du mien...

BERTHA.

Quoi, c'était...

ÉRIC.

C'était pour cela qu'hier, en secret, je voulais l'épouser ; et ce mariage, contre lequel tout le monde est conjuré, ce mariage auquel tout s'oppose, peut avoir lieu en ce moment si tu le veux...

BERTHA.

Est-il possible ? Mais comment ?...

ÉRIC.

Nous n'avons qu'une minute... une seconde... Œgidius est absent... il est près de son maître... Mathilde est là dans la chapelle, seule avec le père Anselme, qui, hier, devait nous unir à l'ermitage.

BERTHA.

Ah ! je comprends !... Oui, oui... j'attendrai encore... tandis que vous... Allez... allez vite...

ÉRIC.

Ah ! si le ciel nous protége et nous sauve... sois sûre qu'un jour ma reconnaissance...

BERTHA, vivement.

Allez donc... le gouverneur peut revenir... Je guette... je ferai sentinelle...

(Éric sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XIV.

BERTHA, seule, et regardant du côté de la chapelle, dont la porte est restée ouverte.

ROMANCE.

Premier couplet.

Moment auguste et solennel!...
Vers eux le saint homme s'avance,
Et debout auprès de l'autel
Tous deux se tiennent en silence!
C'est ma marraine... la voilà...
Qu'elle est belle! qu'elle est heureuse!...
Ah! ah! ah!...
Si j'eusse été moins généreuse,
Je serais là!

Deuxième couplet.

Que Dieu protége leurs amours,
Et qu'un jour autant m'en advienne!...
(Regardant.)
Ils jurent de s'aimer toujours,
Et le ciel a béni leur chaîne...
Oui... oui, tout est fini déjà,
Et voici même qu'il l'embrasse...
Ah! ah! ah!...
Si l'on n'avait pas pris ma place,
Je serais là!

(Regardant à droite.)

Dieu! M. le docteur!

SCÈNE XV.

BERTHA, ŒGIDIUS.

ŒGIDIUS.

Ah! te voilà... j'allais te rejoindre à la chapelle... Eh bien! ce mariage?...

BERTHA.

Est terminé.

ŒGIDIUS.

Tout est fini?

BERTHA, avec embarras.

Oui, monseigneur.

ŒGIDIUS.

Tant mieux... car le duc... le duc lui-même vient d'arriver; il s'est fait transporter en litière, et quelle figure!... (A part.) A peine a-t-il quelques jours à vivre, et il n'en est que plus méchant... il se dépêche... (Haut.) Et sans me laisser le temps de parler, il s'est écrié : « Qu'est-ce que ça signifie? quelle est cette jeune fille que mon neveu voulait épouser?... » Mes ennemis lui avaient déjà écrit cette fable, et j'ai répondu par un mot : « Bertha, dont on le disait épris, se marie en ce moment à Nathaniel, son amoureux... Elle est mariée, je vous le jure... »

BERTHA, à part.

Ah! mon Dieu!...

ŒGIDIUS.

A quoi il a répondu : « C'est bien; qu'on me présente tout à l'heure les deux époux... » Ce qui de sa part est une grande faveur... lui qui ne reçoit personne... Et voici tout le monde qui vient déjà vous féliciter...

BERTHA, à part.

Il s'adressent bien!

SCÈNE XVI.

BERTHA, ŒGIDIUS, ÉRIC, sortant de la chapelle à gauche; DOROTHÉE, entrant par le fond; SEIGNEURS et DAMES de la cour; RIBEMBERG; puis JOB.

FINALE.

LES SEIGNEURS et LES DAMES de la cour, à haute voix.

O jour heureux et prospère!
O mariage enchanteur!
(Entre eux.)
Oui, messieurs, il doit nous plaire,
Car il plaît à monseigneur.

JOB, entrant par le fond, s'approchant d'Œgidius, et à voix basse.

Je connais enfin ce mystère :
J'ai vu dans la maison un jeune et bel enfant,
A Nathaniel appartenant,
Et qui rendait, je crois, cet hymen nécessaire!

ŒGIDIUS, avec impatience.

C'est bien! je savais tout.
(A Bertha.)
Mais le nouveau mari?

TOUS.

Ah! le voici.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; NATHANIEL, habillé en marié.

LES SEIGNEURS et LES DAMES de la cour, l'entourant.

O jour heureux et prospère!
O mariage enchanteur!
Oui, vraiment, il doit nous plaire,
Car il plaît à monseigneur!

NATHANIEL, qui vient de rendre à chacun ses saluts.

Pour être mieux encor, je me suis fait attendre.

(Offrant la main à Berthu, qui lui fait en vain signe de se taire.)

Allons, partons.

ŒGIDIUS.

Où donc?

NATHANIEL.

Ne faut-il pas nous rendre
A l'autel?

ŒGIDIUS.

Mais vous en venez!

NATHANIEL.

Qui? moi!
J'y vais!

ŒGIDIUS.

Non pas.

NATHANIEL.

Pour recevoir sa foi,
J'accours en beaux habits de fête.
Partons.

DOROTHÉE, riant.

Oh! le bonheur lui fait tourner la tête.

ÉRIC.

L'hymen est célébré.

JOB.

Vous êtes son mari?

NATHANIEL.

Je le serai, mais pas encor!

ÉRIC, ŒGIDIUS, JOB, DOROTHÉE.

Mais si.

NATHANIEL.

Moi!

TOUS.

Vous.

NATHANIEL.

Moi !

TOUS.

Vous.

NATHANIEL.

C'est inouï !

Ensemble.

NATHANIEL.

Je n'en ai pas mémoire,
Et d'une telle histoire
Mon esprit ne peut croire
Le récit imposteur !
Ah ! c'est une infamie !
Je veux qu'on nous marie,
Je réclame et je crie
Justice à monseigneur !

ŒGIDIUS, à part, montrant Éric.

Ah ! la fatale histoire !
A peine je puis croire
Une trame aussi noire.
Pour moi, quel déshonneur !
Ah ! c'est une infamie,
C'est une perfidie !
Voir ma flamme trahie
Par un tel séducteur !

TOUS.

Ah ! la plaisante histoire !
Il n'a plus de mémoire,
Et refuse de croire
A ce titre flatteur.
Il veut qu'on le marie ;
Près de femme jolie,
Se peut-il qu'on oublie
Jusques à son bonheur.

ŒGIDIUS, à Nathaniel.

Monseigneur vous attend et tous deux vous réclame ;
Venez !

NATHANIEL, avec obstination.

Je n'irai pas que je ne sois mari,
Et je ne le suis pas, demandez à ma femme !

ÉRIC, bas à Bertha.

Réponds !

BERTHA, à Nathaniel.

Eh ! si vraiment.

NATHANIEL, étonné.

Comment ?

BERTHA.

Tout est fini !

ŒGIDIUS et DOROTHÉE, à Nathaniel.

Ta femme est mariée, et tu dois l'être aussi !

NATHANIEL, allant à Bertha.

Eh quoi ! Bertha...

JOB, à Nathaniel.

De plus, je vous fais compliment,
Je viens de le voir, et vraiment,
Il est superbe !

NATHANIEL.

Qui ?

JOB.

Votre enfant.

NATHANIEL.

Mon enfant !
Époux et père ! moi !... Je n'en ai pas mémoire,
Et d'une telle histoire ! etc.

TOUS.

Ah ! la plaisante histoire ! etc.

ŒGIDIUS, à part.

Ah ! la fatale histoire, etc.

(A la fin de cet ensemble, qui est très-bruyant, paraissent par la galerie du fond quelques domestiques avec des flambeaux, et des gardes entourant une litière.)

LE CHOEUR.

Taisez-vous, on s'avance,
C'est lui, c'est monseigneur !
Courbons-nous en silence,
Par respect !...

(A part.)

Par terreur !

(Tout le monde s'incline devant la litière, qui s'arrête un instant au milieu du théâtre. Œgidius s'avance respectueusement près des rideaux qui s'entr'ouvrent; une main présente un papier à Œgidius. La litière se remet en marche et traverse le théâtre; tout le monde la suit des yeux. Pendant ce temps, Œgidius s'avance au bord du théâtre et lit d'une voix tremblante :)

ŒGIDIUS.

« Vous deviez tout savoir et tout empêcher... De nou-
« veaux avis m'assurent que cette jeune fille est mariée,
« non pas à Nathaniel, mais à mon neveu, et qu'un héritier
« légitime et direct a maintenant des droits à la couronne...
« Prouvez-moi le contraire, ou ce soir votre tête tombera !... »

(La musique reprend.)

ŒGIDIUS, avec désespoir.

Le lui prouver !... J'en perdrai la raison !...
(Regardant Dorothée.)
Moi qui m'étais promis de garder le silence
Sur mon affront !...

DOROTHÉE, s'approchant de lui, doucement.

Qu'avez-vous donc ?

ŒGIDIUS, avec colère.

Laissez-moi !... Craignez ma vengeance !
(A part.)
Pour me sauver je n'ai que ce moyen,
Il faudra donc prouver, quoi qu'il m'en coûte,
Que cet héritier qu'il redoute,
Que cet héritier... est... le mien !...
Ah !...

Ensemble.

ŒGIDIUS.

Le dépit, la colère,
La vengeance et la peur
Chez moi se font la guerre
Et partagent mon cœur !
L'honneur veut que j'éclate.
Non ; croyons ma frayeur,
Et cachons à l'ingrate
Mon trouble et ma fureur.

ÉRIC.

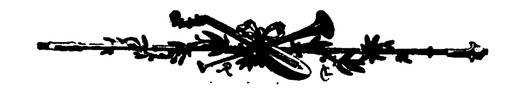
D'où vient donc sa colère,
Son dépit, sa terreur ?
De ce maître sévère,
Craindrait-il la fureur ?
Si son courroux éclate,
Adieu tout mon bonheur !
Et l'espoir qui me flatte
Ne sera qu'une erreur !

TOUS.

D'où vient donc sa colère,
Son dépit, sa terreur ?
De ce maître sévère,
Craindrait-il la fureur ?
Si son courroux éclate,
Malheur à nous ! malheur !
Sa mort, dont je me flatte,
Est encore une erreur !

(Œgidius sort avec Ribemberg. Tout le monde le suit des yeux.)





ACTE TROISIÈME

Un petit salon gothique ouvert sur une galerie. — A gauche, l'entrée de l'appartement du régent; cette entrée est masquée par une riche portière. — Au troisième plan, à gauche, une autre porte latérale communiquant au même appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTHA, **entrant en courant devant** NATHANIEL, **qui la poursuit.**

DUO.

BERTHA.

Laissez-moi ! laissez-moi ! ne suivez point mes pas !

NATHANIEL.

Non, non, morbleu ! je ne te quitte pas !
(**La prenant par la main et la forçant à se retourner.**)
Regarde-moi... là... bien en face !

BERTHA, le regardant effrontément.

Eh bien !... après ?

NATHANIEL.

Auras-tu bien l'audace
De soutenir encore ici
Que nous sommes unis ?

BERTHA, résolûment.

Oui !

NATHANIEL.

Que nous sommes bénis ?

BERTHA, de même.

Oui.

NATHANIEL.

Et qu'enfin je suis ton mari ?

BERTHA, de même.

Oui ! oui ! oui ! cent fois oui !

(S'enfuyant.)

Si tu ne le veux pas, tant pis !

NATHANIEL, la retenant par la main.

Non ! non ! demeure !...

(A Bertha, qui s'arrête et qui croise les bras.)

Eh bien ! oui... je te crois ! j'y consens, je veux bien
Que nous ayons formé ce fortuné lien !...

BERTHA.

Vous l'avouez, enfin !... A la bonne heure !...

NATHANIEL.

J'y fais tous mes efforts !... Par malheur, ma raison
S'oppose à ma conviction !

BERTHA.

La raison ?

NATHANIEL.

La raison !

BERTHA, d'un air de reproche.

Quoi ! monsieur, plus que moi vous croyez la raison ?

Ensemble.

BERTHA, pleurant.

Ah !... ah !... vous ne m'aimez pas !
Que les hommes sont ingrats !
Ah !... ah !... je le vois, hélas !
Non ! non ! vous me m'aimez pas !

NATHANIEL.

C'est à vous casser les bras !
Qui ?... moi ! je ne t'aime pas ?
Quand l'amour me brise, hélas !

Et les jambes et les bras !
(Essuyant les larmes de Bertha.)
Tu le veux?... J'obéis, selon mon habitude,
Et le doute, pour moi, se change en certitude.

BERTHA.

C'est heureux !

NATHANIEL, d'un air railleur, reprenant le premier motif du duo.

Ainsi donc nous sommes unis ?

BERTHA.

Oui !

NATHANIEL, étendant la main.

Ainsi, nous sommes bénis !

BERTHA.

Oui !

NATHANIEL.

Alors, si je suis ton mari,
Tu m'appartiens !

BERTHA, surprise, à part.

O ciel !

NATHANIEL.

C'est légal !

BERTHA, à part.

Je frémi !

NATHANIEL, la prenant dans ses bras.

Tu ne peux m'empêcher, ici,
De prendre un baiser de mari.

BERTHA, se débattant.

Finissez !...

NATHANIEL.

Tu l'as dit !... Ah! je suis ton mari !...

Ensemble.

NATHANIEL.

Tu ne peux t'en défendre !

Je suis sûr du succès !
(A part.)
Morbleu ! j'ai su la prendre
Dans ses propres filets !
(Haut.)
L'église et la justice
Le commandent ainsi;
Il faut qu'on obéisse
Aux ordres d'un mari !

BERTHA, à part.

Ah! comment me défendre?
Inutiles projets!
Car il a su me prendre
En mes propres filets !
(Haut.)
J'entends mieux la justice,
Et s'il faut, Dieu merci!
Que quelqu'un obéisse,
C'est toujours le mari.

NATHANIEL, avec joie.

Oui, ma mémoire, plus fidèle,
Me revient, et je me rappelle
Le moment où, dans la chapelle,
Mon destin au tien fut uni.

BERTHA, à part, naïvement.

Peut-on, mon Dieu ! mentir ainsi!

NATHANIEL, de même.

Et j'entends le révérend père
Nous dire, d'une voix sévère,
Qu'en ménage la loi première
Est d'obéir à son mari.

BERTHA, à part.

Quel embarras!
(A Nathaniel, qui la presse.)
Redoutez mon courroux!

NATHANIEL.

Ah! redoutez plutôt celui de votre époux!...

Car tu l'as dit !... oui, je suis ton époux!...

Ensemble.

Tu ne peux t'en défendre, etc.

BERTHA.

Ah! comment me défendre? etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; ÉRIC.

BERTHA, se dégageant des bras de Nathaniel et courant au-devant du prince.

Ah! monseigneur, monseigneur, venez à mon aide!

ÉRIC.

Qu'y a-t-il?

BERTHA, avec embarras.

Il y a que je ne peux... que je ne sais comment lui dire... qu'il est mon mari... sans que je sois sa femme.

NATHANIEL.

Eh bien! par exemple!

BERTHA, au prince.

Arrangez ça vous-même... c'est trop difficile, et j'y renonce...

NATHANIEL.

Vous voyez donc bien que vous me trompiez.

ÉRIC.

Non, non... rassure-toi... Je me charge de la justifier...

BERTHA, à Nathaniel.

Tu vois bien...

ÉRIC, à Nathaniel.

Tu sauras tout... je te le promets...

BERTHA.

Tu vois bien...

ÉRIC.

Et si j'échappe au danger qui me menace, je m'acquitterai envers vous... je vous marierai cette fois, et réellement...

NATHANIEL.

Ça me semble impossible !

ÉRIC.

Je placerai ta femme près de la mienne... et toi, tu ne me quitteras pas, tu seras mon intendant, mon secrétaire.

NATHANIEL, bas, à Bertha.

Moi, qui ne sais pas lire !...

BERTHA, de même.

C'est égal, on accepte toujours : je lirai pour toi.

ÉRIC, à Bertha.

Toi, Bertha, mon oncle veut te voir, te parler...

BERTHA.

Ah ! mon Dieu !

ÉRIC.

Et, quoiqu'il soit au plus mal, à ce que chacun dit, t'interroger lui-même.

BERTHA, à Nathaniel.

Voilà la peur qui me prend... Que vais-je lui dire ?

NATHANIEL.

Si c'est à moi que tu le demandes...

ÉRIC.

Réponds tout simplement que tu ne comprends rien aux méprises de mon gouverneur, que tu n'es mariée ni à moi, ni à personne.

BERTHA.

C'est la vérité !...

NATHANIEL.

Alors, décidément nous ne le sommes donc pas ?

ÉRIC, avec impatinece.

Eh non !

NATHANIEL, de même.

Voilà ce que je veux qu'on m'explique.

ÉRIC.

Et c'est ce que je vais faire... (On sonne à gauche.) Écoutez... (A Bertha.) C'est mon oncle qui te demande... Allons, allons, du courage !

BERTHA.

Je tâcherai... Vous, pendant ce temps, vous allez tout dire à Nathaniel.

ÉRIC.

Je te le promets.

(Bertha entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE III.

NATHANIEL, ÉRIC ; puis JOB.

NATHANIEL.

Eh bien ! monseigneur... vous disiez donc?...

ÉRIC.

Tu jures d'être discret ?

NATHANIEL.

Comme une statue !... On me briserait en morceaux qu'on n'en saurait pas davantage... Une fois que je tiens un secret, je le tiens bien !... mais il faut le tenir.

ÉRIC.

Eh bien, mon garçon, apprends donc... (Regardant autour de lui et apercevant Job qui se glisse avec précaution derrière eux ; à demi-voix.) Prends garde !...

NATHANIEL, à demi-voix.

Qu'y a-t-il ?

ÉRIC, de même.

Nous ne sommes pas seuls, on nous écoute... (A Job.) Que fais-tu là ?

JOB.

Je me promène... Je prends l'air... monseigneur le gouverneur m'a pris à son service.

ÉRIC, avec ironie.

Pour ne rien faire.

JOB.

Oui, vraiment... Il m'a même présenté à monseigneur votre oncle, qui veut aussi m'employer en cette qualité-là... Par ainsi, ne vous gênez pas, ne faites pas attention à moi.

ÉRIC, bas, à Nathaniel.

C'est un espion, de la prudence !...

NATHANIEL.

J'aurais pourtant voulu savoir...

ÉRIC, de même.

Je ne puis devant lui t'expliquer... (Tirant une lettre de sa poche.) Mais, tiens, voici une lettre d'elle... d'elle... tu entends... qui en peu de mots te mettra au fait de tout... Lis vite, dépêche-toi.

(Il lui donne la lettre, s'éloigne de lui et se rapproche de Job.)

NATHANIEL, tenant la lettre et la retournant dans tous les sens.

Que je me dépêche ou non... le temps ne fait rien à l'affaire... D'un autre côté, lui avouer que je ne sais pas lire... Bertha dit qu'il ne faut pas... à cause de la place de secrétaire... Si je pouvais seulement deviner à la physionomie...

JOB, à part, le regardant.

C'est une lettre qu'il lui a remise... une lettre qui le met au fait de tout.

ÉRIC, revenant vers Nathaniel.

Eh bien, tu vois clairement que cette pauvre Bertha est innocente.

NATHANIEL, avec embarras.

Oui, oui, monseigneur.

ÉRIC, à voix basse.

C'est à son dévouement que nous devons notre salut, et toi ta fortune.

NATHANIEL, vivement.

Ah! oui, ma fortune... J'ai vu cela... c'est là... c'est écrit.

ÉRIC, lui reprenant sa lettre.

Silence! on vient...

SCÈNE IV.

LES MÊMES; ŒGIDIUS, sortant de l'appartement à gauche d'un air sombre et rêveur.

ŒGIDIUS, à Nathaniel.

Sortez! (A Éric.) Vous, monseigneur, Son Altesse notre auguste maître désire vous parler...

ÉRIC.

A moi!

ŒGIDIUS.

A vous-même.

ÉRIC, à part.

A moi aussi!... Allons, mon sort va se décider!

(Il entre dans l'appartement à gauche, Nathaniel s'éloigne par le fond.)

ŒGIDIUS.

Enfin, me voilà seul et je puis réfléchir.

JOB, s'avançant près de lui mystérieusement.

Monsieur!...

ŒGIDIUS.

Encore celui-là !

JOB, mystérieusement.

J'ai des nouvelles !

ŒGIDIUS, avec colère.

Qui est-ce qui te les demande ?

JOB, de même.

Je sais quelque chose.

ŒGIDIUS, avec colère.

Je n'en ai pas besoin, j'en sais trop.

JOB.

Vous savez que l'enfant n'est pas de Nathaniel...

ŒGIDIUS, vivement.

Tais-toi !

JOB.

Il est d'un autre !

ŒGIDIUS, de même.

Tais-toi !

JOB.

Et tout à l'heure encore, ici... j'ai tout découvert.

ŒGIDIUS.

Alors, malheureux, si tu en dis un mot...

JOB.

Vous me payez pour parler.

ŒGIDIUS.

Je te paierai pour te taire, et si tu ouvres la bouche...

JOB.

C'est convenu.

ŒGIDIUS.

Dis à ma femme de venir me parler... Je l'attends ici, dans ce salon.

JOB.

Oui, monseigneur, et pour le reste ?

ŒGIDIUS.

Va-t'en au diable !

JOB.

Quand vous voudrez, je suis à vos ordres.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ŒGIDIUS, seul.

Quelle situation, grand Dieu !... et quelle fureur dans un homme qui s'en va !... car il n'a plus de force que pour se mettre en colère... c'est cela qui le soutient... Et quand il m'a dit avec un air dur et froid comme le fer d'une hache : « Eh bien ! docteur, quelle est cette femme que mon neveu a épousée... quel est cet héritier de son nom ?... Vous devez les connaître... » j'ai cru que j'allais faire tomber toute sa colère d'un seul mot... j'ai cru même qu'il allait me faire l'honneur de rire à mes dépens, quand je lui ai dit : « Il n'y a ni mariage, ni héritier à craindre, monseigneur ; car cette femme, c'est la mienne !... » Mais au contraire, il a froncé le sourcil, en disant : « Vous me trompez ! » Et moi de lui attester que j'étais... « Ça n'est pas vrai ! et rien ne peut vous soustraire au supplice, à moins que vous ne me donniez des preuves évidentes et certaines que vous ne vous vantez pas... et que réellement vous... » Il n'y a pas d'exemple d'un despotisme pareil... lui prouver, sous peine de mort, que... (Regardant la portière à gauche.) La tapisserie a remué, monseigneur m'a dit qu'il serait là... qu'il écouterait, et il y est. Allons, et puisqu'il faut sauver ma tête aux dépens de... du courage, de l'adresse, et tâchons d'en venir à mon honneur !... Ma femme !

SCÈNE VI.

ŒGIDIUS, DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

On vient de me dire que vous me demandiez, et je me rends aux ordres de mon seigneur et maître.

ŒGIDIUS, à part, avec colère.

Ah ! traîtresse !

DOROTHÉE, étonnée.

Qu'avez-vous ?

ŒGIDIUS, à part.

Calmons-nous, ou je ne saurai rien. (Haut.) Ce que j'ai, madame, ce que j'ai !... Ne vous en doutez-vous pas ? Ne savez-vous pas comme moi que l'on vous aime ?

DOROTHÉE, à part.

O ciel ! qui donc lui a parlé d'Albert ?

ŒGIDIUS.

Et si je pouvais en douter encore, votre trouble me le dirait...

DOROTHÉE.

Et pourquoi le nier, monseigneur ?

ŒGIDIUS, se tournant vers la tapisserie.

Elle en convient !

DOROTHÉE.

Je ne puis empêcher que l'on m'aime ; mais ce n'est pas une raison pour que je réponde à cet amour !

ŒGIDIUS, à part, avec effroi.

Grand Dieu ! (Haut.) Prenez garde à ce que vous dites ! c'est très-sérieux !...

DOROTHÉE.

C'est la vérité ! je le jure !

ŒGIDIUS.

Voyez-vous, chère amie, je ne suis pas de ces époux dont la jalousie absurde ne pardonne rien à la jeunesse et à l'étourderie, et quels que soient vos torts...

DOROTHÉE.

Pas un seul de réel.

ŒGIDIUS.

Raison de plus, mon indulgence peut tout excuser...

DOROTHÉE.

Est-il possible ?...

ŒGIDIUS.

A une seule condition, celle d'une entière franchise.

DOROTHÉE.

Quoi ! vous voulez ?

ŒGIDIUS.

Je veux tout savoir ! (A part.) Et je ne suis pas le seul... Dieu ! quelle situation !... Et il est là, et il écoute... (Haut.) Eh bien ! madame ?

DOROTHÉE.

Eh bien ! monseigneur ?

COUPLETS.

Premier couplet.

Dans un bal dont j'étais la reine,
Un jeune homme avec moi dansa,
Sa main osa presser la mienne.

ŒGIDIUS.

Votre main !...

DOROTHÉE.

Rien de plus !

ŒGIDIUS, avec inquiétude.

Rien de plus ?

DOROTHÉE.

Rien de plus ce jour-la.

Deuxième couplet.

A chaque bal, j'étais sa dame,
En valsant, un jour il osa
Me parler de sa vive flamme.

ŒGIDIUS.

Une déclaration !...

DOROTHÉE.

Rien de plus !

ŒGIDIUS.

Rien de plus ?

DOROTHÉE.

Rien de plus ce jour-là.

Troisième couplet.

Un jour, enfin, plus imprudente,
Parmi des fleurs, sa main glissa
Une lettre ardente et brûlante.

ŒGIDIUS.

Une lettre !...

DOROTHÉE.

Rien de plus !

ŒGIDIUS.

Rien de plus ?

DOROTHÉE.

Rien de plus ce jour-là.

ŒGIDIUS, à part.

Mon Dieu ! mon Dieu ! (Haut.) Madame, ce n'est pas tout, sans doute... parlez, car, enfin, cette lettre... achevez...

DOROTHÉE.

Je vous ai tout dit... et, si vous en doutez, je peux vous montrer la lettre d'Albert.

ŒGIDIUS.

D'Albert !

DOROTHÉE.

Eh ! oui, vraiment, le comte Albert, ce jeune étudiant de Göttingue.

ŒGIDIUS.

Grand Dieu ! Et le prince ?...

DOROTHÉE, avec indignation.

Quelle idée !... Rassurez-vous, monsieur, rassurez-vous !

ŒGIDIUS.

Quoi ! le prince Éric... le neveu de monseigneur ?...

DOROTHÉE, élevant la voix.

Jamais, je vous le jure... jamais !

ŒGIDIUS.

Voulez-vous bien vous taire !

DOROTHÉE.

Et, devant vous, devant le prince lui-même, je suis prête à attester...

ŒGIDIUS.

Je suis perdu !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; RIBEMBERG.

RIBEMBERG.

Monseigneur me charge de vous dire que vous n'avez plus qu'un quart d'heure...

ŒGIDIUS.

Il a entendu !

DOROTHÉE.

Quoi donc ?...

ŒGIDIUS.

Laissez-nous, madame... je vous en prie... laissez-nous !

(Dorothée sort.)

RIBEMBERG.

Un quart d'heure pour découvrir et lui apprendre la vérité... Passé ce délai, point de grâce... et le prince qui refuse de rien avouer... le prince et vous...

ŒGIDIUS.

Comment!... Ah! mon Dieu!

(Ribemberg sort.)

SCÈNE VIII.

ŒGIDIUS, seul.

Pendu! moi, le docteur Œgidius... parce que je ne suis pas trahi... Est-ce que c'est ma faute?... Et un quart d'heure... rien qu'un quart d'heure pour découvrir quelle est la femme du prince... sa femme véritable!... Ce n'est plus la mienne... Ce n'est pas Bertha, puisque je l'ai mariée à Nathaniel... qui soutient, il est vrai, ne pas l'avoir épousée... tandis qu'elle, au contraire... C'est un chaos de mariages auquel le diable, qui les fait tous... le diable lui-même ne se reconnaîtrait pas... (Apercevant Job.) Ah! Job! mon ami... mon sauveur!

SCÈNE IX.

ŒGIDIUS, JOB.

JOB.

Qu'y a-t-il, monseigneur?

ŒGIDIUS.

Ne m'as-tu pas dit tout à l'heure que tu savais tout?...

JOB.

Ah bien! oui... quelques mots...

ŒGIDIUS.

Tu ne sais donc rien?...

JOB.

Si, vraiment !

ŒGIDIUS.

Parle, alors, parle, je t'en prie.

JOB.

Laissez donc ! Je ne suis pas une bête : vous m'avez défendu de parler !

ŒGIDIUS.

Je te le permets.

JOB.

C'est pour m'éprouver...

ŒGIDIUS.

Je te l'ordonne.

JOB.

Vous m'avez dit que vous me tueriez, si je disais un mot...

ŒGIDIUS, avec colère.

Et je te tuerai, si tu ne parles pas.

JOB.

Alors, arrangez-vous : auquel des deux dangers faut-il obéir ?

ŒGIDIUS, avec colère.

Au plus pressé... car, si tu tardes à me répondre, vois-tu bien !...

(Il le prend à la gorge.)

JOB.

C'est différent... Mais vous conviendrez vous-même que ça méritait explication... Vous me demandez donc, maintenant ?...

ŒGIDIUS.

Ce que tu as découvert....ce que tu sais...

JOB, mystérieusement.

Eh bien ! monseigneur... je ne sais rien...

ŒGIDIUS, *furieux.*

Malheureux !

JOB.

Mais je connais... j'ai découvert celui qui sait tout...

ŒGIDIUS.

Quel est-il ?

JOB.

C'est Nathaniel !

ŒGIDIUS, *étonné.*

Nathaniel !

JOB.

Tout à l'heure, ici, devant moi, le prince lui a remis un papier en lui disant : « Tiens, voici une lettre d'elle qui te mettra au fait de tout... »

ŒGIDIUS.

C'est ce que je demande ! pas autre chose !...

JOB.

Nathaniel a lu la lettre bien attentivement et l'a rendue au prince en lui disant : « Je vois... je comprends... tout est là... c'est écrit... » Donc, Nathaniel sait tout !...

ŒGIDIUS, *avec joie.*

Donc... nous sommes sur la trace ! (*Il s'essuie le front.*) enfin, et non sans peine ! (*Regardant l'horloge.*) Mais les moments sont précieux... plus précieux que tu ne crois... Va me chercher Nathaniel... amène-le-moi ici... mort ou vif... Il y va de ta tête... et de bien plus encore...

JOB, *étonné.*

De quoi donc ?

ŒGIDIUS.

De la mienne !... Cela doit te suffire !...

JOB.

L'autre suffisait... et j'y cours !

(*Il sort par la droite.*)

SCÈNE X.

ŒGIDIUS; ÉRIC conduit par RIBEMBERG, et entouré de SOLDATS.

(Mouvement de marche.)

ŒGIDIUS.

Grand Dieu! déjà le prince que l'on conduit au supplice... et moi que l'on vient chercher...

RIBEMBERG, à Œgidius.

Vous n'avez plus que cinq minutes.

ŒGIDIUS.

Vous avancez! (A Éric.) Eh bien! monseigneur, vous refusez donc de parler... C'est fait de nous!

ÉRIC.

Rassurez-vous... le tyran n'a plus que quelques instants à vivre... Sa mort suivra de près la nôtre...

ŒGIDIUS.

La belle avance!

ÉRIC.

Oui, sans doute... car, après moi, ma femme et mon fils règneront...

ŒGIDIUS.

Mais, moi, votre gouverneur, que d'un seul mot vous pouvez sauver...

ÉRIC.

Je ne puis rien, monseigneur... que mourir avec vous!

ŒGIDIUS.

Ah! c'est d'une ingratitude... d'un égoïsme... Mais tremblez!... ce secret, je le saurai malgré vous... car j'aperçois Nathaniel, qui le connaît...

ÉRIC.

O ciel!...

ŒGIDIUS.

Voilà qui vous déconcerte!

JOB, entrant, à Œgidius.

Le voici, monseigneur... le voici!

ŒGIDIUS.

Cours vite chez monseigneur... Qu'il suspende l'arrêt... car, dans l'instant, il va tout savoir...

(Job sort.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES; DOROTHÉE, NATHANIEL, SEIGNEURS et DAMES de la cour.

(Dorothée court à Œgidius, qui la repousse.)

FINALE.

ŒGIDIUS, à Nathaniel.

Écoute ici! ta fortune est certaine!
Hier, je t'ai voulu faire épouser Bertha.

NATHANIEL.

Oui, c'était votre idée et c'était bien la mienne;
Mais, c'est encore à faire!

ŒGIDIUS.

Et cela se fera.

NATHANIEL.

Dieu sait quand!

ŒGIDIUS.

A l'instant! L'effet suit mes paroles.
(Tirant une bourse.)
Et voici, pour ta dot, d'abord ces cent pistoles.

NATHANIEL.

Pour moi!

ŒGIDIUS.

Pour toi, si tu le veux.

NATHANIEL.

Ah! je ne demande pas mieux!

ÉRIC, à part, avec effroi.

Quoi! nous trahir ainsi, le perfide! l'infâme!

ŒGIDIUS, à Nathaniel.

Dis-nous alors...

NATHANIEL.

Je n'ai rien à vous refuser...

ŒGIDIUS.

Le nom... car tu le sais... le nom seul de la femme
Que monseigneur vient d'épouser.

NATHANIEL, avec embarras.

Son nom?

TOUS.

Son nom.

NATHANIEL.

Son nom! Ah! je vous le dirais,
Si je le savais!
Par malheur, hélas!
Je ne le sais pas!

ÉRIC, à part.

Grâce au ciel! je respire.
(Bas, à Nathaniel.)
Bien! bien! c'est ainsi qu'il faut dire!

NATHANIEL, haut.

Je dis la vérité! car, par malheur, hélas!
Je ne le sais pas!

Ensemble.

ÉRIC.

Dévoûment héroïque!
Son habile tactique

De ce grand politique
Redouble l'embarras.
Lui qui jura ma perte,
Cela le déconcerte;
A cette découverte
Il n'arrivera pas!

ŒGIDIUS.

L'aventure est unique.
L'affaire se complique;
Serait-il véridique?
Veut-il me perdre, hélas!
Ah! tout me déconcerte.
On a juré ma perte!
A cette découverte
Je n'arriverai pas.

NATHANIEL.

L'aventure est unique,
Et pour moi se complique;
Car je suis véridique,
Et l'on ne me croit pas.
Oui, tout me déconcerte;
D'une fortune offerte
Je déplore la perte.
Grand Dieu! quel embarras!

DOROTHÉE, RIBEMBERG, LE CHŒUR.

Dévoûment héroïque!
Son habile tactique
De ce grand politique
Redouble l'embarras.
D'une fortune offerte
Il méprise la perte;
Rien ne le déconcerte,
Il ne parlera pas!

ŒGIDIUS, se rapprochant de Nathaniel et lui donnant un portefeuille.

Si ce n'est pas assez, si tu veux plus encor,
Voici deux cents écus en bons sur le trésor!

NATHANIEL, avidement.

Pour moi?

ŒGIDIUS.

Pour toi!... De plus, j'ai cette métairie,
Cette ferme si riche, à deux milles d'ici!...
Je te la donne...

NATHANIEL.

A moi?... Comment! la ferme aussi?

ŒGIDIUS.

Mais, dis ce que tu sais; parle, je t'en supplie!

NATHANIEL, d'une main tenant le portefeuille, et de l'autre la bourse.

Et les deux cents écus!

ŒGIDIUS, à part, avec joie et le regardant.

Je le vois... je l'emporte...

ÉRIC, à part.

Ah! la tentation pour son cœur est trop forte!

ŒGIDIUS.

Eh bien! donc, ce secret?...

DOROTHÉE, à Nathaniel.

Ami, tu parleras!
Tu les sauveras du trépas!

NATHANIEL, avec embarras.

Ce secret?...

ÉRIC, à part.

Ah! de nous c'en est fait!

TOUS, à Nathaniel.

Ce secret!

NATHANIEL.

Ce secret!...
Ah! je vous le dirais,
Si je le savais.
(Rendant à Œgidius la bourse et le portefeuille.)
Par malheur, hélas!
Je ne le sais pas!

Ensemble.

ÉRIC.

Dévoûment héroïque!
Son habile tactique,
De ce grand politique
Redouble l'embarras, etc.

ŒGIDIUS.

L'aventure est unique
L'affaire se complique;
Serait-il véridique?
Veut-il me perdre, hélas! etc.

NATHANIEL.

L'aventure est unique
Et pour moi se complique;
Je suis très-véridique,
Et l'on ne me croit pas, etc.

DOROTHÉE, RIBEMBERG, LE CHŒUR.

Dévoûment héroïque!
De se taire il se pique,
Et par cette tactique
Double notre embarras, etc.

RIBEMBERG, à Œgidius.

Voici l'heure!

ŒGIDIUS, tressaillant.

Ah! grand Dieu!

(Avec colère, s'adressant à Nathaniel.)

Sur ce fatal mystère
Si tu persistes à te taire,
Tu causeras ma mort!

NATHANIEL.

Qui? moi!

RIBEMBERG et DOROTHÉE.

Sans doute.

ŒGIDIUS.

Eh bien!
Ton châtiment, du moins, précèdera le mien.

Dans ces lieux encor je commande!
(S'adressant aux soldats qui sont au fond du théâtre.)
J'ordonne donc qu'à l'instant on le pende!

NATHANIEL, tremblant.

Juste ciel!

ŒGIDIUS, aux soldats.

A l'instant!

NATHANIEL.

Pour moi, grâce et pardon!

ŒGIDIUS, avec force.

Qu'on le pende!

NATHANIEL, vivement.

Non pas!

ŒGIDIUS, lui prenant le bras avec violence.

Mais, alors, parle donc!

DOROTHÉE et RIBEMBERG.

Dis-nous donc ce secret!

NATHANIEL.

Ah! je le dirais,
Si je le savais!
Par malheur, hélas!
Je ne le sais pas!

DOROTHÉE.

Tu parleras, tu parleras,
Tu les sauveras du trépas!

NATHANIEL.

Je ne peux pas!

TOUS.

Tu parleras!

NATHANIEL, avec colère.

Non, non, je ne parlerai pas!

ÉRIC.

Ah! c'est trop héroïque! ah! c'est trop beau, vraiment!
Comment payer jamais un pareil dévoûment?

ŒGIDIUS, faisant signe aux soldats d'entraîner Nathaniel.

À la mort! à la mort!

RIBEMBERG, faisant signe aux gens de justice d'entraîner Œgidius et Éric.

A la mort! à la mort!

ÉRIC.

Ah! c'en est trop!... et je ne puis souffrir... Apprenez donc...

SCÈNE XII.

LES MÊMES; JOB, **sortant aux cris de mort de la chambre à gauche, et marchant sur la pointe du pied.**

JOB.

Silence!... Il ne veut pas qu'on le sache!... Silence!

TOUS.

Qu'est-ce?

JOB.

Un secret!

ŒGIDIUS.

Encor!

JOB.

D'une grande importance
Il a dit devant nous : « Pendant un mois encor,
Je veux que la nouvelle en soit ici cachée. »

TOUS.

Quelle nouvelle?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; BERTHA, **sortant de l'appartement de gauche.**

BERTHA, pleurant.

Ah! ah! ah! que j'en suis fâchée...

Pauvre homme!... J'étais là, près du lit, à genoux!...
Voici ses derniers mots : « Il faut les pendre tous!... »

DOROTHÉE, RIBEMBERG, ÉRIC, ŒGIDIUS.

O ciel! il est donc mort?

JOB.

Silence!... Il ne veut pas qu'on le sache! Il est mort!

RIBEMBERG.

Mort!

DOROTHÉE.

Mort!

ŒGIDIUS.

Je n'ose y croire encor!

ŒGIDIUS, RIBEMBERG, LES SOLDATS et LE PEUPLE, se découvrant et s'inclinant devant Éric.

Honneur à notre maître,
A notre vrai seigneur!
Avec lui vont renaître
La paix et le bonheur!

ÉRIC.

Merci, mes chers amis! Que mon règne commence
Par le pardon et la clémence.

(Regardant Œgidius, Ribemberg et les soldats qui allaient le traîner au supplice.)

Grâce pour tous!

(Se tournant vers Nathaniel.)

Et toi, mon fidèle sujet,
Je t'unis à Bertha, qui comme toi savait
Et gardait notre secret.

NATHANIEL, bas, à Bertha.

Tu le savais!

BERTHA.

Et pourquoi pas?

NATHANIEL.

Tu le savais...

BERTHA.

Sans doute!

NATHANIEL, *vivement.*

Ah! tu me le diras.

LE CHŒUR.

Honneur à notre maître,
A notre vrai seigneur!
Avec lui vont renaître
La paix et le bonheur!



LE

DIABLE A L'ÉCOLE

LÉGENDE EN UN ACTE

MUSIQUE DE E. BOULANGER.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — 17 Janvier 1842.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
STENIO, jeune négociant de Venise	MM. Roger.
BABYLAS	Henri.
FIAMMA, servante de Stenio	Mlle Descot.

Entre Padoue et Venise, au bord de la Brenta.



LE
DIABLE A L'ÉCOLE

Oui, croyez-en ma parole,
Diablotins trop ignorants !
Sur terre, allez à l'école,
Et vous reviendrez savants.
(*Le Diable à l'école*, sc. VIII.)

Un pavillon au milieu des jardins d'une villa appartenant à Stenio. — Au fond, à droite et à gauche, des allées; tables en pierre à droite et à gauche du théâtre ; à droite, une madone dans une niche.

SCÈNE PREMIÈRE.

STENIO, assis à droite, près d'une table, la tête appuyée sur sa main et rêvant profondément.

ROMANCE.

Premier couplet.

L'amour en se jouant déroulait de ma vie
Le fil d'or,
Et pour moi des plaisirs la coupe était remplie
Jusqu'au bord.

Séjour des voluptés, séjour où tout captive
Mes regards,
Sur vos bords fortunés, à peine, hélas! j'arrive,
Et je pars!

Deuxième couplet.

Et toi, dont les attraits ont charmé ma jeunesse,
Doux trésor!
Que ne puis-je en tes yeux, ô ma belle maîtresse!
Lire encor!
Mais non, le sort dérobe à ton regard si tendre
Mes regards;
Près de toi, Lélia, le bonheur va m'attendre,
Et je pars!

SCÈNE II.

STENIO, près de la table à droite, FIAMMA, portant une corbeille de fleurs qu'elle place sur la table à gauche.

FIAMMA, s'approchant de Stenio et le voyant plongé dans ses réflexions.

Allons, le voilà encore dans ses idées sombres... il ne m'a seulement pas entendue arriver. (Parlant à mi-voix.) Seigneur Stenio!... mon maître! (Se touchant le front avec la main.) Personne à la maison, impossible d'en obtenir une parole... (Lui touchant légèrement l'épaule.) Mon jeune maître!

STENIO, semblant se réveiller.

Que voulez-vous?... il n'est pas temps encore.

FIAMMA.

Eh! mon Dieu!... quel air effrayé! Rassurez-vous, mon maître... c'est moi, c'est Fiamma, votre servante, votre sœur de lait.

STENIO, lui tendant la main.

Et une amie véritable!

FIAMMA.

Pour ce qui est de ça... je n'ai pas besoin de vous le dire, parce que vous le savez bien.

STENIO.

Oui, oui, je connais ton dévouement, j'en suis sûr!

FIAMMA.

M'est avis au contraire que vous n'y croyez pas... car vous êtes triste à vous tout seul... et autrefois nous l'étions à nous deux... vous n'aviez pas un chagrin que je n'en eusse ma part! c'était là d'un bon maître, tandis que maintenant...

STENIO, comme rappelant ses souvenirs.

Oui, quand j'ai eu follement dissipé la fortune de mon père, le plus riche joaillier de Venise, tous mes amis m'ont abandonné, toi seule es restée près de moi... m'as servi pour rien, m'as presque nourri de ton travail... car habitué au luxe et à l'oisiveté, je n'étais bon qu'à faire un soldat... Je le voulais, je l'aurais dû!...

FIAMMA.

Une belle idée!... et à quoi bon vous rappeler tout cela?... N'êtes-vous pas, maintenant, plus riche que jamais?... ne vous est-il pas tombé du ciel la succession de votre oncle Orlando... un oncle que je ne vous avais jamais connu!... et avec la fortune, tous vos amis ne sont-ils pas revenus?

STENIO.

C'est vrai!

FIAMMA.

A telles enseignes, que ce sont tous les jours des repas de prince, que je ne peux pas y suffire... Ce soir encore, un souper magnifique.

STENIO, se levant.

Il n'aura pas lieu.

FIAMMA.

Et pourquoi donc?

STENIO.

Non, non, mais j'ai besoin d'être seul, je n'y suis pour personne... pour personne, entends-tu bien!

FIAMMA.

Oui, mon maître... et toujours... A tantôt, à souper!... cela se trouve d'autant mieux... que c'est aujourd'hui ma fête et celle de Notre-Dame-des-Fleurs, ma patronne.

STENIO, à part.

L'Assomption! O ciel! (Haut.) Adieu! adieu!

(Il sort.)

SCÈNE III.

FIAMMA, seule.

(Elle regarde Stenio qui s'éloigne, puis s'approche de la madone qui est à droite, et prie.)

AIR.

O ma patronne! ô vierge sainte!
Vierge Marie, en qui j'ai foi,
Bannis et sa peine et ma crainte,
Veille sur lui! veille sur moi!

(Elle va prendre plusieurs poignées de fleurs dans la corbeille qu'elle a placée sur la table à gauche, et revient près de la statue à qui elle fait la révérence.)

C'est votre fête, ô ma patronne!
Pour vous parer, voici des fleurs;
Recevez-les, je vous les donne,
Comme ma joie et mes douleurs.

Divine reine,
Protége-moi,
Car dans la peine
Je viens à toi.

(Elle met un bouquet dans les mains de la madone et jette des fleurs à ses pieds.)

Ton pouvoir suprême
Console et guérit;
(A mi-voix.)
Et celui que j'aime,
A toi je l'ai dit!
Oui, mieux que moi-même,
Tu le connais bien...
Mais n'en dis rien!
(Lui faisant la révérence.)
C'est votre fête, ô ma patronne! etc.

(Au moment où elle est aux pieds de la statue entre Babylas.)

Hein!... qui vient là?... (Sans regarder.) Un étranger, un importun... n'oublions pas ma consigne.

SCÈNE IV.

BABYLAS, FIAMMA.

BABYLAS.

Le seigneur Stenio est-il chez lui?

FIAMMA.

Non, monsieur, il est sorti... (Levant les yeux.) Eh! mais, j'ai déjà vu cette figure originale!

BABYLAS, regardant.

Eh! oui... l'autre soir, au bord de la Brenta.

FIAMMA.

Ce bal champêtre...

BABYLAS.

C'est ma jolie danseuse!

FIAMMA.

Ce gros et joyeux seigneur, qui après la première saltarelle, a osé me demander pour le lendemain un rendez-vous au carrefour de la forêt...

BABYLAS.

Et je m'y suis trouvé bien exactement.

FIAMMA.

Est-il possible?... Et vous avez eu l'audace...

BABYLAS.

Dame!... on m'a assuré que pour réussir il ne fallait douter de rien... Je me suis dit : Tu es jeune, tu es beau, tu es riche... sois audacieux! Et comme tu m'avais répondu : « Attendez-moi sous l'orme... » J'ai attendu!

FIAMMA, riant.

En vérité!

BABYLAS.

Sous un orme magnifique et par une pluie battante... Pourquoi n'es-tu pas venue?

FIAMMA.

Pourquoi?... (A part.) Voilà un séducteur qui n'est pas redoutable! (Haut.) Mon gentilhomme, est-ce à l'université de Padoue que vous avez fait vos études?

BABYLAS, naïvement.

Je n'ai jamais étudié!

FIAMMA.

C'est étonnant!

BABYLAS, de même.

N'est-ce pas? je viens pour ça, et de loin... bien loin d'ici!... ma famille me fait voyager pour me former et me dégourdir, parce qu'au pays ils ont tous l'idée que je n'ai pas d'idées... et que je suis même un peu simple.

FIAMMA, avec finesse et secouant la tête.

Vous en avez l'air...

BABYLAS, de même.

Mais je ne le suis pas!... je suis même très-fin et très-malin, avec les hommes... Avec les femmes, c'est différent.... je n'ai pas encore pu jouter... parce que je les regarde, ce

qui me fait perdre l'esprit et m'ôte mes avantages naturels... surtout quand elles ont comme toi une mine drôlette et des yeux!

FIAMMA, riant.

Eh bien! eh bien!

BABYLAS, la pressant.

C'est plus fort que moi... la tête n'y est plus!

FIAMMA.

Finissez, je vous prie, finissez, ou j'appelle mon maître!

BABYLAS, vivement.

Il y est donc?

FIAMMA, à part.

Dieu! que je suis bête! plus que lui encore! (Haut.) Eh bien! oui, il y est... mais il ne reçoit personne... ça revient au même.

BABYLAS.

Nous ne sommes pas encore assez liés pour que j'aie le droit de forcer sa porte; mais écoute, écoute ici... Si tu veux faire en sorte que je lui parle...

DUO.

Vois cette bague, on la dit belle...

FIAMMA, riant.

C'est vrai, très belle!

BABYLAS.

Comme la flamme, elle étincelle...

FIAMMA.

Elle étincelle!

BABYLAS.

Et brille encor moins que tes yeux!

FIAMMA, de même.

Moins que mes yeux!

BABYLAS.

Elle est à toi, si tu le veux.
A ton maître fais-moi parler.

FIAMMA.

Je ne le peux!

BABYLAS.

Eh bien! je suis plus généreux!
Et pour un prix encor plus facile, je jure
De la donner!

FIAMMA.

Lequel?

BABYLAS.

Un baiser!... Il est clair
Que c'est pour rien!

FIAMMA, le regardant.

Avec cette figure!
Non, vraiment! c'est trop cher!...

Ensemble.

BABYLAS, à part.

En vain, l'ingrate,
La scélérate,
Ici, se flatte
De m'échapper!
J'ai trop d'adresse
Et de finesse;
Je ne me laisse
Plus attraper!

FIAMMA, à part.

Son âme ingrate
Et scélérate
En vain se flatte
De me tromper!
J'ai trop d'adresse
Et de finesse;
Je ne me laisse
Pas attraper!

BABYLAS, lui montrant la bague.

C'est un anneau d'étrange sorte!
Et si tu connaissais son charme tout-puissant!...
A son doigt sitôt qu'on le porte,
Chacun vous adore à l'instant!

FIAMMA, vivement et regardant du côté de l'appartement de son maître.

Ah! vraiment!
Par lui l'on est aimé sur-le-champ?

BABYLAS.

Sur-le-champ!

FIAMMA.

Ah! voyons!

(Elle met l'anneau à son doigt et regarde du côté, à gauche, où est l'appartement de son maître; pendant ce temps, Babylas s'est jeté à droite, à ses genoux. Elle se retourne et l'aperçoit.)

BABYLAS.

Je t'adore, et mon âme,
Fidèle en ses amours,
D'une nouvelle flamme,
Brûlera tous les jours!

FIAMMA, étonnée.

Quoi! grâce à cette bague, il m'adore! et son âme...

BABYLAS.

Fidèle en ses amours...

FIAMMA.

D'une nouvelle flamme...

BABYLAS.

Brûlera tous les jours!

FIAMMA.

O puissant
Talisman!

Ensemble.

BABYLAS, à part.

Je tiens l'ingrate,
La scélérate,

Et je me flatte
De la tromper!
Par mon adresse,
Par ma finesse,
Je veux sans cesse
Les attraper!

FIAMMA, à part.

Son âme ingrate
Et scélérate
En vain se flatte
De me tromper!
J'ai trop d'adresse
Et de finesse;
Je ne me laisse
Pas attraper!

(Baissant les yeux et ôtant la bague de son doigt.)

Reprenez, je vous en supplie,
Ce talisman trop séduisant!

BABYLAS.

Il est à toi!...

FIAMMA.

Pour un instant
Reprenez-le, je vous en prie!

BABYLAS.

Très-volontiers!...

(Il le remet à son doigt.)

FIAMMA, après l'avoir regardé un instant.

Eh bien! son charme tout-puissant
N'était que vaine tromperie!

BABYLAS, étonné.

Comment?

FIAMMA.

Car cet anneau... vous le portez, hélas!
Et pourtant, monseigneur, je ne vous aime pas!

Ensemble.

BABYLAS, avec colère.

O fatal stratagème!
Adieu tous mes projets!
Je me suis pris moi-même
En mes propres filets!
Ah! quelle faute énorme!
On rit à mes dépens,
Et pour que je me forme,
Il faudra bien longtemps!

FIAMMA.

O plaisant stratagème
Qui détruit ses projets!
Monsieur s'est pris lui-même
En ses propres filets!
Oui, bien loin qu'il se forme,
On rit à ses dépens;
Attendez-moi sous l'orme,
Vous m'attendrez longtemps!

(On sonne du côté de l'appartement à gauche.)

FIAMMA.

C'est mon maître!... il me sonne, et vous ne voudrez pas
Me faire encourir sa colère!

BABYLAS.

Non, vraiment!

FIAMMA.

Au jardin promenez-vous là-bas.
S'il peut vous recevoir...

BABYLAS, lui remettant une carte.

Voici mon nom, ma chère.

FIAMMA.

Je vous avertirai.

BABYLAS.

Très-bien!
Mais, du moins, tu promets...

FIAMMA.

Moi? je ne promets rien!

BABYLAS.

Que plus tard, ton amour...

FIAMMA.

Quand mon amour viendra,
(Lui montrant son doigt.)
Cet anneau-là
Vous le dira!

Ensemble.

BABYLAS.

O fatal stratagème, etc.

FIAMMA.

O plaisant stratagème, etc.

(Stenio sonne de nouveau. Babylas sort par une des allées du fond, à droite.)

SCÈNE V.

FIAMMA, seule.

Voyez-vous, pourtant, si on les écoutait!... Et quel est donc cet adroit trompeur?... (Regardant la carte.) Impossible de lire son nom, ni de déchiffrer ce qu'il a écrit, tant c'est griffonné!... et puis une odeur de soufre... fi! l'horreur!... surtout pour un élégant et un petit-maître...

(Elle va pour entrer dans l'appartement à gauche au moment où Stenio en sort.)

SCÈNE VI.

STENIO, FIAMMA.

FIAMMA.

Ah! j'y allais, monsieur!

STENIO.

Oui, depuis une heure que je sonne!

FIAMMA.

Ce n'était pas ma faute... J'étais retenue par un étranger qui vous demandait...

STENIO.

Je ne reçois pas...

FIAMMA.

C'est ce que je lui ai dit! Alors, il m'a remis pour vous ce papier... Voyez si vous serez plus habile que moi...

STENIO, jetant les yeux sur le papier.

O ciel! Babylas!...

FIAMMA.

Ah! vous avez pu lire... C'est-il du grec ou de l'hébreu? (Regardant Stenio qui s'appuie sur la table.) Eh bien! qu'avez-vous donc?... Vous tremblez, vous chancelez?...

STENIO.

Oui... oui... je devais m'y attendre... je m'y attendais... et cependant... quand l'instant arrive... quand l'heure fatale approche... Car c'est ce soir... il vient m'en prévenir et me le rappeler, comme si je l'avais oublié.

FIAMMA.

Quoi donc?

STENIO.

Une dette fatale... Une dette terrible qu'il faut enfin payer...

FIAMMA.

Encore un créancier!... J'aurais dû m'en douter à son air en dessous... Mais je croyais que tout était fini, que vous étiez redevenu riche, que vous n'aviez plus de dettes.

STENIO, allant s'asseoir près de la table à gauche.

Une seule... pour ma perte... une seule qui m'ôte tout espoir!...

FIAMMA, debout près de lui.

Allons donc! il y en a toujours!... Mon maître, mon maître, confiez-vous à votre fidèle servante...

STENIO.

Tu n'y peux rien!

FIAMMA.

Qu'en savez-vous? Je peux toujours vous consoler...

STENIO.

Et si ma perte est certaine...

FIAMMA, avec entraînement.

Me perdre avec vous!

STENIO, lui serrant la main.

Ah! Fiamma! mon amie! ma sœur!... Oui, je te dirai tout!

FIAMMA, se rapprochant de lui.

A la bonne heure, au moins!

STENIO.

Tu sais que jeune, sans expérience, et grâce aux bons amis qui m'entouraient, je dissipai en quelques années la fortune que mon père avait amassée dans son commerce d'orfèvrerie... et loin de suivre tes avis, loin de chercher dans le travail et l'économie une nouvelle source de richesses, je résolus de tout regagner en un seul jour ou de me tuer!

FIAMMA.

Jésus Maria!...

STENIO, toujours assis.

C'était, comme aujourd'hui, le jour de l'Assomption... Il me restait deux cents écus d'or... J'allai à Venise, au palais Graziani, où affluaient tous les étrangers et où l'on jouait gros jeu... Je risquai d'un seul coup tout ce que je possédais... et je gagnai! Je doublai une seconde, une troisième fois, je gagnai encore, je gagnais toujours! Celui contre

lequel je jouais était un jeune seigneur couvert de riches habits et dont tous les traits respiraient la sottise et le contentement de lui-même... et lorsque, avec un sourire niais et railleur dont j'aurais dû me défier, il jeta sur la table ses bagues, sa ceinture, ses chaînes en diamants, me demandant une dernière revanche... tous mes trésors contre les siens... j'acceptai, certain du succès... Tout le monde se leva, se pressa autour de nous... il se fit un grand silence... les dès roulèrent... et je perdis! (Se levant.) Oui, Fiamma, oui, j'avais tout perdu!... La rage dans le cœur, mais calme en apparence et le sourire sur les lèvres, je sortis... La nuit était profonde... Je me dirigeai vers le grand canal, et j'allais m'élancer... lorsque je me sens retenu, par mon manteau... Je me retourne... c'était mon joueur, mon adversaire dont j'entends encore l'éclat de rire stupide... — « Y pensez-vous, mon cher? se tuer pour si peu!... Tous vos trésors, je vous les rapporte, et bien d'autres, si vous le voulez. — Et qui donc êtes-vous, » m'écriai-je? — Il me répondit froidement : « Ne l'avez-vous pas deviné en me trouvant dans une maison de jeu? C'est là notre domicile... quiconque y met le pied ne s'appartient plus, car, en sortant, il tombe entre nos mains, tu le vois... » Et à la lueur d'une lanterne sourde cachée sous son bras, je vis un parchemin qu'il me tendait, et une plume de fer... que dans ma fièvre... dans mon délire... je saisis...

FIAMMA.

Vous avez signé, grand Dieu!

STENIO.

Oui, j'ai signé... j'ai juré la perte de mon âme... Mais ce n'est rien encore... Je marchai, je courus... et arrivé chez moi, épuisé de fatigue, de terreur, de remords... je tombai dans un sommeil léthargique.

FIAMMA.

Je me le rappelle encore, tant j'en fus effrayée!

STENIO.

Et je vis en rêve... je vis mon père assis dans la chambre où j'étais... il regardait un grand coffre plein d'or et il disait : « Oui; mon fils, dont je connais le caractère, aura bientôt dissipé la fortune que je lui laisse... Mais plus tard, éclairé par le malheur et par l'expérience, il apprendra le prix et l'usage des richesses, et alors, il sera heureux de trouver ce trésor que ma prudence paternelle aura amassé pour lui et caché derrière ce panneau que recouvre mon portrait... » En ce moment, je m'éveillai... et encore sous l'influence de ce songe, je courus à ce tableau que mes mains embrassaient, et sous mes doigts se rencontra dans le cadre un clou doré que je pressai, et le panneau s'ouvrit... et je vis devant moi plus de trésors que je n'en avais jamais possédé...

FIAMMA.

Est-il possible?

STENIO.

Et c'est dans ce moment que, désespérant de la Providence et de moi-même, je venais de me vendre, de jurer ma perte en ce monde et dans l'autre... car, sans voir, sans examiner ce que je signais... j'avais promis que dans deux ans...

FIAMMA.

Est-il possible!

STENIO.

Oui... pour prix des trésors qu'il m'avait donnés et qui, désormais, me devenaient inutiles... j'avais juré que dans deux ans, à pareil jour... ce soir... à minuit, je lui appartiendrais...

FIAMMA.

Ce soir?

STENIO, montrant le papier.

Et c'est cette dette que Babylas vient me rappeler... (A part.) C'est lui! le voici! (Haut.) Va-t'en!

FIAMMA, apercevant Babylas à l'extrémité de l'allée à gauche et poussant un cri.

Ah!

(Elle se cache la tête dans les mains et s'enfuit par l'allée à droite.)

SCÈNE VII.

BABYLAS, STENIO.

BABYLAS, regardant Fiamma qui s'enfuit.

Eh bien! eh bien! elle s'en va!... C'est dommage! car, vrai, elle est charmante!

STENIO.

Tu trouves?

BABYLAS.

Je le jure par Belzébuth, mon parrain!

STENIO, avec ironie.

Malheureusement, c'est l'honneur et la vertu mêmes... et pour toi, il n'y a pas moyen d'en approcher.

BABYLAS, faisant jabot.

Peut-être... si je le voulais bien.

STENIO.

Ah! tu es fat et libertin?

BABYLAS.

Pourquoi pas?... Croyez-vous donc qu'il n'y ait que vous autres hommes qui ayez le droit de l'être?... Ça n'empêche pas d'être bon diable... et je le suis.

STENIO.

Eh bien! prouve-le-moi?... J'ai traité avec toi sans marchander.

BABYLAS.

C'est vrai!

STENIO.

J'ai signé ce que tu as voulu, sans le lire.

BABYLAS.

Parce que je t'ai pris au bon moment... quand la passion t'empêchait de réfléchir et de calculer.

STENIO.

Je t'aurais demandé cent ans, deux cents ans de jeunesse et de fortune... tu me les aurais accordés...

BABYLAS.

Sans contredit... Tu ne l'aurais pas payé plus cher. (Riant et se frottant les mains.) C'est en cela que j'ai fait une bonne affaire.

STENIO.

Et moi, un marché de dupe... tu m'as trompé, friponné...

BABYLAS.

C'est mon état.

STENIO.

Et si tu avais un peu de conscience...

BABYLAS.

Moi? Où veux-tu que je la mette?...

STENIO.

Eh bien! un peu de générosité... Tu m'accorderais une vingtaine d'années de plus...

BABYLAS.

En me parlant de générosité, tu me prends par mon faible... parce que, nous autres libertins et mauvais sujets, nous sommes toujours généreux, et je voudrais t'accorder ta demande, mais voici ma position, tu vas en juger par toi-même.

STENIO, lui montrant la table à gauche.

Asseyez-vous donc.

BABYLAS.

Très-volontiers.

STENIO, lui montrant les bouteilles de liqueur qui sont sur la table.

Oserais-je vous offrir un verre de Schiraz?

BABYLAS, s'asseyant de l'autre côté de la table.

Je ne demande pas mieux... Le vin, le jeu et les femmes!...

STENIO, souriant.

On les aime donc, en enfer?

BABYLAS.

Par goût et par reconnaissance... Ils nous amènent tant de clients!... (Buvant.) A ta santé!

STENIO.

A la vôtre!... Je vous écoute.

BABYLAS.

Tu sais qu'on me nomme Babylas... Je suis d'une des bonnes familles de là-bas... le treizième fils d'Astaroth et cousin germain de Belzébuth qui voulut bien être mon parrain et qui me dit : « Tu es le dernier de ta famille, tu ne dois attendre que de toi-même ta position et ta fortune... Je te souhaite donc de l'esprit. »

STENIO.

Et vous en avez.

BABYLAS.

Dame! je trouve que j'en ai beaucoup!... D'abord, c'était l'intention de mon parrain... Mais ils disent tous... c'est le proverbe, que l'enfer est pavé de bonnes intentions... lesquelles produisent toujours un effet contraire, tant il y a que personne n'est prophète en son pays et que là-bas je suis, depuis mon enfance, leur jouet et leur plastron... C'est à qui se moquera de moi et m'enverra des camouflets... enfin, s'il faut te l'avouer, ils me regardent tous comme un bon enfant... ce qui est humiliant et honteux pour un diable... Et moi, qui ai de l'orgueil et de l'amour-propre comme un homme... je brûlais à petit feu... et voyant cela, mon parrain me dit : « Babylas, te voilà grand, te voilà majeur, il faut commencer tes voyages et te distinguer par quelque

action brillante, pour imposer silence aux railleurs... Je vais te faire donner une mission sur terre... C'est là que tu pourras achever tes études, te dégourdir et te former... parce que, la plupart du temps, ils sont là-haut plus malins que nous... Et ce que tu apprendras chez eux, joint à ton esprit naturel, me permettra de te donner de l'avancement auprès de Satan, notre roi. » A quoi je répondis : « Mon parrain, je suis prêt à partir. » Et on me délivra une commission en bonne forme qui m'ordonnait de voyager pendant un an sur terre, à la seule condition de rapporter de mon expédition une âme, une seule... Et je me dis, avec mon esprit naturel : Ce ne sera pas difficile.

STENIO.

Eh bien?

BABYLAS, se levant.

Eh bien! vous allez voir... Mon parrain m'avait laissé sur son banquier, un juif, un homme à lui, tout l'argent nécessaire pour faire le voyage avec agrément, et le choix des moyens était à ma disposition... Je pris les traits et l'étude d'un procureur!

STENIO.

C'était bien... un bon état!

BABYLAS.

Oui... mais qui offrait trop d'analogie avec l'autre... Cela devait inspirer de la défiance, et ce n'était presque pas la peine de changer... D'ailleurs, mes confrères en savaient tous plus long que moi, et mon étude allait mal! j'allais être obligé de vendre, quand il m'arriva, un jour, une jeune cliente qui avait un procès, un vieux mari jaloux et une figure enchanteresse... Je me dis : Voilà ce qu'il me faut! Et pendant que je cherchais à l'entraîner et à la séduire, je devins moi-même séduit, entraîné et amoureux à en perdre la tête... Je lui promis qu'elle gagnerait son procès et qu'elle deviendrait veuve... les deux choses qu'elle désirait le plus au monde, si je devenais maître de son âme! « Mon âme,

me répondit-elle avec un sourire enchanteur, n'est-elle pas déjà à vous tout entière?... » Ce mot me suffit, et sans autre garantie, sans aucune promesse écrite, je lui fis gagner sa cause et la débarrassai de son mari. Eh bien! monsieur, le croiriez-vous... Y a-t-il rien de comparable, même au fond de l'enfer?... Je suis dénoncé le lendemain par la veuve inconsolable, qui m'accuse de la perte de son mari... et vu la mauvaise réputation dont je jouissais déjà comme procureur, les choses s'arrangent de manière que je suis jugé, condamné et pendu!

STENIO.

Pendu!...

BABYLAS.

Oui, monsieur, moi, qui vous parle... Et la perfide, pour me voir passer, était à son balcon avec un jeune amoureux qu'elle me préférait en secret... et à qui je venais de la donner moi-même... C'était à s'aller pendre, et j'y allais... Ce n'était pas tant la chose... car, pour moi... et dans mon état, cela m'est à peu près égal; mais c'est le moment où, quittant l'enveloppe de procureur, moi, Babylas, fils d'Astaroth, je retournai au pays natal... Au moment où l'on me vit arriver, ce fut un charivari général de tous les instruments de cuivre de l'enfer, des milliards de casseroles et de sifflets... et des brocards, des camouflets, des éclats de rire à se rouler dans le soufre et le plomb fondu!... car, voyez-vous, monsieur, quand l'enfer est en goguettes, c'est effroyable... c'est à n'y pas tenir... Aussi, je n'y tins pas... Je criai qu'on ne devait pas me juger sur un coup d'essai, que je demandais ma revanche, et, avec la protection de mon parrain, j'obtins une seconde commission. On me renvoya sur terre pour deux ans... Vous savez le reste, et c'est ce soir que je suis rappelé.

STENIO, à part.

O ciel!

BABYLAS.

Vous sentez bien alors que, malgré les intentions les plus généreuses, et quoique entre jeunes gens de bonnes maisons on se doive des égards, je ne puis m'exposer à un second charivari infernal... si je retourne seul au pays.

STENIO, vivement.

Aussi, je tiendrai ma promesse... je vous suivrai... Je ne vous demande plus, pour délais, des années... ou des mois... mais quelques jours... Ne pouvez-vous les obtenir et me les donner? Quelques jours seulement... le temps de revoir et d'épouser celle que j'aime...

BABYLAS.

Vous aussi... vous êtes amoureux?

STENIO.

Oh! mieux encore : je suis aimé d'une femme charmante, et je partirais avec moins de regrets si elle m'avait appartenu ; car, jusqu'ici, des obstacles avaient empêché notre mariage, et, dans ce moment, elle m'attend pour m'épouser à trente lieues d'ici... à Vérone.

BABYLAS.

A Vérone?...

STENIO.

La belle Lélia Bentivoglio...

BABYLAS.

Lélia?... celle qui vous aime... qui veut vous épouser?...

STENIO.

Oui, monsieur.

BABYLAS.

Lélia... Bentivoglio... une veuve?...

STENIO.

Oui, monsieur.

BABYLAS.

C'est la mienne!...

STENIO.

Que voulez-vous dire?...

BABYLAS.

Celle dont je vous parlais.

STENIO, haussant les épaules.

Allons donc!

BABYLAS.

Celle qui m'a trompé et qui en tromperait bien d'autres... Et si c'est elle seule qui excite vos regrets...

STENIO.

Ce n'est pas possible... et si je pouvais la voir encore une fois... une seule fois...

BABYLAS.

N'est-ce que cela? Je peux te procurer ce plaisir... ici... sur-le-champ.

STENIO.

Mais elle est à trente lieues...

BABYLAS.

La distance n'y fait rien... A quoi la crois-tu occupée?...

STENIO.

A penser à moi et à compter les instants... car je lui avais écrit la lettre la plus tendre pour lui annoncer mon arrivée... et, inquiète de mon retard... elle est dans la crainte, dans les larmes, peut-être...

BABYLAS.

C'est ce que nous allons voir... Attention!

(Babylas étend la main vers les jardins. Le théâtre devient obscur. Le feuillage s'ouvre, et sur un fond lumineux on aperçoit Lélia à sa toilette et se parant.)

STENIO.

O ciel!...

DUO.

BABYLAS.

Vois cette amante dans les larmes
Gaîment sourire à son miroir!

STENIO.

Elle veut redoubler de charmes,
Mais pour moi seul!... car je crois voir
Mon billet...

BABYLAS.

Que sa main déchire
En papillotes!

STENIO, avec effroi.

Ah! grands dieux!

(Vivement.)

Mais non... rêveuse, elle soupire,
Et pense à moi!...

BABYLAS.

Si tu le veux,
Mot pour mot, je vais te traduire
Sa pensée et ses moindres vœux.
Écoute bien!

(Contrefaisant la voix de femme.)

Lequel... lequel épouserai-je,
Du sénateur ou du marquis?

STENIO, à part.

O ciel!

BABYLAS, continuant comme si Lélia parlait.

L'un est puissant et me protége!...
L'autre est riche... et je m'enrichis!...
Stenio, qui m'aime, et que je trompe,
N'est rien qu'un bourgeois, un marchand.

(Lélia, se mettant à la table, a l'air d'écrire.)

Il faut donc qu'avec lui je rompe;
Le plus tôt est le plus prudent.

STENIO, avec fureur.

Perfide !...

(Il s'élance vers le tableau de gaze ; les branches d'arbre se rapprochent et se referment. Lélia disparaît. On ne voit plus que le fond des jardins en dehors du pavillon.)

Ensemble.

STENIO, revenant sur le devant du théâtre.

Mais non !... c'est une ruse,
C'est un piége infernal !
Ta malice m'abuse
Par ce tableau fatal !
Tais-toi !... Tu calomnies
Sa vertu, ses attraits !
A tant de perfidies
Je ne croirai jamais !
Jamais !... jamais !

BABYLAS, riant et se frottant les mains.

Il croit que je l'abuse.
Le trait est jovial !
Il prend pour une ruse
Un tour si déloyal !
C'est moi qui calomnie
Ses innocents attraits...
A tant de bonhomie
L'on ne croira jamais !
Jamais !... jamais !

(Toujours riant.)

C'est un vrai service à lui rendre.
Allons, regarde de nouveau !

(Les branches s'entr'ouvrent de nouveau. L'on aperçoit Lélia assise à une table, à côté d'un seigneur richement habillé qui lui tient la main et la regarde avec tendresse. Lélia baisse les yeux.)

STENIO, stupéfait.

Que vois-je ?

BABYLAS.

Veux-tu les entendre ?
Écoute ce tendre duo !

(Contrefaisant tour à tour la voix de femme et la voix de basse-taille.)

(Voix de femme.)
Oui, monseigneur, mon trouble extrême
Vous dit assez que je vous aime.
(Voix d'homme.)
Tendre pudeur !... aveu bien doux !
(Voix de femme.)
Moi, je n'aimai jamais que vous !
(Voix d'homme.)
Que moi !
(Voix de femme.)
Que vous !
Vous êtes le premier.
(Voix d'homme.)
Moi ?
(Voix de femme.)
Vous !

STENIO, voulant s'élancer.

Ah ! coquette !

BABYLAS.

Écoutez toujours,
Ou vous allez perdre de leurs discours !
(Voix de femme.)
Nos deux âmes n'en feront qu'une.
(Voix d'homme.)
Nos deux âmes et ma fortune !
Il faut donc croire à vos amours.
(Voix de femme.)
Ainsi, vous m'aimerez toujours ?
(Voix d'homme.)
Toujours !
(Voix de femme.)
Toujours !...
(Voix d'homme.)
Reçois ma main !...
(Voix de femme.)
A toi toujours !

(Le seigneur presse contre son cœur la main de Lélia et veut la porter à ses lèvres.)

STENIO.

Ah ! c'en est trop !

(Il s'élance vers le tableau, qui disparaît ; le jour revient et Stenio s'avance sur le devant du théâtre.)

Ensemble.

STENIO.

Mais non, c'est une ruse, etc.

BABYLAS, riant.

Il croit que je l'abuse ; etc.

(Fiamma s'avance timidement sur la pointe du pied, et tenant à la main une lettre.)

STENIO, se retournant brusquement.

Qui vient là ! cette lettre...

(Jetant les yeux dessus, et la prenant.)

Ah ! c'est de Lélia !

(A Fiamma qui ose à peine lever la tête et regarder Babylas.)

Laisse-nous.

(Fiamma s'enfuit sans regarder, et en ayant l'air de dire : Je ne demande pas mieux.)

C'est sa main... c'est bien d'elle... Et voilà
De-quoi confondre ton mensonge...
Et prouver son amour...

(En parlant ainsi, il a ouvert la lettre et y jette les yeux.)

Dieu ! que vois-je ? Est-ce un songe ?

(Se frottant les yeux et lisant.)

« Plaignez-moi... du destin un caprice nouveau
« Me force d'épouser le marquis Dandolo...
« Et quand vous recevrez cette lettre... » Ah ! parjure !

BABYLAS, riant et montrant le fond du théâtre.

Le tableau si fidèle est-il une imposture ?

STENIO.

Plus d'amour ! plus d'espoir, tout me trahit, hélas !

BABYLAS, *à part et riant.*

Je ne suis pas le seul qu'on attrape ici-bas !

Ensemble.

STENIO, *avec fureur.*

Perfide ! infidèle !
J'ai donné pour elle
Ma vie éternelle
Et mes plus beaux jours !
Elle m'abandonne..
Qu'ici le ciel tonne...
Satan, je me donne
A toi pour toujours !

BABYLAS, *avec joie.*

O gloire éternelle !
Conquête nouvelle...
J'espère, par elle,
De glorieux jours...
Le succès couronne
Mon front qui rayonne;
Son âme se donne
A moi pour toujours !

STENIO, *hors de lui.*

Ah ! dans l'excès de rage où mon âme se livre,
Si déjà je n'étais à toi par mon serment,
Je m'y donnerais maintenant !
Sans retard, sans délai, je suis prêt à te suivre !

BABYLAS.

Non ! l'instant n'est pas expiré,
Quelques heures encore !

STENIO.

Et j'en profiterai
Pour laisser en partant tous mes trésors à celle
Qui m'a conservé seule une amitié fidèle.
Que Fiamma soit heureuse ! et malheur, après moi,
A celle qui trahit ses serments et sa foi !...

Ensemble.

STENIO, à part, avec colère.

Perfide, infidèle ! etc.

BABYLAS, dans l'enchantement.

O gloire éternel'e ! etc.

(Stenio entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VIII.

BABYLAS, seul.

Voilà une affaire terminée et ma mission remplie avec honneur... Encore quelques heures et je retourne au pays... et cette fois ce ne sera pas comme la première... Quelle réception m'attend !... quelle fête !... quel triomphe !... Et mon parrain, qui me dira : « Bravo, Babylas ! Je ne te reconnais plus... » Je le crois bien !... il n'y a plus moyen maintenant de m'attraper ou de m'en faire accroire... Quand on a étudié trois ans chez les hommes et surtout chez les femmes comme notre jeune veuve... ça vous forme diablement un diable !

COUPLETS.

Premier couplet.

Jadis, par un sort fatal,
Tout le monde, au pays natal,
Avec moi sortait des bornes
Depuis messieurs les lutins,
Jusqu'aux moindres diablotins,
Chacun me faisait les cornes

A présent
C'est différent,
Pour duper
Et pour tromper,
Je suis docteur
Et professeur !

Oui, croyez-en ma parole,
Diablotins trop ignorants !
Sur terre allez à l'école,
Et vous reviendrez savants.

(La nuit vient peu à peu pendant le couplet suivant.)

Deuxième couplet.

Autrefois, pour la beauté
Je me serais précipité
Dans le bitume ou l'asphalte !
Timide, même en enfer,
Près d'une belle au regard fier,
La crainte m'aurait dit : Halte !...

A présent
C'est différent,
Pour mentir
Et pour trahir,
Je suis docteur
Et professeur...

Et quittant la métropole,
Diablotins trop innocents,
Sur terre allez à l'école,
Et vous reviendrez savants !

SCÈNE IX.

BABYLAS, FIAMMA, tenant à la main un bougeoir allumé et portant sous son bras un panier qui contient tout ce qu'il faut pour le couvert. Elle pose sur la table à droite son bougeoir et son panier.

BABYLAS, à part.

Ah ! c'est la belle Fiamma !

FIAMMA, l'apercevant et tressaillant.

Ah ! mon Dieu !... encore lui ! quand une fois il est dans une maison... il paraît qu'il n'en sort plus !

(Elle recule en voyant Babylas qui s'avance vers elle.)

BABYLAS, s'arrêtant.

Eh bien !... eh bien !... crois-tu donc que je te veux du mal?... tu ne me connais pas !

FIAMMA, timidement.

C'est parce que je vous connais... que j'ai peur!

BABYLAS.

Et tu as tort!... je n'ai de pouvoir sur les gens qu'autant qu'ils m'en donnent eux-mêmes!

FIAMMA.

Je le sais bien... et par Notre-Dame ma patronne qui me protége... j'espère bien n'être jamais tentée du démon... Quand je pense cependant que j'ai dansé avec lui une saltarelle!...

BABYLAS.

Où est le mal?

FIAMMA.

Un très-grand!... voyez-vous, jeunes filles, ce que c'est que d'aller à la danse... le diable vous y attend... et ces bijoux... cette bague... qu'il m'offrait tantôt... l'esprit malin vous éblouit et vous séduit par là... J'ai manqué y succomber.

BABYLAS.

En vérité... (Vivement.) Ah! si tu voulais...

FIAMMA, effrayée.

Quoi donc?...

BABYLAS, la regardant et passant à droite, pendant que Fiamma, prenant son panier, passe à gauche mettre le couvert.

Rien... rien! (A part.) Une jeune fille... simple, naïve et innocente... ce serait là une conquête bien autrement glorieuse... que celle de son maître... qui tôt ou tard nous reviendra toujours... (Haut, à Fiamma qui a ôté du panier la nappe et les assiettes et qui commence à mettre le couvert.) Qu'est-ce que tu fais là?

FIAMMA.

Vous le voyez bien... je mets le couvert de monsieur...

BABYLAS.

Tu en mets deux...

FIAMMA.

Dame!... puisque vous êtes sorcier, vous devez deviner pour qui est le second?

BABYLAS.

Pour moi peut-être!... c'est très-aimable à lui...

FIAMMA.

Allons donc!... il attend meilleure compagnie que ça... c'est moi, monsieur, moi qui aurai cet honneur-là, que je paierais au prix de ma vie...

BABYLAS.

Alors... et à moins que tu ne te dépêches de servir, ton maître risque fort de partir sans souper, car aujourd'hui... je l'emmène.

FIAMMA, quittant la table et accourant vivement auprès de lui.

Vous l'emmenez!...

BABYLAS.

A minuit!...

FIAMMA, toute tremblante.

Lui!... mon maître?...

ROMANCE.

Premier couplet.

A genoux je vous en supplie!
Laissez fléchir votre rigueur!
Et pour ajouter à sa vie
Prenez ma vie et mon bonheur!
Oui, dans le destin qui l'accable,
Hors mes jours qu'à lui j'engageai,
Je n'ai rien, monseigneur le diable,
Mais j'offre, hélas! tout ce que j'ai.
Prenez... prenez tout ce que j'ai!

Deuxième couplet.

Si riche le ciel m'eût fait naître,
S'il m'eût donné titre et grandeur,
A l'instant, pour sauver mon maître,
Je les donnerais de grand cœur!
Mais pour payer dette semblable,
Hors mes jours qu'à lui j'engageai,
Je n'ai rien, monseigneur le diable,
Mais j'offre, hélas! tout ce que j'ai.
Prenez! prenez tout ce que j'ai!

DUO.

BABYLAS.

En faveur de ton maître un dévoûment si tendre
Ressemble à de l'amour!... et c'est à s'y méprendre!

FIAMMA, naïvement.

Et quand il serait vrai!

BABYLAS, secouant la tête.

J'entends!... j'entends très-bien...
Et si pour le sauver il n'était qu'un moyen!...

FIAMMA, vivement.

J'y consens! quel est-il?

BABYLAS, avec joie, se frottant les mains et s'avançant vers elle.

Vivat!... Eh bien!...

(Fiamma, effrayée, se réfugie près de la madone qui est à droite.)

Viens alors?

FIAMMA, toujours près de la statue.

Eh! pourquoi?

BABYLAS.

C'est en vain

(Montrant la statue.)

Que je veux approcher de cette image sainte!
Le bras de l'Éternel élève un mur d'airain
Qui m'empêche à jamais de franchir cette enceinte!

FIAMMA, toujours près de la statue.

Vous n'en pouvez jamais approcher?

BABYLAS, essayant de faire un pas en avant, et ne le pouvant pas.

Tu vois bien!

FIAMMA, à part, se pressant contre la statue.

Oh ! c'est bon à savoir!...

(Lui parlant de loin.)

Quel est donc ce moyen
Qui peut sauver mon maître? Expliquez-vous, de grâce...
Quel est-il?... répondez...

BABYLAS.

C'est de prendre sa place!

Ensemble.

FIAMMA.

D'horreur et d'épouvante,
Interdite et tremblante,
Je sens la terre, hélas!
Tressaillir sous mes pas!

BABYLAS.

Conquête séduisante,
Qui me plaît et me tente,
L'Amour guide tes pas,
Et vers moi tu viendras!

FIAMMA, quittant la statue et se rapprochant de Babylas.

Quoi! pas d'autre moyen?

BABYLAS.

A ce prix seul, je cède!
Un échange!... Un de vous doit me suivre aujourd'hui!
Choisis!

FIAMMA, à part.

Que Dieu me soit en aide!

(Hésitant.)

Quoi! me perdre à jamais!... mais, hélas! c'est pour lui!

(Avec explosion.)

Qu'il soit sauvé!

BABYLAS, vivement.

Tu l'as dit!

FIAMMA.

Oui!

BABYLAS.

Tu le veux?

FIAMMA.

Oui!
Oui, me perdre pour lui!

Ensemble.

BABYLAS, avec joie.

Puissance infernale!
Gloire sans égale!
Elle est ma vassale;
A moi tant d'appas!
Clairon et trompette,
Sonnez sa défaite;
Que l'enfer répète :
Gloire à Babylas!

FIAMMA, à part.

Puissance infernale!
Douleur sans égale!
Je suis sa vassale
Pour jamais, hélas!
Ma perte s'apprête,
Mais mon cœur répète :
Toi que je regrette,
Du moins tu vivras!

BABYLAS.

En bonne forme, et d'une main exacte,
Je vais dresser ce nouvel acte.

FIAMMA, vivement.

Et vous me rendrez l'autre!

BABYLAS.

Et toi, c'est convenu,
Tu signeras?

FIAMMA.

Eh! oui!

BABYLAS.

Glorieux pacte
Qui range sous mes lois jusques à la vertu!

Ensemble.

BABYLAS.

Puissance infernale, etc.

FIAMMA, à part.

Puissance infernale, etc.

(Babylas sort par une des allées du fond. Fiamma, restée seule, le suit quelque temps des yeux, cache sa tête entre ses mains, puis tombe aux pieds de la madone.)

SCÈNE X.

FIAMMA, seule et à genoux.

(Motif de son premier air.)

O Vierge sainte! ô ma patronne!
Du ciel mon nom est réprouvé,
Que ton cœur me plaigne et pardonne!
Je me perds!... mais, je l'ai sauvé!

SCÈNE XI.

FIAMMA, encore à genoux; STENIO, sortant de l'allée à droite.

STENIO, l'apercevant.

Fiamma à genoux!... C'est pour moi qu'elle prie!

FIAMMA, se relevant.

Dieu! mon maître! (Le regardant.) Et dire que dans quelques instants... séparée pour jamais...

STENIO, lui prenant la main.

Pauvre fille!... tu trembles!... C'est juste... Mon départ te laisserait sans appui, sans ressource... Mais rassure-toi... j'ai pensé à ton avenir!...

FIAMMA, à part, en le regardant.

Et moi aussi!

STENIO.

A toi, qui fus ma seule amie... je viens de léguer tous mes biens... (Vivement.) Ceux que je tiens de mon père... Tu peux les accepter...

FIAMMA.

Ah! c'est trop de bontés, mon maître... mais ces biens me seraient inutiles...

STENIO.

Et à moi encore plus... puisque je pars!

FIAMMA, vivement.

Non! vous ne partirez pas!

STENIO.

Qui te l'a dit?

FIAMMA, de même.

Ma patronne, qui m'a inspiré les moyens de vous racheter, de vous sauver...

STENIO.

Moi!... et comment?

FIAMMA.

C'est mon secret, à moi... Ne m'interrogez pas! mais laissez-moi faire!... et je vous réponds que vous vivrez... que vous échapperez au démon... que votre pacte avec lui sera dans un instant rompu à jamais.

STENIO.

Est-ce possible?

FIAMMA.

Je vous le jure, mon maître, moi, moi, qui ne vous ai jamais trompé!

STENIO.

Et où as-tu puisé un tel courage, un tel devouement?

FIAMMA, avec entraînement.

Dans mon amour !...

STENIO.

O ciel !

FIAMMA, se cachant la tête dans ses mains.

Ah ! qu'ai-je dit ? (A part.) Voilà déjà le démon qui me possède et s'empare de moi... (Haut et apercevant Babylas.) C'est lui !... Laissez-nous pour un instant... un instant seulement... et après, toute à vous !...

(Stenio sort par l'allée du fond à droite.)

SCÈNE XII.

BABYLAS, FIAMMA.

FIAMMA, à part, regardant Babylas.

Ou plutôt... toute à lui !...

BABYLAS.

Me voici !... Je n'ai pas été longtemps, mais encore fallait-il remplir toutes les formalités... et j'espère que rien n'y manque... lis plutôt.

(Il lui présente un papier.)

FIAMMA.

Est-ce que je sais lire votre grimoire ?...

BABYLAS.

Il est traduit et mis à la portée de tout le monde... pour ne décourager personne... et surtout les gens qui n'ont pas notre esprit et notre savoir... mais tout est en règle, et tu peux signer de confiance.

FIAMMA, prenant le papier.

De confiance, avec vous... Ah ! bien oui... je ne suis pas comme mon maître, qui signe toujours sans lire... (Regardant près de la table, à droite, où elle a laissé la bougie allumée.) Et, d'abord, qu'est-ce que je vois là ?

BABYLAS.

Où donc ?

FIAMMA.

Là... cette ligne rouge : *Ladite Fiamma m'appartiendra à l'instant même.*

BABYLAS.

C'est plus sûr...

FIAMMA.

Quoi! dès que j'aurai signé... vous pourrez m'emporter?

BABYLAS.

Sur-le-champ!... puisque tu prends la place de ton maître.

FIAMMA.

Mais mon maître ne devait partir qu'à minuit... c'est donc plus d'une heure que vous me volez... Voyez-vous, si on ne prenait pas garde!

BABYLAS.

C'est une heure que je gagne, j'en conviens... mais c'est pour les frais!

FIAMMA.

Allons donc!

BABYLAS.

Dans tous les actes du monde... il y a des frais...

FIAMMA.

Me disputer une heure... me chicaner sur quelques minutes; c'est pis qu'un procureur.

BABYLAS.

C'est que je l'ai été... et qu'il en reste toujours quelqu chose...

FIAMMA.

Et moi, je ne signerai pas cela... Partir sur-le-champ... sans revoir mon maître... sans lui faire mes adieux!... Je tiens à cette heure-là... c'est ma dernière...

BABYLAS, la regardant avec tendresse.

Et moi, je n'accorde rien... je suis pressé...

FIAMMA, d'un air suppliant.

Une seule demi-heure... une petite?...

BABYLAS.

Non!... c'est inutile de marchander...

FIAMMA.

Est-il possible d'être aussi juif en affaires!... (Lui montrant le bougeoir qui est sur la table à droite.) Eh bien!... eh bien! le temps seulement que cette bougie soit consumée?...

BABYLAS.

Non, ma foi!... Cela peut durer plus d'une heure encore.

FIAMMA.

Tant mieux!... c'est mon dernier mot... (Jetant le papier à terre.) C'est à prendre ou à laisser... Je ne signe plus...

BABYLAS, le ramassant.

Allons! allons... ne vous fâchez pas... Accordé le délai demandé.

FIAMMA.

Écrivez-le sur l'acte... car avec vous, je me défie de tout.

BABYLAS, se mettant à la table à droite, à la lueur de la bougie.

C'est de bonne guerre!... chacun pour soi... Dès qu'en affaires on peut se tromper... c'est de franc jeu!... (Ecrivant pendant que Fiamma regarde par-dessus son épaule.) « Ledit acte ne « sera valable et exécutoire...

FIAMMA, achevant de dicter.

« Qu'au moment où cette bougie sera consumée... » C'est bien!...

FINALE.

BABYLAS, lui présentant la plume.

Signe, à présent.

FIAMMA, hésitant.

Je sens tout mon effroi renaître!...

(Prenant la plume et le parchemin.)

Mais il le faut!... allons!...

(Elle signe.)

BABYLAS, avec joie, et étendant la main sur elle.

Tu m'appartiens!...

(Voulant prendre le parchemin.)

Donne...

FIAMMA, refusant.

Rends-moi d'abord le pacte de mon maître.

BABYLAS, le lui donnant.

C'est trop juste, voici ses serments.

FIAMMA, lui donnant le sien.

Et les miens!

(Le regardant avec joie.)

Sauvé! sauvé par moi!...

SCÈNE XIII.

BABYLAS, FIAMMA, STENIO, entrant par la droite.

FIAMMA, courant au-devant de lui, et lui remettant le papier.

J'ai tenu ma promesse...
Que cet écrit soit détruit par le feu!

STENIO, avec joie, le brûlant à la bougie.

O ciel!...

FIAMMA.

Et que pour vous la liberté renaisse!
Vous n'appartenez plus qu'à Dieu!...

STENIO, s'approchant d'elle.

Qu'à toi seule appartienne
Le bonheur de mes jours!
Car j'ai brisé la chaîne
De mes honteux amours!...
C'est toi que je préfère,
Accepte mes serments,
Et donne-moi sur terre
Le ciel que tu me rends!

FIAMMA.

Quoi, c'est moi qu'il préfère!
L'ai-je bien entendu!

Pour moi s'ouvre sur terre
Le ciel, que j'ai perdu!
O tourment de mon âme!...
Mon bonheur et mes jours
(Regardant la bougie qui est sur la table.)
Vont, avec cette flamme,
S'éteindre pour toujours!

STENIO, étonné.

Que dit-elle?

BABYLAS.

Qu'il faut oublier vos projets.
Vous voilà, de nouveau, séparés pour jamais!

Ensemble.

STENIO.

Imposture! artifice!
Discours fallacieux!
L'éternelle justice
Nous unit tous les deux!

FIAMMA.

O douleur!... ô supplice!
Quand il m'offre ses vœux,
L'éternelle justice
Nous sépare tous deux!

BABYLAS, à part, en riant.

O bonheur!... ô délice!
Comme ils sont malheureux!
Mon adroite malice
Les sépare tous deux!
(Gaîment à Stenio.)
Non, ce n'est point une imposture;
Elle est à moi, je te le jure!
Pour détourner le coup qui t'était destiné...

STENIO.

Quoi, Fiamma?...

BABYLAS.

De l'amour n'écoutant que l'audace,
A voulu se perdre... à ta place!

STENIO, vivement, et courant à Babylas.

Jamais!... jamais!

BABYLAS, lui montrant l'acte.

C'est écrit!... c'est signé!

Ensemble.

BABYLAS.

O bonheur!... ô délice!
Comme ils sont malheureux!
Mon adroite malice.
Les désunit tous deux!

STENIO.

Horrible sacrifice!
Dont s'indignent les cieux!
L'éternelle justice
Doit briser de tels nœuds!

FIAMMA.

O douleur!... ô supplice!
Quand il m'offre ses vœux,
L'éternelle justice
Nous sépare tous deux!

STENIO, avec force.

J'annule ce traité!... mes droits, je les réclame!

BABYLAS.

Impossible à présent!

STENIO, à Fiamma.

Eh bien! je te suivrai!
Mon âme est unie à ton âme!
(Courant à Babylas, et lui montrant Fiamma.)
Et son destin, je le partagerai!...

BABYLAS, vivement.

C'est dit... j'accepte!

STENIO, à Fiamma.

Oui, dans la fortune
Comme dans les maux,

Et chance commune
Et dangers égaux!

BABYLAS, qui, pendant ce temps, a apprêté son parchemin et sa plume.

O double fortune!
Triomphe nouveau!
Deux âmes pour une!
Babylas, bravo!
J'entends l'enfer crier : Bravo!... bravo!

FIAMMA, arrêtant Stenio qui va prendre la plume.

Non, non, il n'aura rien!...
(Montrant la statue de la madone.)
Et, grâce à ma patronne,
Babylas en enfer n'emmènera personne!

BABYLAS, montrant l'acte qu'il tient.

Non pas!... tous les détours sont ici superflus!
A moi son âme... à moi sa vie
Quand finira cette bougie!

FIAMMA, s'approchant de la table.

Qui durera toujours!... et ne brûlera plus!
(Elle éteint la bougie.)

BABYLAS, voulant s'élancer vers elle.

Je la rallumerai!...

FIAMMA, prenant la bougie éteinte, et la plaçant dans les mains de la madone.

Viens donc la prendre!...

BABYLAS, s'arrêtant.

O rage!

FIAMMA, s'inclinant devant la madone.

A la Vierge Marie ici j'en fais hommage!
Sur son autel viens la chercher?

BABYLAS.

Et je ne puis en approcher!

Ensemble.

BABYLAS.

Dieu le défend! je n'en puis approcher.

STENIO et FIAMMA.

Non, non, jamais il n'en peut approcher !

BABYLAS, avec colère.

Me voir encor dupé ! moi, qui par l'esprit brille !
Et dupé cette fois par une jeune fille !...

(On entend dans l'orchestre des éclats diaboliques.)

Ah!... ah!... ah!...

BABYLAS.

De l'enfer j'entends
Les rugissements,
Les éclats de rire
Dont le son déchire
Les plus forts tympans !

(Mêmes cris.)

Ah!... ah!... ah!...
Oui, je les entends !

(Musique d'église.)

FIAMMA et STENIO, à droite, près de la madone.

Sainte reine des anges,
Recevez nos louanges !...
Votre appui généreux
Nous rend à tous les deux
Les cieux !...

Sainte vierge Marie,
Par nous soyez bénie !
Votre autel protecteur
Défend notre bonheur !

O vous ! reine des anges !
Recevez nos louanges !...
Votre appui généreux
Nous rend à tous les deux
Les cieux !...

(Musique infernale.)

BABYLAS.

Dans ce vaste gouffre
De flamme et de soufre,

Faut-il que je souffre
De nouveaux affronts ?...
Leur ardente foule
Me berne et me roule,
Et l'enfer s'écroule
Au bruit des chansons!...

C'en est fait, voici l'heure
Et le terrible instant!
L'infernale demeure
Et m'appelle et m'attend!...

(Minuit sonne.)

Dans ce vaste gouffre
De flamme et de soufre,
Faut-il que je souffre
De nouveaux affronts!...
Leur ardente foule
Me berne et me roule,
Et l'enfer s'écroule
Au bruit des chansons!...

(Rires infernaux.)

Ah!... ah!... ah!...
C'est leur rire affreux!

(S'abîmant dans la terre.)

A moi l'enfer!...

FIAMMA et STENIO, se jetant dans les bras l'un de l'autre.

A nous les cieux!...



LE

DUC D'OLONNE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

En société avec M. X.-B. Saintine

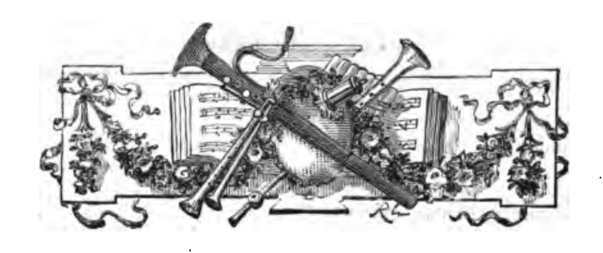
MUSIQUE DE D.-F.-E. AUBER.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — 4 Février 1842.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DON GASPARD DE SAAVEDRA, duc d'Olonne, grand d'Espagne	MM. MOCKER.
LE CHEVALIER DE VILHARDOUIN, officier français au service d'Espagne.	ROGER.
MUGNOZ, intendant du duc d'Olonne	HENRI.
RAPALLO, officier espagnol	DAUDÉ.
LA ROSE, soldats français	GRIGNON.
JOLI-CŒUR, soldats français	—
UN ALCADE MAYOR	VICTOR.
UN DOMESTIQUE DU PALAIS.	PALIANTI.
BIANCA DE MOLINA, jeune Espagnole . . .	Mmes ANNA THILLON.
MARIQUITA, femme de Mugnoz	RÉVILLY.
SOEUR ANGÉLIQUE	BLANCHARD.

SOLDATS et OFFICIERS de l'armée de Philippe V. — RELIGIEUSES. — ALGUAZILS. — VIVANDIÈRES. — UN NOTAIRE. — UN PAGE. — VASSAUX du duc d'Olonne, etc.

Vers 1710. — En Aragon, dans le château du duc d'Olonne, au premier acte; à Guadalaxara, dans la Nouvelle-Castille, au deuxième acte; à Madrid, au palais de Buen-Retiro, au troisième acte.



LE
DUC D'OLONNE

ACTE PREMIER

Une salle d'un château gothique. — Une porte au fond; deux portes latérales sur le dernier plan; à gauche, une croisée; à droite, une table sur laquelle est placée une corbeille de noce.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIQUITA, MUGNOZ.

MARIQUITA.

Eh bien ! notre maître dort encore ?

MUGNOZ, avec humeur.

Oui, ma femme !... oui.

MARIQUITA.

Comme tu me dis ça !... Depuis hier soir que M. le duc d'Olonne est arrivé dans son château, tu as l'air presque aussi bourru que lui... (L'interrogeant.) car il est bourru, à ce que tu m'as dit ?

MUGNOZ.

Toujours.

MARIQUITA.

Et colère, brutal, emporté ?

MUGNOZ, *à demi-voix.*

Pire que tout cela.

MARIQUITA.

Il est donc méchant et féroce ?

MUGNOZ.

Pire encore !

MARIQUITA.

Jésus Maria !... c'est donc un loup-cervier... un ogre ?

MUGNOZ.

Tu l'as dit... voilà comme il est... à l'égard des femmes... il les dévorerait toutes... tant il les aime.

MARIQUITA.

En vérité !...

MUGNOZ, *secouant la tête.*

C'est là un horrible défaut.

MARIQUITA.

C'est drôle... mais en faveur de celui-là... je lui pardonnerais tous les autres.

MUGNOZ.

Ma femme !...

MARIQUITA.

A moins qu'il ne soit vieux et laid... (*A demi-voix.*) Est-ce qu'il est vieux ?

MUGNOZ, *avec humeur.*

Il a trente ans... à peu près.

MARIQUITA, *avec curiosité.*

Oh ! alors, c'est qu'il est affreux ?

MUGNOZ, de même.

Du tout... il n'est pas mal... il est bel homme... il est comme moi... mais je n'ai pas besoin de te le vanter.

MARIQUITA.

N'as-tu pas déjà peur ?

MUGNOZ.

Je ne suis pas le seul... son arrivée a jeté la terreur dans le pays... On se rappelle, il y a une dizaine d'années, quand il est venu, pour la première fois, avec de jeunes gentilshommes de ses amis... Ils n'ont fait pendant un mois que chasser, jouer et boire, avec un tel enthousiasme, que moi, Hieronimo Mugnoz, l'intendant, je n'ai plus retrouvé à leur départ, dans les caves du château, une seule bouteille intacte !

MARIQUITA.

C'est ce qui t'a fâché contre eux !

MUGNOZ.

Je le concevrais encore, mais ce qui est sans excuse... c'est le trouble des ménages, les malheurs domestiques et le désespoir des maris.

MARIQUITA, étonnée.

Ah bah !

MUGNOZ.

Désespoir qui dure encore... car on a fait une remarque foudroyante... c'est que, dans le pays, tous les petits garçons, depuis ce temps, sont de vrais démons... ça réveille des idées...

MARIQUITA.

Allons donc !

MUGNOZ.

Et si cela allait recommencer !

MARIQUITA.

Ce n'est pas possible... puisque monseigneur le duc

d'Olonne, notre maître, vient aujourd'hui dans son château pour y épouser la plus riche héritière de la province, dona Aurore de Castañeda... dont le père est du parti de l'archiduc... et une fois qu'on est marié...

MUGNOZ, secouant la tête.

Ça n'empêche pas.

MARIQUITA, avec colère.

Comment, monsieur ! ça n'empêche pas ?...

MUGNOZ.

Je parle pour les grands seigneurs ; car nous autres bourgeois... tu sais bien... Enfin, j'aime autant qu'il se marie au plus vite, qu'il emmène sa femme et qu'il me laisse la mienne, à moi tout seul... As-tu tout disposé ?

MARIQUITA.

Pour ce qui me regarde... les tentures de la chapelle, l'appartement de la mariée.

MUGNOZ.

Moi, le repas de noces... les meilleurs vins du pays et les meilleurs vins de France. Quant au chapelain...

MARIQUITA.

Il est ici, déjà occupé.

MUGNOZ.

Oui, il déjeune... Et la corbeille de noce ?

MARIQUITA, la montrant sur la table à droite.

Arrivée dès hier de Madrid, et déballée par mes soins... C'est admirable ! les beaux diamants... les belles étoffes... et des dentelles de Flandre magnifiques... Rien n'a souffert du voyage, excepté le bouquet et la couronne nuptiale qui ont été froissés et abîmés.

MUGNOZ, secouant la tête.

Vraiment !... Vois-tu, Mariquita, c'est mauvais signe !

MARIQUITA.

Allons donc !

MUGNOZ.

Ce mariage-là ne se fera pas... ou il tournera mal...

MARIQUITA.

A cause?

MUGNOZ, secouant la tête.

A cause qu'un bouquet d'oranger qui est froissé et abîmé...

MARIQUITA.

Eh bien!... on le remplace, et il n'y paraît pas.

MUGNOZ.

Ah bah!

MARIQUITA.

Puisque c'est artificiel... tout dépend de l'adresse et du talent... et il y a au couvent de Santa-Maria une jeune fille qui est si habile... elle travaille comme les fées.

MUGNOZ.

Ah! la señora Bianca...

MARIQUITA.

Tu peux bien dire dona Bianca... car elle est de bonne maison... elle est noble!

MUGNOZ.

Une belle noblesse qui la laisse sans un maravédis... et qui la force à se mettre pensionnaire chez les sœurs de Santa-Maria... pendant que son père est sergent! Un gentilhomme sergent... c'est drôle!

MARIQUITA.

En quoi donc? il y a des sergents qui ont du mérite, et des colonels qui n'en ont pas! D'ailleurs, et pour ne pas déchoir, ce pauvre hidalgo n'avait pas d'autres ressources... c'est sa paye qui le fait vivre lui et sa fille.

MUGNOZ.

C'est juste! tout le monde ne peut pas être... intendant... et la gentille señora a donc bien voulu...

MARIQUITA.

Par complaisance, composer de sa main une couronne et un bouquet de mariée; depuis hier elle y travaille... C'est une perfection; on jurerait que c'est naturel.

MUGNOZ.

Pour ce qui est de ça, on s'y entend au couvent de Santa-Maria, ainsi que pour les confitures de pistaches et de cédrats.

MARIQUITA.

Gourmand !... Tiens ! voici dona Bianca !

SCÈNE II.

MARIQUITA, BIANCA, MUGNOZ.

BIANCA, tenant à la main une couronne de roses blanches et un bouquet de fleurs d'oranger.

ROMANCE.

Premier couplet.

Fleurs fraiches et jolies,
Par mes mains assorties,
Lorsque je vous tressais,
Tout bas je me disais :
Blanche et belle couronne,
O toi que l'amour donne,
A qui te portera
Comme le cœur battra !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Deuxième couplet.

Puis, malgré moi pensive,
Une crainte tardive
En mon cœur se glissait
Et tout bas murmurait :
Parfois sous la couronne
Une larme rayonne;

Et qui te portera
Peut-être gémira!
Ah! ah! ah! ah! ah!

TRIO.

MARIQUITA.

Allons donc! quel sombre avenir!

MUGNOZ.

On ne songe en un jour de fêtes...

MARIQUITA.

Qu'au bal joyeux, aux castagnettes...

MUGNOZ.

Au bon vin ainsi qu'au plaisir!

MARIQUITA, ouvrant la corbeille pour y placer la couronne de roses.

Par vous la duchesse embellie
Va d'un époux charmer les yeux.

MUGNOZ.

Mais moins que vous, je le parie,
Elle sera fraîche et jolie.

MARIQUITA, qui a tiré le voile de la corbeille, le place sur le front de Bianca avec la couronne.

Et sur votre front gracieux
Ce beau voile brillerait mieux.

MUGNOZ.

Ah! qu'une telle mariée
Des amours serait enviée!

MARIQUITA, à Bianca, qui veut ôter le voile.

Laissez... laissez-nous un instant
Contempler ce tableau charmant!

Ensemble.

MUGNOZ et MARIQUITA.

Toi que l'hymen nous donne,
Fraîche et belle couronne,
A qui te portera
Le cœur joyeux battra!

BIANCA.

Séduisante couronne,
Quand l'amour seul te donne,
Celle qui t'obtiendra
Peut-être gémira!

(On entend sonner vivement dans l'appartement à droite, et Bianca se hâte d'ôter le voile et la couronne, que Mariquita replace dans la corbeille.)

BIANCA.

Ah! quel bruit et quel tapage!

MUGNOZ.

Le maître est impatient.

MARIQUITA.

Que veut-il?

MUGNOZ, montrant un valet qui apporte sur un plateau une tasse de chocolat et des lettres.

C'est, je le gage,
Son déjeuner qu'il attend.

(Il prend le plateau des mains du valet qu'il renvoie.)

BIANCA, prenant les lettres.

Puis des lettres qu'on apporte,
Et je vais...

MUGNOZ, la retenant.

Gardez-vous bien

(Lui montrant l'appartement à droite.)

D'approcher de cette porte,
Ou je ne réponds de rien.

BIANCA, étonnée.

Pourquoi?

MUGNOZ.

Que le ciel vous garde
De son œil jaloux!
Dès qu'il vous regarde,
C'en est fait de vous!
Dans ses vives flammes,

Tout devient son bien,
Et filles ou femmes
Il n'épargne rien!

MARIQUITA et BIANCA, avec effroi.

Que le ciel nous garde
De son œil jaloux!
Dès qu'il vous regarde,
C'en est fait de vous!
Dans ses vives flammes,
Tout devient son bien,
Et filles ou femmes
Il n'épargne rien!

MARIQUITA, reprenant à Bianca les lettres qu'elle tient encore à la main.

Eh oui! c'est courir trop de risque,
Et nous devons vous protéger.

MUGNOZ, arrêtant sa femme qui se dirige vers l'appartement à droite.

Mais toi, qui parles de danger,
A son profit s'il te confisque...

MARIQUITA.

Ah! moi, mon cher, c'est différent!

MUGNOZ.

C'est tout comme.

MARIQUITA.

Non pas, vraiment!

MUGNOZ.

Si tu lui plaisais tout à coup?

MARIQUITA.

Je n'ai pas peur...

MUGNOZ.

J'ai peur... beaucoup.

MARIQUITA.

Je ne crains rien, et tu verras...

MUGNOZ, lui reprenant les lettres.

Je ne veux pas,
Tu n'iras pas!

MARIQUITA.

J'irai !

MUGNOZ.

Tu n'iras pas!

(On entend sonner avec plus de violence dans l'appartement à droite, et tous trois reprennent ensemble, vivement et à voix basse :)

BIANCA, MARIQUITA et MUGNOZ.

Que le ciel nous garde
De son œil jaloux!
Dès qu'il vous regarde,
C'en est fait de vous!
Dans ses vives flammes,
Tout devient son bien,
Et filles ou femmes
Il n'épargne rien,
Rien...
C'est un méchant, c'est un vaurien...
Mais taisons-nous, n'en disons rien,
Rien.

(Mugnoz remet les lettres sur le plateau qu'il prend dans ses mains et entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE III.

MARIQUITA, BIANCA.

BIANCA.

Est-il peureux, votre mari!

MARIQUITA.

C'est de naissance! on n'en guérit pas! Mais j'espère que vous resterez avec nous à la noce?

BIANCA.

Ce sera donc bien beau ?

MARIQUITA.

Superbe! la mariée fera des cadeaux à toutes les jeunes filles, et à vous surtout!... quelque jolie parure.

BIANCA.

Je ne tiens pas à me parer.

MARIQUITA.

Pour le bal, cependant, c'est utile; car il y aura un bal.

BIANCA.

Je n'aime pas la danse.

MARIQUITA.

Ah çà! vous n'aimez donc rien?...

BIANCA.

Si vraiment.

MARIQUITA.

Eh! quoi donc?

BIANCA.

Mais... d'abord, j'aime mon père.

MARIQUITA.

Ça ne compte pas... ça va sans dire. Un brave militaire...

BIANCA.

Qui est tout pour moi.

MARIQUITA.

Certainement... mais ça n'empêche pas un mari!

BIANCA.

Un mari!... à moi... c'est impossible!

MARIQUITA.

Et pourquoi donc?

BIANCA.

On m'a élevée en grande dame... on m'a dit que j'avais un nom, de la naissance... De sorte que je suis trop noble ou trop fière pour épouser un paysan... D'un autre côté, je suis trop pauvre pour épouser un seigneur... Tu vois donc bien...

MARIQUITA.

C'est vrai!... c'est gênant...

BIANCA.

Qu'il faut rester fille... et rester au couvent... Je suis résignée et j'ai pris mon parti.

MARIQUITA.

Sans penser à rien?

BIANCA.

Peut-être! On se résigne et on pense! On est aussi heureuse en songe qu'en réalité, et je fais des rêves...

MARIQUITA.

Des châteaux en Espagne.

BIANCA.

Nous sommes dans le pays!... et je me vois souvent habillée en grande dame, avec un voile de dentelle, des fleurs et des diamants... comme j'étais tout à l'heure... marchant à l'autel en donnant la main à quelqu'un...

MARIQUITA.

Qui la serre dans la sienne...

BIANCA.

Un beau seigneur, un jeune officier...

MARIQUITA.

Un Espagnol...

BIANCA.

Non... dans mon rêve, c'est un Français.

MARIQUITA.

Et pourquoi?

BIANCA.

Je ne sais... une idée!

MARIQUITA.

Et sans motif, sans raisons... sans le connaître?

BIANCA.

Je crois que si.

MARIQUITA.

Et comment cela?

BIANCA.

C'est une histoire... ou plutôt, c'est un roman.

MARIQUITA.

Raison de plus pour me le raconter.

BIANCA.

Il y a trois mois... il y avait des soldats dans les environs... car à présent il y en a partout, pour ou contre Philippe V... J'étais dans la chaumière de la vieille Babiena, qui est malade, et je lui portais quelques secours de la part du couvent...

MARIQUITA.

Ou de la vôtre.

BIANCA.

Lorsque ses enfants s'écrièrent : « Voici le galop des chevaux... voici des cavaliers! » En un instant portes et fenêtres furent fermées, et on frappait rudement en dehors...

MARIQUITA.

Une troupe de soldats qui venaient piller?

BIANCA.

Non, un seul cavalier... Il était descendu de cheval et disait : « Si cette chaumière est habitée, ouvrez... ouvrez... » Et cela d'un ton...

MARIQUITA.

Menaçant?

BIANCA.

Non... d'une voix très-douce... C'était en plein midi, par un soleil brûlant... le soleil d'Espagne... « Ma vie, s'écriait-il... ma vie pour un verre d'eau! » — « N'ouvrez pas, » me disaient la vieille Babiena et ses enfants... Et malgré moi, j'ouvris... et j'aperçus un officier français... un tout jeune homme... un bras en écharpe, et l'autre appuyé sur son sabre... Et quoique couvert de sueur et de poussière, sa figure était si belle, si expressive!...

MARIQUITA.

Il vous parla?

BIANCA.

Au contraire!... quand j'apparus tout à coup et que je lui présentai ce verre d'eau... à lui qui mourait de soif... sa main en renversa la moitié... ce qui me déconcerta... parce qu'il me regardait au lieu de boire...

MARIQUITA.

Ce qui était très-mal.

BIANCA.

Oh! je ne lui en voulais pas... ou du moins, ce n'était pas dans ce moment-là, mais quand il me présenta de l'or... Et il vit sans doute à mes regards que j'étais fâchée, car il laissa tomber sa bourse aux pieds de la mère Babiena... Et à moi...

MARIQUITA.

A vous, señora?

BIANCA.

Il me jeta une fleur de grenade qu'il portait à sa boutonnière : « A vous, mon ange gardien! » dit-il. Un instant après il était à cheval au milieu d'officiers qui venaient de le rejoindre, et tous avaient disparu dans un nuage de poussière.

MARIQUITA

Et puis?...

BIANCA.

Et puis... voilà tout.

MARIQUITA.

Pas autre chose!... pas davantage!...

BIANCA.

C'est bien assez... Je te parlais tout à l'heure d'une passion, d'un amant, d'un mari... impossible, et que je m'amusais à rêver... C'est celui-là!

MARIQUITA.

Que vous n'avez pas revu et que jamais vous ne reverrez.

BIANCA.

Voilà justement pourquoi je peux y penser sans danger et m'en occuper sans crainte. Aussi je ne fais que cela. Il est si tendre... si galant... il m'aime tant!... Et moi, donc!... C'est le plus joli ménage qu'on puisse voir!

MARIQUITA.

Voyez ce que c'est qu'une tête de jeune fille!... On n'a d'amour, de constance pareille que pour des maris... qui n'existent pas!... Eh! mon Dieu! c'est le mien. Qu'y a-t-il donc?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MUGNOZ.

MUGNOZ.

Ce qu'il y a!... Quel maître, juste ciel!... J'avais bien raison de m'en défier!... C'est la première gratification depuis son arrivée... mais elle peut compter pour deux.

MARIQUITA.

Et comment c'est-il venu?

MUGNOZ.

D'aplomb sur ma joue. Il est féroce pour les hommes.

MARIQUITA.

Tu disais pour les femmes...

MUGNOZ.

C'est un autre genre... Je venais de placer devant lui son chocolat et ses lettres... Il en regarde une et me dit brutalement comme tout ce qu'il fait : « Quelle est cette adresse?... Madame Mugnoz!... Qu'est-ce que c'est que ça!... » Une lettre pour toi qui s'était glissée dans les siennes!... Je l'ai là... Où est le mal?... Il en laisse tomber une autre, et

pendant que je la ramasse : « Quelle est celle-ci?... » toujours avec la même voix. « Cette lettre! que je lui réponds, je l'ignore; je ne me serais pas permis... » — « Lis-la-moi... tu vois bien que je déjeune... Tu hésites... tu ne sais donc pas lire?... et tu es mon intendant! » — « Si vraiment, je sais lire, » lui répliquai-je avec assez de fermeté dans l'organe; quant aux jambes, elles commençaient à s'en aller...

MARIQUITA, *à part.*

Poltron!...

MUGNOZ.

Je brise donc le cachet qui était aux armes de Castañeda : « Ah! mon beau-père, s'écrie-t-il, et dona Aurore, ma prétendue... Eh bien! arrivent-ils?... achève donc!... » Et voici à peu près ce que j'achève... c'en est le sens : « Monsieur le duc, je croyais donner ma fille à un seigneur sage et rangé, et il paraît que vous êtes un libertin, un joueur, un mauvais sujet... »

BIANCA.

Eh bien?

MUGNOZ.

Eh bien! je n'avais pas achevé la phrase, qu'il m'était tombé sur la joue un énorme soufflet.

MARIQUITA.

Et tu l'as reçu?

MUGNOZ.

Tiens! cette question! J'ai eu beau lui dire : « C'est moi qui lis, ce n'est pas moi qui écris... » le soufflet était donné. « Que ça te serve de leçon, » me dit-il; et sans faire seulement droit à mes réclamations, il s'était mis à son bureau. Il répondait à son beau-père, et d'un style... je n'aurais pas voulu être à sa place : « Tant mieux! tant mieux! s'écriait-il; j'étais bien bon de me marier!... Que tout soit rompu... » Puis, se retournant vers moi : « Et cette lettre, qu'elle lui soit transmise... à l'instant... entends-tu bien;

ou sinon... » J'ai craint que les deux ne fissent la paire, et je suis sorti brusquement avec son message.

MARIQUITA.

Qu'il faut envoyer.

MUGNOZ.

Je n'ai garde d'y manquer. Je vais dépêcher un cavalier au château de Castañeda; j'y courrais plutôt moi-même.

MARIQUITA, *le retenant.*

Très-bien! Mais ma lettre, à moi, que tu oublies...

MUGNOZ, *la lui donnant.*

C'est vrai. Au diable les correspondances!... De qui est celle-ci, et qui donc peut t'écrire?

MARIQUITA, *qui a ouvert la lettre.*

Ah! mon Dieu!

BIANCA, *vivement, s'approchant d'elle.*

Qu'est-ce donc?

MARIQUITA.

Rien... des affaires de ménage.

MUGNOZ.

Alors, voyons.

MARIQUITA.

Ça ne te regarde pas.

MUGNOZ.

Puisque c'est du ménage...

MARIQUITA.

Raison de plus.

MUGNOZ.

Mais pourtant...

MARIQUITA.

Tais-toi!

BIANCA.

J'entends les pas d'un cheval... Un cavalier!...

MUGNOZ.

Serait-ce le beau-père qui a changé d'idée et qui arrive?

BIANCA, regardant par la fenêtre.

Non... un jeune homme qui s'avance au grand galop le long de l'avenue... un officier... et cet air... cette tournure... (A demi-voix à Mariquita.) C'est lui!... c'est lui!...

MARIQUITA, à demi-voix.

Est-il possible!... (La retenant.) Et que voulez-vous faire?

BIANCA, à demi-voix.

Le voir, sans être vue, au moment où il entrera dans la cour du château... Silence avec lui, avec tout le monde!

(Elle s'enfuit par la porte à gauche.)

MARIQUITA, de même.

Soyez tranquille...

SCÈNE V.

MARIQUITA, MUGNOZ.

MUGNOZ.

Où va-t-elle donc ainsi?

MARIQUITA.

Peu t'importe!... J'aime autant qu'elle ne soit plus là.

MUGNOZ.

Pour quelle raison?

MARIQUITA.

Cette lettre que je reçois est de son père, Juan Vélasquo de Molina.

MUGNOZ.

Le sergent, le vieux gentilhomme?

MARIQUITA.

Qui, maltraité par un jeune officier, a oublié son âge et son grade en tirant l'épée contre son supérieur.

MUGNOZ.

Par saint Jérôme! c'est fait de lui!

MARIQUITA.

Il est arrêté, mis en jugement...

MUGNOZ.

Et sa fille?

MARIQUITA.

Il veut qu'elle ignore cette nouvelle; il me supplie de la lui cacher. Mais il faut courir près de monseigneur... nous jeter à ses pieds... lui demander grâce...

MUGNOZ.

Moi!... ah! bien oüi!...

MARIQUITA.

C'est lui!... Il vient.

MUGNOZ.

Je me sauve... S'il me trouvait encore ici... Son message qui n'est pas parti!...

MARIQUITA.

Mais écoute-moi donc!

MUGNOZ.

Tu seras cause qu'il va encore m'échauffer les oreilles. (Il aperçoit don Gaspard, pousse un cri.) Ah!...

(Il s'enfuit par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

MARIQUITA, DON GASPARD, entrant par la porte à droite.

DUO.

MARIQUITA.

Monseigneur! monseigneur!

DON GASPARD.

Qu'est-ce donc?

MARIQUITA, à part.

J'ai grand'peur.

DON GASPARD.

Ah ! comme elle est jolie !

MARIQUITA.

Lui qu'on disait méchant !
Voyez la calomnie...

DON GASPARD.

C'est ainsi, mon enfant !
Oui, de loin le vulgaire
Nous poursuit de ses traits.
Pour nous juger, ma chère,
Il faut nous voir de près.

MARIQUITA.

Eh bien donc, monseigneur...

DON GASPARD.

Eh bien ?...

MARIQUITA, à part.

J'ai toujours peur.

(Haut.)
Pardonnez mon audace,
Je viens vous demander...

DON GASPARD.

Eh quoi donc ?

MARIQUITA.

Une grâce.

DON GASPARD.

A vous d'en accorder.

MARIQUITA.

Quoi ! ce maître sévère,
Qu'on disait si mauvais...

DON GASPARD, lui prenant la main.

Pour nous juger, ma chère,
Il faut nous voir de près.

(Il l'embrasse.)

MARIQUITA.

Eh bien! monseigneur, puisqu'il en est ainsi...

SCÈNE VII.

MARIQUITA, DON GASPARD, LE CHEVALIER DE VILHARDOUIN.

DON GASPARD, qui tenait les mains de Mariquita, aperçoit le chevalier, pousse un cri et court à lui.

Dieu!... le chevalier de Vilhardouin!

MARIQUITA.

Mais, monseigneur...

DON GASPARD.

C'est bien, c'est bien... va-t'en.

MARIQUITA.

Mais vous me disiez...

DON GASPARD.

Je t'ai dit de t'en aller et de nous laisser.

MARIQUITA.

Un mot seulement...

DON GASPARD, avec colère.

Ah! je n'aime pas qu'on me réplique...

MARIQUITA.

Je m'en vas... monseigneur... Je m'en vas... (A part.) Mon mari a raison... cela dépend des moments... je reviendrai dans un autre.

(Elle sort en faisant la révérence aux deux seigneurs.)

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, DON GASPARD.

DON GASPARD.

Vous, chevalier... en Espagne, et chez le duc d'Olonne... soyez le bienvenu... Depuis deux ans, je crois, que nous nous sommes rencontrés à la cour de France... vous promettiez d'être un gentil cavalier, et vous avez tenu parole! Mais d'où diable venez-vous ainsi à franc étrier?

LE CHEVALIER.

De quinze lieues au moins, de notre quartier général, à travers les Impériaux et les Anglais qui battent la campagne.

DON GASPARD.

Et pourquoi cette expédition?

LE CHEVALIER.

Pour vous sauver.

DON GASPARD.

Moi... vous voulez rire?

LE CHEVALIER.

Non pas... (Mystérieusement.) Je viens de la part du duc de Vendôme... cela doit vous suffire.

DON GASPARD.

Ma foi, non, et à moins de quelque note explicative...

LE CHEVALIER.

Il n'eût pas été prudent... de m'en charger... et j'espère sans cela me faire comprendre... (A demi-voix.) Le duc d'Olonne, grand d'Espagne, et tout-puissant dans cette province, a pensé qu'en brave et loyal soutien de la monarchie espagnole, il devait obéir au testament du feu roi, et reconnaître Philippe V pour son souverain...

DON GASPARD.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

Et tandis que dans ce château où il est venu pour se marier, on le croit occupé de bals, de plaisirs et de fêtes, il ne songe qu'aux moyens de traverser les lignes impériales dont il est entouré, pour conduire au duc d'Anjou les deux régiments qu'il commande.

DON GASPARD, vivement.

Silence!...

LE CHEVALIER.

Vous voyez, monseigneur, que j'en sais autant que vous, et plus encore! car vous vous croyez sûr du succès, et vous êtes trahi... Des officiers auxquels vous vous êtes confié, vous ont dénoncé à l'archiduc d'Autriche, à Madrid.

DON GASPARD.

Qui vous l'a dit?

LE CHEVALIER.

Un courrier expédié par lui donne au gouvernement d'Aragon avis de vos projets, et l'ordre de s'emparer de votre personne; ce courrier, intercepté par nous, sera suivi de quelque autre, qui demain, aujourd'hui peut-être...

DON GASPARD.

Je comprends...

LE CHEVALIER.

Et notre général s'est écrié : « Il ne faut pas que le duc d'Olonne, un partisan de Philippe V, soit compromis pour nous; » et, regardant les officiers qui l'environnaient : « Qui de vous, messieurs, ira au milieu des ennemis l'avertir des dangers qui le menacent? »

DON GASPARD.

Et c'est vous...

LE CHEVALIER.

C'est de droit... Ne vous rappelez-vous pas, à Versailles... ce souper... ce lansquenet... où, grâce à vous, j'ai

fait mes premières armes? Vous m'avez grisé; vous m'avez fait jouer; vous m'avez fait battre!

DON GASPARD, riant.

C'est vrai!

LE CHEVALIER.

Voilà de ces procédés qu'on n'oublie pas!... Cadet de famille, et sans espérance, j'ai suivi le petit-fils de Louis XIV à la conquête d'un royaume; mais avant de chercher fortune en Espagne, j'ai voulu d'abord payer mes dettes envers un ami...

DON GASPARD.

Qui à son tour s'acquittera, je l'espère!

LE CHEVALIER, l'interrompant.

Avant tout, le plus prudent est de quitter ce château, de vous éloigner... parce qu'une fois en France, vous êtes sauvé.

DON GASPARD.

Et ruiné!

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire?

DON GASPARD.

Ne savez-vous pas que l'archiduc, qui est un grand financier, a rendu un édit par lequel sont confisqués et vendus sur-le-champ les fiefs et domaines des seigneurs espagnols qui se réfugient à l'étranger?

LE CHEVALIER.

N'est-ce que cela? Vous êtes dans la même position que le marquis de Mendoza, et, comme lui, vous pouvez vous mettre à l'abri.

DON GASPARD.

Et comment?

LE CHEVALIER.

En assurant à l'instant la propriété de vos biens à votre

femme, qui vous en fera passer les revenus... à la belle dona Aurore de Castañeda, que vous épousez ce matin.

DON GASPARD.

Plût au ciel! mais à l'heure qu'il est, ce mariage est rompu!

LE CHEVALIER.

Que m'apprenez-vous là?

DON GASPARD.

Un sermon du beau-père... une bourrasque qu'il était possible de dissiper... Mais au lieu de chercher à l'apaiser, je viens de lui écrire la lettre la plus injurieuse, la plus outrageante...

LE CHEVALIER, vivement.

Et vous l'avez envoyée?

DON GASPARD.

Ah! quelle idée!... (Il sonne avec force.) Peut-être n'est-elle pas encore partie! (Il sonne plus fort.) Viendra-t-on quand j'appelle!... (Il prend à la ceinture du chevalier un pistolet qu'il tire.) Par Notre-Dame d'Atocha et tous les saints d'Espagne...

SCÈNE IX.

LES MÊMES; MARIQUITA et MUGNOZ arrivent au bruit, tout effrayés et se serrant l'un contre l'autre.

MARIQUITA, à demi-voix.

Ah! mon Dieu! quelle colère!

MUGNOZ, de même.

Un nouvel accès.

MARIQUITA, de même.

Non... le même qui dure toujours.

DON GASPARD, à Mugnoz, qu'il prend au collet.

Cette lettre! cette lettre que je t'ai donnée tout à l'heure pour le château de Castañeda?...

MUGNOZ, d'un air aimable.

Soyez tranquille, monseigneur, partie... partie... (Don Gaspard lui donne un soufflet.) Pan! les deux y sont!... j'en suis fâché pour monseigneur qui s'est trompé. Il a cru que je lui disais qu'elle n'était pas partie... et elle l'est.

DON GASPARD, furieux.

Il ose me le rappeler encore!

MUGNOZ.

Un homme à cheval... ventre à terre... il doit être arrivé!

DON GASPARD.

Misérable! Qui te l'avait dit?

MUGNOZ.

Vous-même!

DON GASPARD.

Qu'importe!... Ne devais-tu pas te douter et deviner?... Mais supposez donc à ces bêtes brutes de l'instinct, de l'intelligence... (Avec colère.) Va-t'en!... Non, reste!...

MUGNOZ, tremblant.

Qu'est-ce qu'il faut faire?

DON GASPARD, toujours furieux.

Ce qu'il faut faire!... Il n'a pas assez d'esprit pour comprendre que je n'en sais rien!

MUGNOZ, bas à sa femme, à gauche du théâtre.

Ah! le mauvais maître!

MARIQUITA, de même.

Oui! mais c'est le maître! Tais-toi!

DON GASPARD, de l'autre côté, à droite.

Eh bien! chevalier, qu'en dites-vous?

LE CHEVALIER.

Que vous n'avez pas de temps à perdre... et qu'à votre place je me hâterais de prendre un parti.

DON GASPARD.

Oui... il y a de ces cas désespérés où tout est permis!...

Nous avons bien, du reste, quelques heures encore devan nous; j'ai des papiers importants à mettre en ordre, ou à détruire... Vous nous restez?

LE CHEVALIER.

Je repars à l'instant... J'ai promis d'être de retour ce soir... si je ne suis pas tué... et quand on a promis à son général...

DON GASPARD.

C'est juste... Adieu, chevalier... Merci du service que vous me rendez... Tenez, embrassons-nous... Maintenant, bon courage!

LE CHEVALIER.

Et bonne chance à tous deux!

(Il sort.)

SCÈNE X.

MUGNOZ et MARIQUITA, à l'écart, DON GASPARD.

MUGNOZ, bas à sa femme.

Faut-il nous en aller?...

MARIQUITA.

Je n'en sais rien.

DON GASPARD, se promenant avec agitation.

Un brave jeune homme... qui aura fait trente lieues pour me donner un bon conseil... moi qui ne lui en ai jamais donné que de mauvais! Allons! allons! il a raison... Autant disputer à nos ennemis le patrimoine de nos ancêtres... D'ailleurs Philippe V l'emportera... je reviendrai... Tout cela n'aura qu'un temps... oui, mais... un mariage, cela dure toujours... Eh bien! n'y étais-je pas décidé?... Et aujourd'hui... ce matin même... l'église et le chapelain, tout n'est-il pas disposé? Rien n'est changé... que ma femme, que je n'ai pas encore... Qu'est-ce que ça fait?... Aurore de Castañeda n'était pas déjà si belle... et quant à son ca-

ractère, qui m'était totalement inconnu, je ne tomberai peut-être pas plus mal en prenant au hasard... Oui, pardieu! c'est original... et dussé-je aujourd'hui même, et parmi mes vassales, choisir une duchesse d'Olonne... (Se retournant vers Mariquita, qui timidement s'est approchée de lui.) Que me veux-tu?

MARIQUITA.

Deux mots, par grâce...

DON GASPARD.

Ah! c'est toi que j'ai déjà vue ce matin?

MARIQUITA, tremblante.

Mariquita... vous vous rappelez.

DON GASPARD.

Oui... je me rappelle que tu es jolie...

MARIQUITA, de même.

Oui, monseigneur.

DON GASPARD.

Et tu es honnête?

MARIQUITA, de même.

Oui, monseigneur.

DON GASPARD.

Sage et vertueuse?

MUGNOZ, à haute voix.

Oui, monseigneur.

DON GASPARD.

Qu'est-ce que ça te regarde? Ce n'est pas à toi que je parle, c'est à elle... Dis-moi, jeune fille, as-tu envie d'être mariée?

MARIQUITA.

Je le suis, monseigneur.

DON GASPARD.

Comment!...

MUGNOZ.

C'est ma femme !

DON GASPARD.

Alors, que diable venez-vous me demander ?... Laisse-moi...

MARIQUITA.

Aussi ce n'est pas pour moi, monseigneur, que je viens vous implorer... C'est pour un autre... un soldat de votre régiment qui va être condamné et passé par les armes.

DON GASPARD, secouant la tête.

Il n'est pas le seul du régiment à qui cela puisse arriver.

MARIQUITA.

Lisez plutôt...

DON GASPARD.

Ah ! don Juan Velasquo de Molina... Oui, un sergent... un vieux gentilhomme qui, comme un étourdi... va défier son officier...

MARIQUITA.

Grâce, monseigneur... pour lui... et surtout pour sa jeune fille, qui en mourrait...

DON GASPARD.

Ah ! il a une fille ?...

MARIQUITA.

Élevée au couvent de Santa-Maria... Dona Bianca... Un ange de beauté et seule au monde... Pas un maravédis de fortune.

DON GASPARD, préoccupé.

Ça ne fait rien... Tu dis qu'elle est belle ?

MARIQUITA.

Oui, monseigneur... (Vivement.) mais encore plus vertueuse.

DON GASPARD.

Tant mieux... jeune... jolie... bien élevée, et fille de Juan Velasquo... un vieux gentilhomme... viens... viens... j'ai à te parler...

MUGNOZ, voulant les suivre.

Mais, monseigneur...

DON GASPARD.

A elle... pas à toi... reste là... je reviens à l'instant...

(Il entre avec Mariquita dans la chambre à droite.)

SCÈNE XI.

MUGNOZ, puis BIANCA.

BIANCA.

Ah ! qu'ai-je appris !... C'est fait de lui !
Mon père !...

MUGNOZ.

Elle sait tout !

BIANCA.

Où trouver un appui ?
Réponds... Cet officier que, de loin, tout à l'heure,
Je regardais sans oser l'aborder,
Je le cherche à présent !... Lui seul peut me guider.
Où donc est-il ?

MUGNOZ.

Lui !... de cette demeure
A l'instant il vient de partir !

BIANCA, accablée.

Oh ! je n'ai plus qu'à mourir !

AIR.

A qui, dans ma misère,
Avoir, hélas ! recours ?
O mon père... mon père...
Ils vont trancher tes jours !
O mon père, mon père,
Adieu donc pour toujours !

Cruels ! faites-lui grâce !
Pitié pour mon tourment,
Et prenez à sa place

Les jours de son enfant !
Mais nul ne veut m'entendre,
Et je vais demeurer
Seule pour le défendre,
Seule pour le pleurer.

A qui, dans ma prière,
Avoir, hélas ! recours?
O mon père, ô mon père,
Adieu donc pour toujours !
Toujours... toujours !

SCÈNE XII.

LES MÊMES; MARIQUITA, sortant de l'appartement à droite.

TRIO.

MARIQUITA, courant à Bianca.

Non, le ciel vous protége !

BIANCA.

Et mon père...

MARIQUITA.

Est sauvé !
Du juste arrêt qui le menace,
Monseigneur l'a promis, il sera préservé !

MUGNOZ, stupéfait.

Oh ! ce n'est pas possible !

MARIQUITA.

Il va signer sa grâce.

BIANCA.

Oh ! mes jours sont à lui, pour un bienfait si grand !

MARIQUITA, avec embarras.

Mais vraiment il y compte !

BIANCA, effrayée.

O ciel !... que veux-tu dire?

MARIQUITA.

Qu'à votre cœur en retour il aspire,
Et, duchesse d'Olonne, un époux vous attend !

BIANCA.

Moi ! sa femme !... moi !

Ensemble.

BIANCA.

Non ! non, ce n'est pas possible,
J'ai mal entendu, je croi !
Ce mot fatal et terrible
A glacé mon cœur d'effroi !

MARIQUITA.

Eh ! oui, vraiment, c'est possible,
Car il me l'a dit à moi !
Hymen fatal et terrible,
Il le veut ! Telle est sa loi !

MUGNOZ.

Non, non, ce n'est pas possible.
Je rêve encor, je le croi !
Pour elle, à ce mot terrible,
Mon cœur a battu d'effroi !

MARIQUITA.

Par un étrange et bizarre caprice,
Que nul ne saurait expliquer,
Il veut qu'à l'instant même, ici l'on vous unisse !
Et quand il dit : Je veux !...

MUGNOZ.

Nul ne doit répliquer !

Ou sinon...

BIANCA.

Il n'importe ! Un pareil sacrifice
Est au-dessus de moi !

MARIQUITA.

Mais songez au danger !...

MUGNOZ.

Le vrai danger est de faire la noce,
Car, s'il veut l'épouser, cet ogre si féroce,
C'est comme Barbe-Bleue : afin de l'égorger !

MARIQUITA, à son mari.

Veux-tu te taire !...

MUGNOZ, à part.

C'est vrai... son père !...

Ensemble.

BIANCA.

O mon père ! ô mon père !
J'entends sa voix si chère !
Il n'a dans sa misère
Que moi seule ici-bas !
Et lorsque la tempête
Par cet hymen s'arrête,
Moi, j'irais sur sa tête
Appeler le trépas !

MARIQUITA, la retenant.

Songez à votre père,
Entendez sa prière,
Il n'a dans sa misère
Que vous seule ici-bas.
Et lorsque la tempête
Par cet hymen s'arrête,
Voulez-vous sur sa tête
Appeler le trépas !

MUGNOZ, à qui Mariquita fait des signes.

Songez à votre père,
Écoutez sa prière,
Il n'a dans sa misère
Que vous seule ici-bas !
Et lorsque la tempête
Par cet hymen s'arrête,
Voulez-vous sur sa tête
Appeler le trépas !

MARIQUITA, regardant la corbeille qui est restée sur la table.
Ainsi cette riche corbeille...

MUGNOZ.
Que nous admirions ce matin...

MARIQUITA.
Et ces fleurs, riante merveille...

MUGNOZ.
Écloses de sa propre main...

MARIQUITA.
Vont parer à l'autel la duchesse d'Olonne.

BIANCA.
Oh ! j'avais donc raison ! fraîche et belle couronne,
Celle qui t'obtiendra
Peut-être gémira !
(Avec force.)
Non, cet hymen est un blasphème !
(Bas à Mariquita.)
Car mon cœur n'est plus à moi,
Tu le sais bien !... c'est un autre que j'aime !
Oui, je l'aime... je l'aime !
Et maintenant plus que jamais, je croi !

Ensemble.

MARIQUITA et MUGNOZ.
Songez à votre père,
Écoutez sa prière,
Il n'a dans sa misère
Que vous seule ici-bas !
Et lorsque la tempête
Par cet hymen s'arrête,
Vous devez de sa tête
Détourner le trépas !

BIANCA.
Oui, mon père... mon père...
J'entends sa voix si chère !
Il n'a dans sa misère

Que moi seule ici-bas !
Quand gronde la tempête,
Lorsqu'un meurtre s'apprête,
Oui, je dois de sa tête
Détourner le trépas !

(En ce moment, de l'appartement à droite, sortent des femmes de chambre qui emportent la corbeille et emmènent dans l'appartement, à gauche, Bianca qui hésite encore, mais qui pousse un cri et s'enfuit en voyant venir don Gaspard. Mariquita la suit.)

SCÈNE XIII.

MUGNOZ, puis DON GASPARD, sortant de la porte à droite, suivi de PLUSIEURS OFFICIERS et d'un homme vêtu de noir, UN NOTAIRE, avec lequel il parle à voix basse; puis RAPALLO.

MUGNOZ, à part, avec ironie.

Le voilà, ce nouvel époux !
Qu'il a l'air gracieux et doux !

DON GASPARD, au notaire, lui remettant un parchemin.

Oui, tel est mon contrat !... Je reconnais et donne
A Bianca... ma femme et duchesse d'Olonne,
Tous mes biens, par cet acte entre vos mains remis.

MUGNOZ, à part.

Tous ses biens !... On ne peut comprendre un pareil maître !
Sans l'avoir vue encor !... sans même la connaître !
Faut-il que pour le sexe il ait le cœur épris !

(Haut, à don Gaspard, montrant l'appartement à gauche.)

Madame vous attend...

DON GASPARD, avec impatience.

C'est bon... qu'elle m'attende
A l'autel !... dans l'instant je m'y rends !

MUGNOZ, à part, avec étonnement.

J'aurais cru
Sa flamme plus pressée et son ardeur plus grande !

DON GASPARD, se retournant vers un officier qui entre dans ce moment avec précipitation.

C'est toi, Rapallo, que veux-tu?

RAPALLO, à demi-voix.

De quelque noir projet l'agent ou le ministre,
Arrive de Madrid un alcade mayor.
Il s'informe de vous d'un air sombre et sinistre,
Et chez le gouverneur il s'est rendu d'abord.

DON GASPARD, bas à Rapallo.

Le chevalier disait vrai... c'est, je gage,
L'ordre de m'arrêter... Hâtons le mariage;
Tu seras mon témoin.

(Faisant signe aux officiers qui l'entourent de passer devant lui dans l'appartement à gauche.)

Messieurs!...

(A Mugnoz.)

Approche!

MUGNOZ, à part, avec frayeur.

O ciel!

DON GASPARD.

Fais seller un cheval pour qu'avant un quart d'heure
Je parte.

MUGNOZ.

Avec madame?

DON GASPARD.

Eh non!... elle demeure,
Je pars seul.

MUGNOZ, étonné.

Seul!

DON GASPARD.

Au sortir de l'autel.

(Il sort suivi de Rapallo et de tous ses amis.)

SCÈNE XIV.

MUGNOZ, seul.

COUPLETS.

Premier couplet.

Autant que je puis m'y connaître,
Ces seigneurs sont drôlement faits!
L'instant où s'éloigne mon maître
Est l'instant où je resterais!
Près d'une femme jeune et belle,
Quand l'hymen l'invite et l'appelle,
Chez lui, quand l'amour l'attend là...
Au galop voilà qu'il s'en va!
Patata, patata, patata,
Au grand galop l'hymen s'en va!

Mais ses ordres que j'oubliais!
(S'approchant d'une croisée du fond.)
Mais sans me déranger et de cette fenêtre,
Je puis...
(Appelant.)
Peblo!... Peblo!... le cheval de ton maître!
(A part.)
Il m'entend!...
(Parlant à la fenêtre.)
Son manteau!
(A part.)
Très-bien...
(Parlant à la fenêtre.)
Ses pistolets!
(Revenant au bord du théâtre.)

Deuxième couplet.

Pour rejoindre sa Dulcinée,
S'il courait par monts et par vaux...
Mais dans cette course obstinée,
Au plaisir il tourne le dos.

Ah ! c'est d'un fâcheux horoscope!
Car lorsqu'ailleurs l'hymen galope,
Chez lui, pendant ce moment-là,
Au grand galop l'amour viendra,
Patata, patata, patata,
Au grand galop l'amour viendra!

(S'adressant aux gens du village qui arrivent du dehors.)

Arrivez donc! ils sont unis !...
Ils sont bénis!...

SCÈNE XV.

MUGNOZ, et toutes LES PERSONNES DE LA NOCE qui sortent de l'appartement à gauche; puis DON GASPARD, BIANCA, MARIQUITA et RAPALLO.

FINALE.

LE CHŒUR.

Amour, grandeur et richesse
Les comblent de leurs faveurs!
A notre jeune maîtresse
Offrons nos plus belles fleurs.

(Paraît don Gaspard qui entre vivement et va demander à Mugnoz si ses ordres sont exécutés. Derrière lui s'avance Bianca couverte d'un voile; Rapallo lui donne la main; Mariquita est près d'elle.)

BIANCA, près de Mariquita, à gauche du théâtre, pendant que don Gaspard et Mugnoz sont à droite, Rapallo au milieu.

O jour de crainte et d'alarmes!
Hymen fatal, odieux!
Tâchons de cacher les larmes
Qui s'échappent de mes yeux!

(Pendant ce temps on apporte, à droite, à don Gaspard, son manteau, ses pistolets et de l'or dont il garnit ses poches. Il prend aussi sur lui divers papiers.)

Ensemble.

BIANCA, se cachant avec son voile.

Dans le trouble qui m'oppresse

Malgré moi coulent mes pleurs;
Et je ne suis pas maîtresse
De leur cacher mes douleurs !

MARIQUITA et MUGNOZ, regardant Bianca.

Dans le trouble qui l'oppresse,
Ah ! je vois couler ses pleurs,
Et notre jeune duchesse
Ne peut cacher ses douleurs !

DON GASPARD.

Partons vite, le temps presse,
Dans un instant, quel bonheur !
J'aurai trompé leur adresse
Et déjoué leur fureur !

LE CHŒUR.

Amour, grandeur et richesse, etc.

LES OFFICIERS, bas à don Gaspard.

Partez !

RAPALLO, à demi-voix.

Sans regarder votre nouvelle épouse !
Elle en vaut cependant la peine...

DON GASPARD.

En vérité !

RAPALLO.

Je l'ai vue à travers son voile, et sa beauté
Est divine !

LE CHŒUR, à demi-voix.

Partez !

DON GASPARD, gaîment.

La fortune jalouse
Me devait ce hasard !... Voyons donc... par ma foi...

(Il s'apprête à traverser le théâtre pour aller à Bianca et pour soulever son voile. En ce moment paraît l'alcade mayor suivi de gens de justice.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; L'ALCADE MAYOR, suivi de GENS DE JUSTICE, se plaçant entre Bianca et don Gaspard, avant que celui-ci ait pu s'approcher d'elle, et étendant sa baguette blanche.

L'ALCADE MAYOR.

Au nom du roi,
Je vous arrête!...

(Tous les vassaux du duc, s'éloignant de lui.)

O ciel!

Ensemble.

LE CHŒUR, MUGNOZ, MARIQUITA.

Ah! grand Dieu! qu'entends-je!
Quel mystère étrange
Tout à coup dérange
Des projets si doux?
Mais s'il est coupable,
Que Dieu redoutable
Le frappe et l'accable
D'un juste courroux!

DON GASPARD.

Ah! grand Dieu! qu'entends-je!
Et quel sort étrange
En prisonnier change
Un nouvel époux?
Destin redoutable
Dont la main m'accable,
Mon front indomptable
Brave ton courroux!

RAPALLO et LES OFFICIERS.

Ah! grand Dieu! qu'entends-je!
Et quel sort étrange
En prisonnier change

Un nouvel époux?
Destin redoutable
Dont la main l'accable,
Son front indomptable
Brave ton courroux.

BIANCA.

Ah! grand Dieu! qu'entends-je!
Et quel sort étrange
En prisonnier change
Ce nouvel époux?
Destin qui m'accable,
Ta main redoutable
Pour moi secourable,
Calme son courroux!

L'ALCADE MAYOR, à don Gaspard.

Il faut nous suivre à l'instant, il le faut.

DON GASPARD.

Je me soumets aux ordres qu'on vous donne,
Mais en particulier ne puis-je dire un mot
A la duchesse d'Olonne,
A ma femme?...

L'ALCADE.

Je ne doi
Vous laisser parler à personne;
Tel est l'ordre signé du roi!
Ainsi donc sur-le-champ, monseigneur, suivez-moi...

Ensemble.

LE CHŒUR.

Ah! grand Dieu! qu'entends-je! etc.

DON GASPARD.

Ah! grand Dieu! qu'entends-je! etc.

RAPALLO et LES OFFICIERS.

Ah! grand Dieu! qu'entends-je! etc.

BIANCA.

Ah! grand Dieu! qu'entends-je! etc.

(L'alcade mayor et les gens de justice qui ont entouré don Gaspard et qui l'ont empêché d'approcher de Bianca, l'entraînent pendant que Bianca, cachée par son voile, est tombée sur un fauteuil. Mariquita et Mugnoz, courbés près d'elle, s'empressent de la secourir.)





ACTE DEUXIÈME

La cour d'un couvent, élevée en terrasse au sommet d'une montagne. De cette terrasse on découvre en panorama les plaines de la Castille. — A gauche, des portiques conduisant au monastère. A droite, des ruines. Au fond, une balustrade et un escalier par lequel on descend dans la plaine.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, on entend au loin le bruit du canon et des fanfares guerrières. Au milieu de la cour du couvent, SŒUR ANGÉLIQUE et des RELIGIEUSES sont à genoux et prient.

LES RELIGIEUSES.

Sainte Madeleine,
Tu vois notre peine !
Sainte Madeleine,
Que la paix revienne !
Reine souveraine,
Que ta main enchaîne
Leur rage inhumaine,
Et qu'à toi parvienne
Prière et neuvaine
Et pieuse antienne,
Sainte Madeleine !
(On entend la fusillade qui recommence plus fort.)

SŒUR ANGÉLIQUE.

Que le démon de la guerre
Extermine les méchants !

Si Dieu ravage la terre
Qu'il sauve au moins les couvents!

LES RELIGIEUSES.

Sainte Madeleine,
Tire-nous de peine!
Sainte Madeleine,
Que la paix revienne! etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES; MUGNOZ, en costume de moine.

(En ce moment, le bruit du canon redouble; toutes les religieuses se remettent à genoux, en voyant monter précipitamment l'escalier du fond à un homme qui, tout effrayé et sans les regarder, se jette à genoux devant elles, de l'autre côté, à droite; c'est Mugnoz.)

MUGNOZ.

Grâce, messieurs!... j'embrasse vos genoux!
(Levant la tête, il aperçoit sœur Angélique et ses religieuses.)
Que vois-je?... Où suis-je?...

TOUTES.

Et qui donc êtes-vous?

MUGNOZ.

Un fuyard qui craint tout... mais surtout la mitraille.

TOUTES.

Que se passe-t-il donc?

MUGNOZ, troublé.

Rien!... rien qu'une bataille!
Dans la plaine, mes sœurs, Vendôme et les Français...
Et de l'autre côté Stanhope et ses Anglais...
Ecoutez...
(On entend le canon.)
Pan! pan! pan! pan!

LES RELIGIEUSES.

Remettons-nous en oraison.
Sainte Madeleine,
Tire-nous de peine!

MUGNOZ, de l'autre côté, à part.

La sainte n'entend pas!... Pan! pan!

LES RELIGIEUSES.

Sainte Madeleine,
Que la paix revienne!

MUGNOZ.

Le bruit du canon
L'empêche, hélas! d'entendre l'oraison!

Ensemble.

LES RELIGIEUSES.

Sainte Madeleine,
Tu vois notre peine!
Sainte Madeleine,
Que la paix revienne!
Reine souveraine,
Que ta main enchaîne
Leur rage inhumaine,
Et qu'à toi parvienne
Prière et neuvaine
Et pieuse antienne,
Sainte Madeleine!

MUGNOZ.

J'en perds la raison!
Toujours le canon!
Pan! pan! pan! pan! pan!
Ah! le maudit son!
Pan! pan! pan! pan! pan!
Sainte Madeleine
Peut entendre à peine
Leur sainte oraison.
Pan! pan! pan! pan!
Pan! pan!
Pan!

(A la fin de ce chœur, le bruit qui avait diminué peu à peu s'apaise tout à fait.)

SOEUR ANGÉLIQUE.

Mais le canon se tait!

MUGNOZ.

Le bruit cesse, en effet.

SOEUR ANGÉLIQUE.

A force de prière, Dieu prend pitié de nous!

MUGNOZ.

Mais qui donc êtes-vous?

SOEUR ANGÉLIQUE.

Rien qu'une pauvre nonne,
Abbesse du couvent;
Et vous?

MUGNOZ.

Du duc d'Olonne,
Moi, je suis l'intendant!
De son château, qu'on pille,
Je fuis!...

SOEUR ANGÉLIQUE.

Et vous voilà...

MUGNOZ.

Venu dans la Castille...

SOEUR ANGÉLIQUE.

A Guadalaxara!

(Mugnoz et les religieuses se relèvent.)

SOEUR ANGÉLIQUE.

Vous dites donc que votre château, qui est situé dans l'Aragon...

MUGNOZ.

A été ravagé.

SOEUR ANGÉLIQUE.

Par les ennemis?

MUGNOZ.

On ne sait pas! parce que, en Espagne maintenant, les

ennemis et les alliés... ça se confond... qu'on ne s'y reconnaît plus : tant il y a que c'étaient des gens qui plumaient les volailles... pillaient les caves... enlevaient les femmes... Et comme j'en avais une...

SŒUR ANGÉLIQUE.

En vérité !...

MUGNOZ.

J'en avais même deux... la mienne d'abord, et madame la duchesse, une jeune fille que mon maître venait d'épouser, et que, en partant pour sa prison, il avait laissée à ma garde...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Et vous l'avez défendue?

MUGNOZ.

Certainement... Je lui ai conseillé de s'enfuir... et comme je ne suis pas homme à conseiller aux autres ce que je ne ferais pas moi-même... je ne les ai pas quittées!

SŒUR ANGÉLIQUE, lui prenant la main.

C'est bien!

MUGNOZ.

De plus, j'avais une idée assez heureuse... à ce que je crois! C'était d'endosser ce costume de moine, parce que, en Espagne, l'habit est une sauvegarde... et j'avais fait prendre à mes compagnes... à ces deux dames... la robe et le capuchon de jeunes frères quêteurs...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Et que leur est-il arrivé?

MUGNOZ.

Rien d'abord; et pendant trois à quatre jours, nous nous sommes aventurés assez tranquillement à travers le pays. Mais hier, à quelques lieues d'ici, près d'un petit bois, nous avons tout à coup, et pour la première fois, entendu, très-distinctement...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Quoi donc?

MUGNOZ.

Ce que nous entendions tout à l'heure... pan! pan!... et quand on n'y est pas habitué! aujourd'hui, ça ne me ferait plus rien... mais hier... malgré moi... sans réflexion et sans tourner la tête...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Eh bien?...

MUGNOZ.

Mes jambes m'ont porté du côté opposé, et je me suis trouvé à deux ou trois cents pas de mes compagnes, qui, à l'approche de quelques cavaliers, s'étaient jetées dans le bois, l'une à droite, l'autre à gauche... elles fuyaient chacune de son côté, et moi du mien... prenant le plus long et des détours immenses pour les rejoindre, lorsque je tombai au milieu de soldats en habits rouges, à qui je voulus donner ma bénédiction... Ils n'en voulurent pas... c'étaient des Anglais... des hérétiques...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Jésus Maria!

MUGNOZ.

Le régiment de lord Stanhope, et dans leur langue que je ne comprenais pas, mais qu'ils m'expliquaient avec le sabre... ils m'apprirent qu'il fallait leur servir de guide... me menaçant de me tuer si je ne les conduisais pas bien... Moi, qui ne suis pas du pays... et depuis hier, ils me suivent; ils marchent sous mes ordres... Je ne sais pas où je les ai menés...

SŒUR ANGÉLIQUE.

De ce côté, miséricorde!

MUGNOZ.

Ce n'est pas ma faute... quand on va au hasard... Mais au pied de la hauteur sur laquelle s'élève le couvent, j'ai

vu venir à nous un escadron français!... Vous comprenez, dans ces moments-là, combien il est désagréable de conduire... si encore celui qui conduit était derrière... Je me suis effacé pour reprendre cette place, et au moment où ces messieurs se reconnaissaient et échangeaient entre eux les premières mousquetades, je me suis jeté dans les ruines du couvent... j'ai gravi cette terrasse, et je venais... (On entend le canon.) Oh! mon Dieu! voilà que ça recommence...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Et vous qui disiez tout à l'heure...

MUGNOZ, tremblant.

Vous voyez... ça ne me fait presque plus rien...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Vous nous protégerez si les Anglais sont vainqueurs?...

MUGNOZ.

Eh! non... ils me fusilleront pour les avoir abandonnés.

SŒUR ANGÉLIQUE.

Il vaut donc mieux que ce soient les Français.

MUGNOZ.

Eh! non; ils me pendront comme espion pour avoir servi de guide à l'ennemi.

SŒUR ANGÉLIQUE.

Alors pour qui faut-il prier?

MUGNOZ.

Parbleu! priez... pour moi!... Depuis hier, je n'ai eu le temps de penser à rien... pas même à ma femme, et qui sait cependant ce qui a pu arriver!... (Avec colère.) C'est à faire dresser les cheveux sur la tête... parce que de trembler, ma révérende, ça n'empêche pas d'avoir peur et d'être jaloux... (Le bruit recommence, et il va regarder du haut de la terrasse.) Ça continue... Les habits rouges, que j'ai menés, sont cernés et entourés... c'est moi qui les ai conduits là... D'autres soldats, je ne sais pas lesquels, garnissent la hauteur...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Où nous réfugier, mes sœurs? Dans les caves du couvent?

MUGNOZ.

Non; c'est là qu'ils iront d'abord...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Aux pieds de sainte Madeleine!

MUGNOZ.

Cela vaut mieux... Et moi, mes sœurs?...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Vous!... tenez, de ce côté, (Montrant la droite.) une petite porte conduit au bord de l'Hénarès, et là il y a un chemin de traverse qui mène sur la route de Madrid...

MUGNOZ.

Allons, ma sœur, remettez-vous... de l'énergie... Faites comme moi... je suis calme... du courage!... (Nouveau bruit.) Ah!...

(Il disparaît par la petite porte à droite, et les nonnes s'enfuient toutes en désordre à gauche dans le couvent, dont elles referment et barricadent les portes.)

SCÈNE III.

LA ROSE, JOLI-CŒUR, SOLDATS.

(On voit des dragons français gravir la terrasse du fond et accourir en désordre dans la cour du couvent.)

LES SOLDATS.

Vivent les batailles!
Vivent les dragons!
Les vieilles futailles!
Les jeunes tendrons!
Sonnez la victoire,
Clairons et tambours,
A toi notre gloire,
France, nos amours!

(D'autres dragons arrivent de la porte à droite, apportant des paniers de vin.)

LA ROSE, *tenant une bouteille.*

Le duc de Vendôme
Promet à Louis
D'avoir un royaume
Pour son petit-fils;
Par nous s'il le gagne,
Morbleu! partageons,
A lui seul l'Espagne,
(*Faisant sauter le bouchon d'une bouteille.*)
A nous ses flacons!

LES SOLDATS.

Vivent les batailles! etc.

LA ROSE, *regardant du haut de la terrasse.*

Silence! amis... c'est notre colonel
Avec son aumônier!

JOLI-CŒUR.

Laisse donc!

LA ROSE.

C'est réel.
Un petit moine!...

JOLI-CŒUR, *étonné.*

Ah bah!

LA ROSE.

Dont nous fîmes trouvaille
Hier au milieu de ce bois
Où j'avançais en éclaireur!... je vois,
Blotti derrière une broussaille,
Un moinillon... et j'allais ajuster...
Quand par le colonel je me sens arrêter,
Et sa voix menaçante à mes coups le dérobe!...
(*Secouant la tête.*)
Le commandant est brave, et chacun l'aime ici,
Mais s'il défend le froc et donne dans la robe...
Ça va faire crier!...

JOLI-CŒUR.

Silence! le voici!

LES SOLDATS.

Vivent les batailles, etc.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LE CHEVALIER, BIANCA, habillée en moine.

LE CHEVALIER, s'avançant au milieu de ses soldats, et frappant sur l'épaule de La Rose.

Stanhope et ses Anglais sont en fuite, et mes dragons se sont bien montrés.

LA ROSE, regardant Bianca.

Il est de fait que nous ne nous sommes pas amusés à dire des patenôtres... Mais ici, mon colonel, on n'est guère prévenant pour le militaire... Toutes les portes fermées.

LE CHEVALIER.

Excepté celle de la cave... à ce que je vois! Par qui ce monastère est-il habité?

LA ROSE.

Je l'ignore... Plus personne.

LE CHEVALIER, à Bianca.

Approche ici... Toi, qui es du pays, tu dois savoir...

BIANCA, troublée.

Oui, colonel.

LE CHEVALIER.

Étaient-ce des religieuses ou des moines?...

BIANCA, de même.

Oui... oui, colonel.

LE CHEVALIER.

Et ils nous cèdent la place... Alors, mes enfants, à nous le couvent!

LA ROSE.

A nous le couvent!

LE CHEVALIER.

Disposez-y des logements pour le duc de Vendôme et ses officiers ; ce sera ce soir le quartier général, car toutes les troupes se concentrent sur Villa-Viciosa ; nous n'avons eu ce matin qu'un combat d'avant-poste, mais demain, mes amis, demain la bataille !...

LA ROSE, débouchant sa bouteille.

A la bonne heure... Vive la bataille !

(Il boit.)

LE CHEVALIER, regardant les autres soldats qui en font autant.

Mais je dois vous prévenir que celui qui se griserait aujourd'hui serait privé demain de l'honneur d'y assister.

(Tous les soldats s'arrêtent et cessent de boire.)

LA ROSE, qui commençait à se griser.

Ah ! diable !... assez causé... (Il va pour jeter sa bouteille et s'arrête.) Mais dites donc, colonel... après ?

LE CHEVALIER.

C'est différent.

LA ROSE, rebouchant sa bouteille.

Allons, au corps de réserve, et quand la réserve donnera il fera chaud.

LES SOLDATS.

Vive la mitraille !
Si chaque soldat,
Après la bataille,
Boit comme il se bat,
Dans ses riches treilles,
L'Espagne n'a pas
Assez de bouteilles
Pour tous nos soldats.

(Tous les soldats sortent.)

SCÈNE V.

BIANCA, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Eh bien! mon pauvre petit moine... Es-tu enfin remis de ta frayeur?

BIANCA.

Pas beaucoup!

LE CHEVALIER.

Depuis hier, cependant, tu dois voir que les Français ne sont pas si méchants.

BIANCA.

Vous... peut-être... mais les autres.

LE CHEVALIER.

Ah dame!... Ils boivent... et ils jurent un peu... A cela près, un ton excellent... pour des dragons.

BIANCA.

Oui... mais pour moi!...

LE CHEVALIER.

Je comprends que ça ne ressemble guère à ton couvent... Ce n'est pas ma faute si les révérends pères qui habitent celui-ci se sont enfuis à notre approche... Mais je ne t'abandonnerai pas, je te protégerai.

BIANCA.

Vous êtes si bon... si généreux!

LE CHEVALIER.

Et rassure-toi... le premier couvent de moines que nous rencontrons, je t'y enferme.

BIANCA.

Ah! mon Dieu!

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu donc?

BIANCA.

Rien... (A part.) S'il croit que ça me rassure!...

LE CHEVALIER.

Eh! mais... tu as froid... tu es fatigué... tu as faim... et rien ici.

BIANCA.

Non, non, je n'ai pas faim.

LE CHEVALIER, à part.

Tant mieux, car il n'y a rien... Ça nous arrive souvent... l'ordinaire du soldat... (Haut.) Ah! dame, notre réfectoire ne vaut pas le vôtre, mon révérend... De quel ordre êtes-vous?

BIANCA.

Des... des Franciscains.

LE CHEVALIER.

Je ne connais pas... le régiment.

BIANCA, à part.

Ni moi non plus.

LE CHEVALIER.

Vous y êtes donc entré de bien bonne heure?

BIANCA.

A quinze ans.

LE CHEVALIER.

Comme nos tambours! Quelle idée ont-ils dans le pays de faire des moines à cet âge-là... Il y avait tant d'autres choses à en faire! Et tu tiens à ton froc?

BIANCA.

Beaucoup, surtout dans ce moment.

LE CHEVALIER.

Tant pis... Je t'aurais emmené avec moi; tu aurais partagé ma fortune, car je suis en train de la faire. Je t'aurais pris à mon service comme page.

BIANCA.

Vous, mon officier?

LE CHEVALIER.

Oui... Je n'étais en France qu'un pauvre diable de gentilhomme, un cadet de famille, n'ayant que la cape et l'épée... Mais ici, sur le champ de bataille, je suis devenu l'ami et le compagnon du duc d'Anjou; et au premier combat il m'a promis de me faire duc ou marquis!... Et tu le vois déjà,

Tout marquis veut avoir des pages!...

Je me dépêche; car demain peut-être le même boulet de canon peut emporter sa couronne et mon marquisat... Mais si nous entrons à Madrid, s'il est proclamé roi, me voilà en crédit, et, sois tranquille... Je te présente à Sa Majesté comme mon aumônier, l'aumônier du régiment, ayant fait la campagne à mes côtés... (S'appuyant familièrement sur l'épaule de Bianca.) et je lui demande pour toi quelque bonne prébende... quelque abbaye où tu n'auras rien à faire, mon petit moine, (Lui prenant le menton, en riant.) qu'à grandir et à prier pour moi... si tu en as le temps.

BIANCA.

Ah! je n'y manquerai pas, monsieur le marquis.

LE CHEVALIER.

Oh! marquis!... pas encore!

BIANCA.

Et je ne sais en vérité d'où vient tout l'intérêt que vous daignez me porter.

LE CHEVALIER.

Il est possible qu'il y ait quelques raisons particulières, indépendantes de ton mérite.

BIANCA.

Lesquelles?

LE CHEVALIER.

D'abord, hier, dans ce bois où tu t'étais blotti, j'ai empêché mes soldats de faire feu...

BIANCA, *vivement.*

Et vous m'avez sauvé la vie!

LE CHEVALIER.

Sans te voir... sans te connaître... ne m'en remercie pas! J'aurais agi de même pour tout autre... Mais quand tu as abattu ton capuchon et élevé tes yeux pour me remercier... je suis resté stupéfait d'une ressemblance...

BIANCA.

Avec qui?

LE CHEVALIER.

Avec une jeune fille... la plus jolie fille d'Espagne, que j'ai rencontrée il y a quelques mois... et que, depuis, au bivouac et sous la tente, j'ai revue plus d'une fois en rêve... car j'y pensais souvent...

BIANCA, *avec trouble.*

A cette jeune fille?...

LE CHEVALIER.

Parbleu! ce n'est pas à toi!... et, autant qu'il est possible à un soldat... je crois sur l'honneur que j'en étais amoureux... mais amoureux... ah! voilà que tu rougis... pardon, pardon, mon révérend... j'oubliais qu'un récit pareil doit vous scandaliser...

BIANCA, *vivement.*

Non, vraiment... que je ne vous empêche pas de continuer!

LE CHEVALIER.

Ah! tu es curieux, mon petit moine?...

BIANCA.

Du tout... car je sais... n'était-ce pas au village d'Alhama?...

LE CHEVALIER.

Eh! oui, vraiment... une jeune fille... qui à la porte d'une chaumière...

BIANCA.

Vous offrit un verre d'eau.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Qui te l'a dit?... d'où le sais-tu?

BIANCA, *troublée.*

C'était... ma sœur... Juanita...

LE CHEVALIER.

Ta sœur! parbleu! je ne suis plus surpris de la ressemblance... (*La regardant.*) Je voulais te faire abbé... mais je te ferai évêque, archevêque, cardinal, ou le diable m'emporte... et lui aussi!... (*Revenant vers Bianca.*) et d'ici là tu resteras près de moi, tu ne me quitteras plus ni le jour ni la...

BIANCA, *effrayée.*

Oh! mon Dieu!...

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu donc?

BIANCA, *à part.*

Et moi qui l'écoute et qui reste là!... mais je ne le peux pas... je suis enchaînée... je suis mariée...

LE CHEVALIER, *qui s'est assis à droite près d'une ruine.*

Qu'est-ce que tu veux?

BIANCA.

Ce que je veux, monsieur... c'est de partir à l'instant même...

LE CHEVALIER.

C'est impossible!

BIANCA.

Je vous en prie... je vous en supplie...

LE CHEVALIER.

Eh! non, parbleu!

BIANCA, *d'un air suppliant.*

Au nom de ma sœur Juanita...

LE CHEVALIER, ému.

Oh! c'est différent... je n'ai rien à refuser; et puisque tu l'exiges...

(On entend plusieurs coups de feu, Bianca pousse un cri et tombe sur le siége que vient de quitter le chevalier.)

LE CHEVALIER, à gauche, et sans la regarder.

Ce n'est rien... nos soldats qui nettoient leurs armes et les préparent pour demain. (Se retournant.) Eh bien! le révérend qui se trouve mal...

(Il se lève et court à Bianca.)

DUO.

De frayeur, voilà qu'il se pâme!
(Lui frappant dans les mains.)
Mon révérend... mon révérend!...
(Essayant de défaire sa robe de moine.)
De l'air... à ce pauvre enfant!
(Il arrache le cordon qui retient la robe.)
Mon révérend!

(Apercevant sous le froc une robe de femme, il pousse un cri et s'incline avec respect.)

Ah! madame!

Ensemble.

C'est Juanita que j'ai revue!
(A Bianca.)
De moi ne vous éloignez pas!
D'effroi ne soyez pas émue;
A vous et ma vie et mon bras!

BIANCA.

De trouble et de crainte éperdue,
Pitié!... ne m'interrogez pas!
Que de vous toujours inconnue,
Loin d'ici je porte mes pas!

LE CHEVALIER.

Je serai soumis et fidèle,
Surtout discret... pourvu qu'un jour

Un mot récompense mon zèle
Et mon silence et mon amour.

BIANCA.

Perdez une vaine espérance,
Tel destin, hélas! est le mien,
Que, malgré ma reconnaissance,
Je ne puis être à vous ni vous accorder rien.

LE CHEVALIER.

Jamais?...

BIANCA.

Jamais!

LE CHEVALIER.

Quoi! malgré ma constance!...

BIANCA.

Silence... on vient...

(Paraît La Rose qui sort de la porte à gauche et remet au chevalier plusieurs dépêches. Il salue et se retire.)

LE CHEVALIER, après avoir décacheté la première lettre.

Un ordre... cette nuit,
A huit heures, on me prescrit
De partir en reconnaissance...
(Avec joie.)
Tant mieux!

BIANCA, à part.

Ah! j'en frémis d'avance!

LE CHEVALIER, de même.

Puissé-je n'en pas revenir!
(Parcourant une autre lettre.)
Que vois-je!... tous les maux viennent donc m'assaillir!
Un ami que je perds!... Cette lettre me donne
L'avis sûr que le duc d'Olonne...

BIANCA, à part.

Grand Dieu!...

LE CHEVALIER.

Dans sa prison...

BIANCA.

Eh bien!

LE CHEVALIER.

Vient de mourir!

Ensemble.

LE CHEVALIER.

O funeste nouvelle!
La fortune infidèle
Sur moi, toujours cruelle,
Exerce son pouvoir!
(Montrant Bianca.)
Repoussant mon hommage,
Son austère langage
M'enlève mon courage
Et jusques à l'espoir!

BIANCA.

Grand Dieu ! quelle nouvelle
Le hasard me révèle!
Oui, sans être infidèle,
Sans manquer au devoir,
Le destin me dégage
D'un fatal mariage,
Et, libre d'esclavage,
Mon cœur s'ouvre à l'espoir

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien!... sur vous, je veillerai, madame,
Avant d'aller ce soir et combattre et mourir!

BIANCA.

Vous, mourir! et pourquoi?

LE CHEVALIER.

C'est le vœu de mon âme,
Puisque vous ne pouvez jamais m'appartenir!

BIANCA, baissant les yeux.

Qui sait!... la fortune bizarre
Souvent à son gré nous sépare
Et souvent nous unit.

LE CHEVALIER.

Grand Dieu ! qu'avez-vous dit !

BIANCA.

Promettez-moi de vivre.

LE CHEVALIER, vivement.

Et peut-être qu'un jour ce cœur moins rigoureux
De celui qui vous aime accueillera les vœux?

BIANCA, lui tendant la main.

Si vous m'aimez, promettez-moi de vivre.

LE CHEVALIER, avec transport.

Ah ! Juanita !

BIANCA.

Ce nom n'est pas le mien,
Un autre titre... un rang...

LE CHEVALIER.

O ciel !...

BIANCA.

Mais il faut suivre
Mes ordres, et surtout ne me demander rien,
En ce moment, du moins !...

LE CHEVALIER.

Je l'ai juré !
Pour vous servir, madame, je vivrai.

Ensemble.

LE CHEVALIER.

A mes yeux étincelle,
A mon cœur se révèle
Une clarté nouvelle
Dont je sens le pouvoir !
(Montrant Bianca.)
Acceptant mon hommage,
Sa voix, son doux langage
Raniment mon courage
Et me rendent l'espoir !

BIANCA.

A mes yeux étincelle
Une flamme nouvelle!
Oui, sans être infidèle,
Sans manquer au devoir,
Le destin me dégage
D'un fatal mariage,
Et, libre d'esclavage,
Mon cœur s'ouvre à l'espoir!

SCÈNE VI.

LES MÊMES; LA ROSE.

LE CHEVALIER, apercevant La Rose.

Encore toi? qu'y a-t-il? que veux-tu donc?

LA ROSE.

Me plaindre d'une injustice... huit heures vont sonner...

LE CHEVALIER, à part, regardant Bianca.

C'est vrai...

LA ROSE.

L'escadron de service que vous devez commander pour aller en reconnaissance s'apprête à partir, car on fait l'appel, et Joli-Cœur, le brigadier, à qui j'en veux et qui l'emporte toujours sur moi...

LE CHEVALIER, avec impatience.

Eh bien?...

LA ROSE.

Eh bien!... il en est, et moi, je n'en suis pas... et je viens vous dire, mon colonel, que ça n'est pas bien.

LE CHEVALIER.

Allons donc! tu te plains toujours... il ne peut pas y avoir de coups de fusil pour tout le monde.

LA ROSE.

Mais cependant...

LE CHEVALIER.

Tu resteras, je te réserve pour une meilleure occasion, et dès demain...

LA ROSE.

C'est bien, mon colonel, je me rends à cette raison significative... (D'un air mystérieux.) Ce qui me console, c'est que j'ai fait une découverte... un grand secret...

LE CHEVALIER.

Et lequel?

LA ROSE, de même.

Le petit moine ici présent... est un malin...

BIANCA.

Moi!

LE CHEVALIER, à part.

O ciel!

LA ROSE.

Il vous a fait accroire que nous étions ici dans un couvent d'hommes...

LE CHEVALIER.

Eh bien?...

LA ROSE.

Eh bien!... c'est un couvent de femmes... des nonnes... des religieuses qui se sont réfugiées de ce côté.

(Montrant la porte à gauche.)

BIANCA, avec joie.

En vérité!

LA ROSE.

Il le savait mieux que nous, et il n'en disait rien, parce qu'il avait des vues...

BIANCA.

Moi?... par exemple!...

LA ROSE.

Il est comme ça... il n'en a pas l'air!... Ah! laissez-donc!...

LE CHEVALIER, avec impatience.

En voilà assez... prépare mes armes et mon cheval... dans un instant je descends et je pars.

LA ROSE.

Oui, colonel.

(Il sort.)

LE CHEVALIER, montrant la porte à gauche.

Là, près de ces religieuses... je vais donner des ordres pour que cet asile soit respecté. Ne le quittez pas que je ne sois de retour.

BIANCA, vivement.

Je vous le promets... Mais vous, colonel, (Lui tendant la main.) vous m'avez promis de ne pas vous exposer.

(Le chevalier lui baise la main, Bianca entre par la porte du monastère à gauche.)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, seul.

AIR.

O bonheur des cieux !
O plaisir des dieux !
Un seul mot vous fait luire et briller à mes yeux !
Amour ! je ne peux
Former d'autres vœux;
Je suis aimé, je suis heureux !

Eh quoi ! ma Juanita chérie,
Ma paysanne si jolie,
Serait d'une noble maison !
Aurait un rang, un titre... un nom !...

Silence... Il faut me taire, et je me tais...
Mais... mais...

O bonheur des cieux ! etc.

Et par quelle ruse sournoise
Se cachait-elle à tous les yeux
Sous la basquine villageoise
Ou sous le froc religieux?...
Silence... A me taire on me condamne,
Mais princesse ou bien paysanne...

O bonheur des cieux ! etc.

(Remontant le théâtre et regardant du haut de la terrasse.)

Mais quel bruit... quel mouvement parmi nos jeunes officiers... Quel est cet homme qu'ils entourent... qui s'arrache de leurs bras et qui se dirige de ce côté?

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, DON GASPARD, montant vivement la terrasse

DON GASPARD, lui tendant les bras.

Mon cher chevalier!

LE CHEVALIER, avec joie.

Le duc d'Olonne!

DON GASPARD.

Il n'y a que vous que je n'avais pas embrassé!

LE CHEVALIER.

Vous êtes vivant? vous en êtes sûr?...

DON GASPARD.

A n'en pouvoir douter...

LE CHEVALIER.

Par quel miracle?... lorsque à l'instant même je recevais la nouvelle et les détails de votre mort!

DON GASPARD.

C'est plein d'intérêt... n'est-ce pas?... Je m'en vante...

LE CHEVALIER.

Quoi! c'est vous-même...

DON GASPARD.

Le tout est de mourir à propos... et je me suis tué... C'est à cela que je dois la vie... sinon et sous les verrous de cette forteresse où j'étais enfermé depuis trois mois... j'allais périr... mais, réellement, de consomption et d'ennui... quand je reconnus dans le médecin de la citadelle un ancien ami... j'en ai partout... Je me prétendis malade... Il accourut; je lui confiai mon projet... Il me traita alors comme pour de vrai... et quelques jours après, j'étais mort. Non content de cela, mon ami le docteur voulut lui-même m'ensevelir, et deux hommes choisis par lui me transportèrent hors de la forteresse. A trois cents pas des remparts, je levai la tête et je leur dis : « Ne prenez pas la peine de me porter plus loin... Voilà ma bourse, taisez-vous et laissez-moi! je m'en irai à pied. » Ce que je fis lestement, pour un mort de la veille. Et grâce au bruit de mon trépas, généralement répandu, me voici arrivé sans danger et assez à temps, je l'espère, pour me battre et me faire tuer avec vous.

LE CHEVALIER, riant.

En vérité!

DON GASPARD.

Je le voudrais presque, pour la rareté du fait... deux fois en une semaine... ce n'est pas commun!

LE CHEVALIER.

Non, parbleu!

DON GASPARD.

Je viens de faire ma cour au roi et de lui offrir mes services, qu'il a gracieusement acceptés... il me donne le commandement de ce poste qui est important pour le combat de demain; aussi, c'est là que je vais faire dresser ma tente.

LE CHEVALIER.

Et moi, je vais dans l'instant, avec deux cents dragons, reconnaître les positions ennemies et éclairer la plaine jusqu'à Villa-Viciosa.

DON GASPARD.

Où le roi et le duc de Vendôme, son général, veulent livrer bataille.

LE CHEVALIER.

Et si nous la gagnons... à quinze lieues de Madrid... vous comprenez... les affaires du roi iront bien...

DON GASPARD.

Et les vôtres, chevalier?

LE CHEVALIER.

Excellentes! Je ne vous parle pas de ma fortune... elle suivra celle de Philippe V... mais j'ai mieux encore... (Avec entraînement.) l'aventure la plus piquante, la plus délicieuse... une femme charmante... adorable, qui d'abord ne me donnait aucun espoir...

DON GASPARD, gaiement.

Voilà comme je les aime, contez-moi donc cela.

LE CHEVALIER, s'arrêtant.

Non, non... je ne peux pas... je dois me taire, j'ai promis le secret...

DON GASPARD.

Avec moi?

LE CHEVALIER.

Avec tout le monde! que voulez-vous? j'en suis fou... j'en perds la tête!

DON GASPARD.

Eh bien! mon cher, nous vous guérirons... nous commencerons par vous l'enlever.

LE CHEVALIER.

Halte-là!

DON GASPARD.

C'est de droit... c'est de bonne guerre... Dès que vous n'avez pas confiance... chacun pour soi, Dieu et les belles pour tous! Voyons, chevalier, il est encore temps de détourner les dangers qui menacent votre tête... Confidence entière... Quelle belle dame de la cour est votre maîtresse?... je les connais toutes... avouez-moi son nom...

LE CHEVALIER, avec embarras.

En vérité, je ne le sais pas!

DON GASPARD, riant.

Dites-moi plutôt que vous avez peur.

LE CHEVALIER.

Moi? du tout...

DON GASPARD.

Eh bien! vous avez tort... Quand je le veux bien, pas une ne m'échappe!...

LE CHEVALIER, essayant de rire.

Vraiment!

DON GASPARD.

Je ne suis pas plus fat qu'un autre, et je conviens que quand elles peuvent se soustraire à l'influence du premier regard, elles ont des chances de salut... mais mon premier coup d'œil est terrible... il les subjugue et les bouleverse!... Aussi que je voie seulement votre belle inconnue...

LE CHEVALIER, vivement.

Vous ne la verrez pas, je l'espère.

DON GASPARD.

C'est ce qui vous trompe... A Madrid ou ailleurs, nous la découvrirons, nous inventerons quelque bon moyen... quelque ruse... ce soir, à table, car j'ai à souper, ici, sous la tente, une partie de nos officiers... Permis à vous d'assister à la conspiration...

(On entend sonner l'horloge du couvent.)

LE CHEVALIER, avec impatience.

Eh! justement... je ne peux pas... voici pour moi l'heure du départ.

DON GASPARD.

Et pour nous l'heure du repas.

LE CHEVALIER.

Mais ce ne sera pas long... je cours reconnaître l'ennemi, l'attaquer, le disperser, et je reviens pour le dessert.

(Il sort en courant.)

SCÈNE IX.

DON GASPARD, OFFICIERS.

LES OFFICIERS.

Demain avec l'aurore
L'airain va retentir,
Ce soir buvons encore
Aux belles, au plaisir!
Buvons aux tendres preuves
De nos amours nouveaux!
Buvons même à nos veuves,
Ainsi qu'à nos rivaux!

(Pendant ce chœur, on a dressé une tente dont les rideaux tombent au second plan et l'on a apporté une table élégamment servie.)

SCÈNE X.

LES MÊMES; LA ROSE, sortant de la porte à gauche, en tenant BIANCA par l'oreille.

LA ROSE.

Vous avez beau dire et beau faire,
Corbleu! vous me suivrez.

DON GASPARD.

Eh mais! quel est ce bruit?

LA ROSE.

J'en étais sûr! c'est le révérend père
Que j'ai surpris en secret, dans la nuit,
Sous les voûtes silencieuses,
Se glissant du côté de nos religieuses :
Ouvrez, mes sœurs, ouvrez, disait-il...

TOUS, en riant.

Quelle horreur!

DON GASPARD, faisant signe à La Rose de le faire avancer.

Qu'on le voie!...

BIANCA, s'avance, lève les yeux sur don Gaspard, jette un cri de terreur et reste stupéfaite en le regardant.

Ah! je frémis de terreur!

Ensemble.

BIANCA.

Il revient sur la terre,
Il revoit la lumière,
Et ses traits menaçants
Ont glacé tous mes sens.
Jamais, non, jamais, je le sens,
Je n'eus plus peur des revenants!

TOUS, en riant.

O terreur singulière!
Il frémit, le cher frère...
Il est pâle et tremblant,
C'est dommage, vraiment...
Il est gentil, le révérend,
Mais très-gentil, le révérend!

DON GASPARD.

Approche et parle au duc d'Olonne.

BIANCA, à part.

C'est bien lui!

LA ROSE, à demi voix.

Devant vous, l'on dirait qu'il frissonne.

DON GASPARD, riant.

Je conçois fort bien sa frayeur;
Des moines, dès longtemps, mon nom est la terreur,
Depuis les deux que j'ai fait pendre
En Catalogne!... mais c'étaient des espions.
Tandis que celui-ci, l'on ne peut s'y méprendre,
C'est un novice aux cheveux blonds!
(A Bianca.)
Aussi, bois avec nous.

BIANCA.

Merci.

DON GASPARD.

Tu ne bois pas?
Chante alors!

BIANCA.

Moi, grand Dieu!

DON GASPARD.

Tout ce que tu voudras :
Des airs de ton couvent,
Du plain-chant...
Allons donc!

BIANCA.

Pardon, monseigneur, pardon!

DON GASPARD, parlé.

Chante.

BIANCA.

COUPLETS.

Premier couplet.

Voyez-vous le dôme
De Saint-Pacôme,
Que ce grand saint jadis fonda
C'est une abbaye,

Du ciel chérie,
Car nuit et jour on entend là :
Alleluia!

Saint bienheureux,
Défends ces lieux
Et tes enfants
Des mécréants
Et des méchants!
Aussi tous les moines
Et les chanoines
Y sont joyeux et bien portants;
O doux privilége!
Le saint protége
Ses serviteurs et ses enfants :
Alleluia!

Deuxième couplet.

Un jour la frégate,
D'un noir pirate
Auprès du couvent débarqua;
Sarrazin farouche,
Que rien ne touche,
C'était le corsaire Abd-Allah,
Alleluia!

Saint glorieux,
Défends ces lieux
Et tes enfants
Des mécréants
Et des méchants!
Voilà que ces braves
Vont droit aux caves
Pleines de flacons enivrants;
Mais, rare merveille,
Pacôme veille
Sur ses élus et ses enfants.
Alleluia!

Troisième couplet.

A peine la troupe,
Vidant sa coupe,

Eut dégusté ce nectar-là,
Qu'oubliant sa rage,
Tout l'équipage
Tombant à genoux, s'écria :
Alleluia!

Saint bienheureux,
Puisqu'en ces lieux,
Dans les festins
On boit des vins
Aussi divins!
Touché par la grâce,
Mon cœur se lasse
D'être Sarrazin et brigand!
Et tous les corsaires,
Chrétiens sincères,
Se sont faits moines du couvent :
Alleluia!

DON GASPARD.

Bravo, moine, très-bien chanté!
Buvons, messieurs, à sa santé!

Ensemble.

LES OFFICIERS.

Demain avec l'aurore,
L'airain va retentir,
Ce soir buvons encore
Aux belles, au plaisir!
Buvons aux tendres preuves
De nos amours nouveaux!
Buvons même à nos veuves,
Ainsi qu'à nos rivaux!

BIANCA, *à part.*

Destin, tu viens encore
Sur moi t'appesantir!
Pour celui qui m'adore
O fatal avenir!
Pour tous deux quelle épreuve
Et quels tourments nouveaux!

Moi qui me croyais veuve...
Plus d'espoir à mes maux!

(A la fin de ce chœur on entend dans le lointain, avec accompagnement de fifre et de tambour, une marche dont le bruit va toujours en se rapprochant.)

DON GASPARD, se levant.

Messieurs, c'est la retraite. Oui, trêve à nos chansons.
Au point du jour, demain, nous nous battons,
Et pour la règle et pour la forme,
Quand sonne la retraite il faut que chacun dorme.

(On entend dans le lointain les voix des factionnaires et le bruit des patrouilles.)

VOIX, en dehors.

Qui vive! qui vive!

BIANCA, à part.

O ciel!... voici la nuit venir!
Loin de mon protecteur que vais-je devenir!

(La marche, qui avait été en crescendo en passant au pied de la terrasse, s'éloigne maintenant en diminuant.)

DON GASPARD.

Sous vos tentes, retirez-vous,
Demain, au champ d'honneur, nous nous reverrons tous.

(Ils sortent tous, excepté don Gaspard et Bianca. Pendant le dernier chœur on a enlevé la table du souper. La Rose et quelques soldats ont disposé à droite du théâtre un lit de camp qu'ils ont recouvert d'un manteau. Près du lit de camp, une table sur laquelle est une lampe, et de l'autre côté un fauteuil.)

SCÈNE XI.

BIANCA, DON GASPARD.

BIANCA, qui est restée la dernière et regardant la porte du fond.

Ils s'éloignent tous... et si je pouvais...

(Elle veut s'enfuir.)

DON GASPARD, le retenant.

Eh bien!... eh bien!... où courez-vous, mon révérend?... retrouver les nonnes?...

BIANCA.

Non, monseigneur... je vous jure que ce n'était pas pour ça...

DON GASPARD.

Laissez donc!... malgré votre air timide, vous êtes un gaillard qui irez loin... mais pas de ce côté... car je vous surveille... et d'abord, comment vous trouvez-vous entre les mains des Français?

BIANCA.

Fait prisonnier par eux, j'ai été protégé par M. le chevalier de Vilhardouin...

DON GASPARD.

Ah! le chevalier est votre protecteur!... ce titre seul mérite des égards, et, en son absence, je le remplacerai...

BIANCA.

Comment, monseigneur...

DON GASPARD.

Et puisqu'il s'agit du chevalier, vous autres moines qui savez tout... savez-vous qu'il est amoureux à en perdre la tête?...

BIANCA, à part.

Pauvre jeune homme! (Haut et vivement.) Pour moi, monseigneur... je puis vous assurer...

DON GASPARD, brusquement.

Le savez-vous?... je vous le demande...

BIANCA, baissant les yeux.

Oui... oui... il me l'a dit.

DON GASPARD.

J'en étais sûr, il en parle à tout le monde. Il a donné

toute sa vie dans le sentiment! et, à l'égard des dames, il ne me ressemble guère.

BIANCA, timidement.

Vous n'en aimez aucune?...

DON GASPARD.

Je les aime toutes!...

BIANCA, à part.

Ah! le vilain caractère!

DON GASPARD.

Et connaissez-vous la personne qu'il adore?

BIANCA.

Mais... c'est-à-dire... je crois que...

DON GASPARD, brusquement.

La connaissez-vous?

BIANCA, vivement.

Une femme qui n'a rien à se reprocher... car elle ne savait pas... elle ne pouvait pas prévoir...

DON GASPARD.

Je ne vous demande pas cela... je vous demande si elle est jolie.

BIANCA, baissant les yeux.

Je n'en sais rien, monseigneur...

DON GASPARD.

Au fait... ça ne peut pas encore s'y connaître... mais, pour peu qu'il reste avec nous, je me charge de son éducation...

BIANCA, à part.

Ah! mon Dieu!

DON GASPARD.

Et ils ne te reconnaîtront plus au couvent... ils te prendront pour... un vrai moine! En attendant, tu peux dormir.

BIANCA, effrayée.

Comment! ici?...

DON GASPARD, la contrefaisant.

Et où donc?

BIANCA, de même.

Toute la nuit?...

DON GASPARD, de même.

Eh! oui, sans doute... est-ce que vous ne dormez pas la nuit?

BIANCA, troublée.

Non, non, jamais!

DON GASPARD.

Et qu'est-ce que vous faites donc?

BIANCA.

Rien... rien!... monseigneur. (A part.) Ah! mon Dieu!

DON GASPARD, la regardant.

Ah çà! qu'est-ce qu'il a donc, ce petit moine?

DUO.

DON GASPARD, s'asseyant sur le lit de camp.

Allons, point de façons; faites, mon révérend,
Comme en votre cellule, et sur le lit de camp
Libre à vous de dormir...

BIANCA, s'éloignant avec effroi, à part.

Grand Dieu!

(Haut.)

Non, non, de grâce!
Ce fauteuil suffit.

DON GASPARD, nonchalamment.

Soit, j'en aurai plus de place.
Mais en guerre aucun soin n'est par moi négligé,
Et de peur de surprise... ici, sur cette table
(Lui montrant les pistolets qui sont à gauche du théâtre.)
Mettez mes pistolets.

BIANCA, à part, hésitant.

O ciel!...

(Elle va les prendre en tremblant, et dit en montrant celui qu'elle tient de la main droite.)

Est-il chargé?

DON GASPARD.

Eh! sans doute!...

(Voyant qu'elle tremble.)

Allons donc!... par l'enfer et le diable!

BIANCA, effrayée, pose vite le pistolet sur la table et s'éloigne.

Comme il jure!

DON GASPARD, riant.

Sont-ils poltrons dans le clergé!

Ensemble.

BIANCA.

Qu'il est brutal, qu'il est farouche!
Craignons d'exciter son courroux.
Rien ne l'émeut, rien ne le touche,
Et pourtant c'est là mon époux!
C'est là mon maître et mon époux!
Ah! quel époux!

DON GASPARD.

A peine on dirait qu'il y touche,
Ce moine timide et si doux!
Et lui, qui d'un rien s'effarouche,
En saurait vite autant que nous,
Il en saurait autant que nous,
Autant que nous.

(Bianca est assise sur le fauteuil près de la table, et don Gaspard, assis sur le lit de camp, de l'autre côté.)

DON GASPARD.

Dormez-vous?

BIANCA.

Je n'ai pas sommeil.

DON GASPARD.

Ni moi non plus.

(S'appuyant sur la table et allumant des cigares à la lampe.)

Fumez-vous?

BIANCA, sautant sur son fauteuil avec effroi.

Ah! mon Dieu!

DON GASPARD.

Par goût et par principe,
En guerre on doit aimer le tabac et la pipe.
(Lui offrant un cigare allumé.)
A nous deux!

BIANCA.

Moi, jamais!

DON GASPARD.

Scrupules superflus.
Un cigare en l'honneur de notre roi Philippe!

BIANCA.

Je ne puis pas.

DON GASPARD.

Et moi, palsambleu! je ne puis
Fumer seul!... ainsi fume...
(Touchant à ses pistolets qu'il change de place.)
Ou sinon...

BIANCA, avec frayeur et prenant vivement le cigare.

J'obéis!

Ensemble.

BIANCA, tout en essayant de fumer.

Qu'il est brutal, qu'il est farouche!
Craignons d'exciter son courroux.
Je frémis quand sa main me touche,
Et pourtant c'est là mon époux!
C'est là mon maître et mon époux!
Ah! quel époux!

DON GASPARD, la regardant.

A peine on dirait qu'il y touche,
Ce moine timide et si doux!
Et lui, qui d'un rien s'effarouche,
En ferait vite autant que nous,
Il en ferait autant que nous,
Autant que nous.

DON GASPARD.

Permis à toi, selon votre pieuse mode,
De dire ton bréviaire et ton latin...

BIANCA.

Hélas!
Je l'ignore.

DON GASPARD, gaîment.

Comment, moine, tu ne sais pas
Le latin?... Touche là!... cela nous raccommode.
Dis alors ta prière ainsi que tu voudras,
Je ne l'entendrai pas.

(Il se jette sur le lit de camp pendant que Bianca, à genoux, à gauche, murmure à demi-voix sa prière.)

BIANCA.

Mon Dieu! toi qui lis dans mon âme,
Efface un souvenir chéri!

DON GASPARD, commençant à s'endormir.

Ainsi soit-il!

BIANCA, montrant Gaspard.

Mais quoiqu'hélas! je sois sa femme,
Qu'il ne soit jamais mon mari!

DON GASPARD, de même.

Ainsi soit-il!

BIANCA.

Fais que jamais il ne connaisse
Le nœud qui nous unit ici!

DON GASPARD, de même.

Ainsi soit-il!

BIANCA.

Que je puisse le fuir sans cesse!
Plutôt mourir que d'être à lui!

DON GASPARD, rêvant.

Ainsi soit-il!

BIANCA, se levant et s'approchant de lui.

Il dort!... Dieu me protégera.
Fuyons! fuyons!

(Elle va pour sortir par la portière du fond; mais au moment où elle ouvre les rideaux de la tente, le factionnaire lui ferme le passage et crie à voix haute.)

LE FACTIONNAIRE.

Qui va là?

DON GASPARD, s'éveillant au bruit, se lève et saisit un pistolet qu'il dirige vers Bianca qui est au fond du théâtre.

Halte-là!

(Bianca, effrayée, redescend vivement le théâtre.)

Ensemble.

DON GASPARD.

Pas un mot, pas un geste,
Ou sinon, je l'atteste,
Un dénoûment funeste
Te menace aujourd'hui!
Vouloir nous fuir encore,
Partir avant l'aurore!
Un complot que j'ignore
Se trame ici par lui!

BIANCA.

Ah! je reste! je reste!
O rencontre funeste!
Ah! combien je déteste
Un semblable mari!
Plus il va, plus encore
Je sens que je l'abhorre!
O mon Dieu, je t'implore,
Préserve-moi de lui!

DON GASPARD.

Oui, cette subite retraite
Me fait craindre une trahison,
Ce froc sacré, cette robe discrète,
Cacheraient-ils encore un espion?

BIANCA, effrayée.

Moi!

DON GASPARD.

Tu sais comment je les traite!
Demain au point du jour on connaîtra ton nom
Et tes projets!

BIANCA, à part.

Je suis perdue!

DON GASPARD.

D'ici là, révérend, moi, je te garde à vue
Et te retiens par ton cordon!

SCÈNE XII.

LES MÊMES; LE CHEVALIER, le bras en écharpe; puis, à la fin de la scène, LES OFFICIERS et LES SOLDATS.

FINALE.

LE CHEVALIER, entr'ouvrant brusquement les rideaux du fond et s'élançant dans la tente.

Ah! les voici!

BIANCA, poussant un cri en l'apercevant.

Blessé!...

LE CHEVALIER.

Pour en finir plus vite!
J'avais hâte de revenir,
(Regardant Gaspard.)
Et leurs guerillas mis en fuite
Me ramènent vers ceux qui pensaient me trahir.

DON GASPARD.

Moi! vous trahir!... et comment?

LE CHEVALIER, avec ironie.

Sur mon âme,
Vous jouez, monseigneur, la surprise à ravir!
(Montrant Bianca.)
Vous ignoriez encor que c'était une femme?

DON GASPARD, poussant un cri.

Une femme!... ah! si je l'avais su!

LE CHEVALIER.

Que dit-il?

BIANCA, bas, au chevalier.

Que par vous mon secret est connu!

DON GASPARD, stupéfait.

Le révérend!... une femme...

(A Bianca.)

Ah! madame!

(A part.)

De réputation, morbleu! je suis perdu!

(Avec galanterie à Bianca.)

Pour effacer envers vous tant d'outrages,
Souffrez que désormais vous offrant mes hommages...

LE CHEVALIER, l'interrompant avec hauteur.

Avant vous, monseigneur, j'avais offert les miens.

DON GASPARD, avec ironie.

Furent-ils acceptés? Ici rien ne le prouve!

LE CHEVALIER, se tournant d'un air suppliant vers Bianca.

J'en appelle à vous seule!...

(Bianca baisse les yeux et garde le silence.)

DON GASPARD, à demi-voix et en souriant, au chevalier.

Eh! mais... je vous préviens
Qu'elle se tait!... Pour votre amour je trouve
Ce silence des plus fâcheux!

LE CHEVALIER, à Bianca.

Ah! vous m'aviez promis...

BIANCA, troublée.

Moi?...

LE CHEVALIER.

D'accueillir mes vœux!

DON GASPARD, s'approchant d'elle d'un ton sévère.

Serait-il vrai?

BIANCA, le regardant avec terreur.

Jamais !

DON GASPARD, à voix basse, au chevalier.

Mais voyez donc quel trouble !
A ma vue, à ma voix, son embarras redouble !
Je vous l'ai dit !...

LE CHEVALIER, la regardant avec jalousie.

Mais en effet...

DON GASPARD.

De mon premier coup d'œil c'est l'ordinaire effet !

Ensemble.

LE CHEVALIER.

O dépit, ô rage extrême,
Serait-ce lui qu'elle aimait ?
Voilà, je le vois moi-même,
Voilà ce fatal secret.

BIANCA.

O terreur ! ô trouble extrême !
Mais aucun ne me connaît,
Tâchons encor, ici même,
De leur cacher mon secret.

DON GASPARD.

Quelle maladresse extrême !
Que de grâces, que d'attraits ;
Et cette nuit, ici même,
Dans mes fers je la tenais.

DON GASPARD et LE CHEVALIER, à Bianca.

Parlez !... parlez !...

BIANCA, froidement.

Je n'ai rien à vous dire.
Loin de vous deux portant mes pas,
Permettez que je me retire.
Et sans être connue...

LE CHEVALIER, avec jalousie.

Ah ! vous ne voulez pas

Avouer devant moi l'amour qu'il vous inspire,
Et dont j'aurai raison !

DON GASPARD.

A vos ordres !

LE CHEVALIER, tirant son épée.

Ici,
A l'instant...

BIANCA.

Arrêtez !

LE CHEVALIER.

Ah ! vous tremblez pour lui !...

(Tous deux ont tiré l'épée. On entend au dehors un son de clairons et de trompettes. Les rideaux de la tente s'ouvrent au fond. On aperçoit tous les officiers qui entrent vivement et se jettent entre don Gaspard et le chevalier.)

LE CHŒUR.

Guerriers de l'Espagne et de France,
Voici le signal du combat ;
Et lorsque l'ennemi s'avance,
C'est contre lui seul qu'on se bat !

LE CHEVALIER, remettant son épée dans le fourreau.

Ils disent vrai ! L'ennemi nous appelle.

DON GASPARD, de même.

Oui, contre lui mesurons-nous d'abord !

LE CHEVALIER.

Nous pourrons, reprenant plus tard notre querelle,
Y verser notre sang, s'il nous en reste encor !

DON GASPARD.

Du clairon belliqueux j'entends la voix sonore.

TOUS, s'avançant au bord du théâtre.

O ma patrie ! ô terre des héros !
D'un beau jour voici l'aurore,
Et nous promettons encore
La victoire à tes drapeaux !

LE CHEVALIER, prenant La Rose à part, et à demi-voix.

Toi... si je succombais, ce portrait, à ma mère,
Tu le lui porteras, ainsi que mes adieux !

LA ROSE, avec émotion.

Oui... oui, mon officier...

(S'adressant à Joli-Cœur.)

Depuis notre autre affaire
Nous sommes ennemis... Je sais que tu m'en veux...
Ta main... ta main...

(Tous deux se donnent la main et s'embrassent; puis, se retournant vers Bianca.)

Et vous, révérend père,
Priez pour tous les deux !

TOUS LES SOLDATS, se découvrant.

France, qui m'as vu naître,
A toi mes derniers vœux;
Je ne dois plus peut-être
Revoir tes bords heureux !
France, qui m'as vu naître,
Reçois mes derniers vœux !...

LA ROSE, essuyant ses yeux.

Allons ! allons !

LE CHEVALIER.

Du clairon belliqueux j'entends la voix sonore.

TOUS, s'avançant.

O ma patrie ! ô terre des héros !
D'un beau jour voici l'aurore !
Et nous promettons encore
La victoire à tes drapeaux !





ACTE TROISIÈME

Une salle du palais de Buen-Retiro. — A droite et à gauche, croisées à balcon sur le premier plan, et sur le second, portes de chaque côté ; porte au fond, conduisant à un troisième balcon qui fait face au spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON GASPARD, LE CHEVALIER.

(Au lever du rideau, don Gaspard est assis sur un fauteuil. Entre le chevalier qui va s'asseoir sur le fauteuil en face. Tous deux s'aperçoivent, se lèvent, se saluent et se rasseyent sans se dire un mot.)

LE CHEVALIER.

Monsieur le duc d'Olonne vient de bien grand matin au palais de Buen-Retiro.

DON GASPARD.

Monsieur de Vilhardouin vient de bien bonne heure faire sa cour au roi.

LE CHEVALIER.

Monsieur le duc d'Olonne vient-il pour Sa Majesté ?

DON GASPARD.

Et vous, monsieur ?

(Tous deux se lèvent.)

LE CHEVALIER.

Tenez, monsieur le duc...

DON GASPARD.

Tenez, monsieur le chevalier, ou plutôt monsieur le mar-

quis de Guadalaxara; car depuis la bataille de Villa-Viciosa, depuis que le roi est décidément roi des Espagnes et des Indes, vous nous avez dépassés tous en fortune et en faveur... j'ai bien envie de vous donner un bon avis.

LE CHEVALIER.

Je ne les refuse jamais, surtout d'un ami, et j'écoute.

DON GASPARD.

Eh bien donc, monsieur le marquis, lorsqu'il y a deux mois, après la bataille de Villa-Viciosa, nous avons voulu reprendre, l'épée à la main, notre petite discussion particulière, notre gracieux souverain a interposé entre nous ce nouveau sceptre qu'il nous devait, et, déclarant qu'il ne souffrirait jamais un pareil combat entre ses défenseurs, il a, dans sa royale prudence, confisqué, à son profit, l'objet de notre querelle.

LE CHEVALIER.

Comment cela ?

DON GASPARD.

En la remettant entre les mains de madame des Ursins et de la reine.

LE CHEVALIER.

Dont elle est devenue première dame d'honneur, et bientôt, dit-on, camarera mayor !

DON GASPARD.

Et tout cela ne vous dit rien ?

LE CHEVALIER.

Rien que d'honorable pour elle.

DON GASPARD, avec ironie.

Certainement, si vous appelez ainsi la faveur du maître !

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire ?

DON GASPARD.

Que nous ne sommes pas seuls épris de cette coquette et capricieuse beauté, et que le roi... le roi lui-même...

LE CHEVALIER.

Au milieu des affaires dont il est accablé ?...

DON GASPARD.

Bah ! les rois, et surtout le petit-fils de Louis XIV, trouvent toujours le temps d'être amoureux... C'est dans le sang... et si vous m'en croyez...

LE CHEVALIER.

Non, je ne vous crois pas... Juanita...

DON GASPARD.

Ou Isabelle..., car elle n'a encore voulu trâhir pour personne le mystère qui l'entoure.

LE CHEVALIER.

Qu'importe !... celle à qui j'ai voué ma vie est l'honneur et la vertu même. Loin d'être éblouie des faveurs qui l'environnent, elle n'est occupée qu'à s'y soustraire. Fuyant la cour et ses splendeurs, elle se cache à tous les yeux... et humble... modeste...

DON GASPARD.

Comme mademoiselle de La Vallière...

LE CHEVALIER.

Allons donc !... si elle était aimée du roi, elle ne le serait pas autant de la reine et surtout de madame des Ursins !

DON GASPARD.

Et, si ce n'était la crainte de déplaire au roi... pourquoi combattre et cacher comme elle le fait la passion qu'elle a au cœur ?... car elle en a une...

LE CHEVALIER, avec joie.

Vous le croyez ?

DON GASPARD.

J'en suis sûr...

LE CHEVALIER, de même.

Je me le disais... et je ne le pouvais croire... Mais puis-

que vous-même vous en êtes aperçu... vous pensez donc qu'elle m'aime ?

DON GASPARD.

Non !... c'est moi !...

LE CHEVALIER.

Vous !...

DON GASPARD.

Eh ! oui, sans doute... N'avez-vous pas remarqué avec quel soin elle évite ma présence ?

LE CHEVALIER.

C'est vrai !...

DON GASPARD.

Et dès que j'entre dans un salon, dès qu'elle m'aperçoit, elle se trouble...

LE CHEVALIER.

C'est vrai !...

DON GASPARD.

Si je m'approche d'elle... si je lui parle... elle rougit, elle pâlit...

LE CHEVALIER.

C'est vrai !...

DON GASPARD.

L'autre jour... pour passer dans l'appartement de la reine... je lui ai présenté ma main, qu'elle accepta en tremblant... j'ai cru qu'elle allait se trouver mal !...

LE CHEVALIER.

Ah ! la perfide !

DON GASPARD.

Et mieux encore... Depuis un mois j'étais absent... J'avais été envoyé par le roi en ambassade à Rome, pour aplanir les différends élevés entre nous et le saint-siége, mission qu'ici à la cour tout le monde ambitionnait... je viens d'ap-

prendre à mon retour que je devais cette faveur à ses instances secrètes...

LE CHEVALIER.

Ah! c'est une trahison qui n'a pas de nom!... Si je vous apprenais, moi, que pendant votre absence... Elle ne m'a rien dit... rien avoué... j'en conviens. Mais tout ce qu'il y a de plus tendre, de plus séduisant dans les manières, dans le regard... à chaque instant il me semblait qu'elle allait s'oublier et me dire : Je vous aime!... et depuis hier...

DON GASPARD.

Depuis mon retour!...

LE CHEVALIER.

C'est une figure pâle... inanimée... un froid glacial... Enfin, je venais ce matin lui demander une explication.

DON GASPARD.

Et moi aussi... car enfin ce n'est pas naturel... Tout le monde croit, d'après des preuves aussi évidentes... que je suis sûr de son amour... qu'elle me l'a avoué... que je suis heureux... vous le croyez aussi, j'en suis sûr?

LE CHEVALIER.

Monsieur...

DON GASPARD.

Eh bien! non... cela n'est pas!... Il n'y a rien... Je suis aussi peu avancé que le premier jour... C'est trop de combats, trop de résistance, je n'y suis pas habitué... et, comme je vous le disais, il faut qu'elle s'explique!

SCÈNE II.

LES MÊMES; UN DOMESTIQUE en livrée sortant de la porte à gauche.

LE DOMESTIQUE.

La señora Isabelle... la camarera mayor...

DON GASPARD.

Il paraît qu'elle est nommée.

LE CHEVALIER.

C'est donc de ce matin.

LE DOMESTIQUE.

Ne peut recevoir d'aussi bonne heure M. le duc d'Olonne.

DON GASPARD.

Elle me craint.

LE DOMESTIQUE.

Elle attendra après la messe, M. le duc et M. le marquis.

DON GASPARD.

Bonne chance, mon cher ami, à tantôt, au baise-main qui doit avoir lieu chez la reine... Mais avant mon entrevue avec la señora... je veux lui préparer une surprise... une galanterie... une sérénade sous son balcon : ça ne peut pas faire de mal.

LE CHEVALIER, à part.

Ah! je le préviendrai...

(Il sort par la porte du fond, don Gaspard par la porte à droite, et sur la ritournelle de l'air suivant, Bianca entre par la porte à gauche.)

SCÈNE III.

BIANCA, en robe de cour, sortant de l'appartement à gauche et causant avec LE DOMESTIQUE.

Sans me connaître, implorant mon appui,
Tu dis donc qu'elle souffre et qu'elle est dans la peine!
Ah! qu'elle vienne! à l'instant qu'elle vienne!
J'étais hier comme elle est aujourd'hui!

(Le domestique sort par le fond.)

AIR.

Demeure somptueuse,
Sous vos riches lambris,

Ils me disent heureuse,
Moi, qui tremble et gémis!

A lui que je déteste
Enchaînée à jamais!...
Et, par un sort funeste,
Fuir celui que j'aimais!...

Demeure somptueuse, etc.

SCÈNE IV.

BIANCA, allant ouvrir la fenêtre à gauche qui donne sur les jardins ; MARIQUITA, au fond et parlant bas au DOMESTIQUE qui lui montre de loin Bianca.

DUO.

MARIQUITA, tenant sa pétition à la main et s'approchant de Bianca, qui se retourne.

O ciel!

BIANCA, l'apercevant.

O ciel!
(Au domestique.)
Va-t'en!
(Courant à elle.)
Mariquita!

MARIQUITA, vivement.

Ma compagne!...
(S'arrêtant.)
Ou plutôt la duchesse d'Olonne!

BIANCA.

Silence!... et qu'en ces lieux personne
Ne t'entende jamais prononcer ce nom-là!

MARIQUITA.

Eh! pourquoi donc?

BIANCA, écoutant à droite.

Tais-toi !

MARIQUITA.

Le son d'une guitare !
Pour vous quelque galant à chanter se prépare !
(Regardant par la fenêtre, à droite, qu'elle ouvre.)
Un jeune cavalier, dont les traits sont charmants,
La tournure française !

BIANCA, à part, avec joie.

Ah ! c'est lui !

MARIQUITA, à part, et la regardant en dessous.

Je comprends !

LE CHEVALIER, en dehors, à droite.

SÉRÉNADE.

Premier couplet.

Vers ton balcon,
Mes yeux ont cherché l'auréole
Dont s'éclaire mon horizon !
O toi, ma vie et mon idole,
Mon âme me quitte et s'envole
Vers ton balcon !

Ensemble.

MARIQUITA, à part.

Ah ! c'est lui !... c'est lui !
C'est l'amant chéri
Qui soupire ainsi !

BIANCA.

Oui, c'est lui !... c'est lui !
De plaisir aussi
Mon cœur a frémi !
(On entend une sérénade sous l'autre balcon à gauche.)

MARIQUITA.

Un autre encore !...
(S'approchant de la fenêtre, qui est restée ouverte.)

Eh! mais, Dieu me pardonne,
C'est votre époux!... Oui, c'est le duc d'Olonne!

BIANCA.

Mais tais-toi donc!

DON GASPARD, en dehors, sous le balcon à gauche.

Deuxième couplet.

Sous ton balcon,
J'attends, ô ma belle Espagnole,
Et la neige tombe à flocon!
Parais!... qu'un regard me console,
N'attends pas que l'amour m'immole
Sous ton balcon!

Ensemble.

MARIQUITA.

Prodige inouï!
Quoi! c'est un mari
Qui soupire ainsi!

BIANCA.

Oui, c'est un mari!
De terreur aussi
Mon cœur a frémi!

MARIQUITA.

O miracle nouveau qu'on ne voit qu'à la cour!
Sous les fenêtres de sa femme,
Un époux qui soupire en musique un amour,
Qu'en paroles il peut exprimer à madame!

BIANCA.

Quand tu sauras...

MARIQUITA, souriant.

Déjà, je m'en doute entre nous!
(Montrant à droite et à part.)
Ici l'amant
(Montrant à gauche)
Et là l'époux!

(Écoutant vers le fond.)
O ciel! serait-ce un troisième?

BIANCA.

Justement!... C'est le roi lui-même!

MARIQUITA, stupéfaite.

Le roi!...

BIANCA.

C'est sa musique!...

MARIQUITA.

Écoutez! écoutez!
Les clairons! les tambours!

BIANCA.

A sa galanterie,
Oui, je le reconnais!

MARIQUITA.

Ainsi par l'harmonie
Vous voilà donc cernée, et de tous les côtés!

BIANCA.

(Accompagnement de musique militaire.)
O bruyant hommage,
Éclatant langage,
Par lequel s'engage
Leur cœur amoureux!
Au son des trompettes,
Amour tu répètes
Leurs flammes discrètes
Et leurs tendres vœux.
(On n'entend plus à droite et à gauche que l'accompagnement des guitares.)
Inutile fracas,
Ah! vous ne valez pas
Un aveu doux et tendre
Qu'on peut à peine entendre,
Et prononcé si bas...
Qu'on le devine, hélas!
(La musique militaire reprend avec plus de force.)
O bruyant hommage,

Éclatant langage,
Ordinaire gage
De leurs nobles feux!

Ensemble.

MARIQUITA.

Au son des trompettes,
Amour, tu répètes
Leurs flammes discrètes
Et leurs tendres vœux.

BIANCA.

Au son des trompettes,
Amour, tu répètes
Leurs flammes discrètes
Et leurs tendres vœux.

MARIQUITA.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

BIANCA.

Je te le dirai... toi seule le sauras... toi et la reine, à qui j'ai tout confié, le sort de mon père et le mien... La reine, qui malgré son pouvoir et ses bontés... ne peut rien contre les liens qui m'enchaînent... Mais toi, d'abord, que voulais-tu? qui t'amenait au palais?

MARIQUITA.

Mugnoz, mon pauvre mari, à qui il arrive toujours des malheurs... Vous savez comme il est jaloux... et ici, à Madrid... une dispute qu'il a eue avec un Dominicain, un agrégé du saint-office!... Ça n'avait pas de raison!... Aussi le soir même il a été arrêté, comme de juste, et jeté dans la prison du palais, où il est encore... On peut voir d'ici ses fenêtres... et avant qu'il soit transféré dans les cachots de l'Inquisition, d'où on ne sort pas facilement... je venais supplier la camarera mayor, sans me douter de notre bonheur.

BIANCA.

Sois tranquille... dès aujourd'hui ton mari sera libre.

MARIQUITA, avec joie.

Ah! madame!

BIANCA.

On vient... Baisse ton voile, et pas un mot qui puisse me faire reconnaître.

MARIQUITA.

C'est le duc, votre mari.

BIANCA.

Raison de plus!

SCÈNE V.

MARIQUITA, qui a baissé son voile, BIANCA, DON GASPARD, suivi d'UN PAGE qui se tient à l'écart.

DON GASPARD.

C'est à mon retour et d'aujourd'hui seulement que j'ai appris, madame, tout ce que je devais à vos bontés; le Roi ne m'a pas laissé ignorer que, sur votre recommandation, sur vos instances même, l'ambassade de Rome m'avait été accordée.

BIANCA, avec émotion.

Croyez, monsieur, que s'il est en mon pouvoir de vous continuer une pareille faveur...

DON GASPARD.

Il en est une plus précieuse encore!... La permission de vous offrir mes hommages et mon amour... Oui, madame, ne croyez pas que votre sévérité, que vos rigueurs puissent me décourager!... En tout temps, comme en tous lieux, vous me verrez attaché à vos pas, et quels que soient mes rivaux...

BIANCA, à part.

Ah! mon Dieu! un seul moyen de l'éloigner... (Haut et

gravement.) Vous perdriez vos peines, monsieur le duc! Je ne recevrai jamais les hommages d'un amant! Je verrais, et j'en doute, si je devrais accueillir ceux d'un mari!...

(Elle lui fait la révérence et sort avec Mariquita par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

DON GASPARD, seul.

J'aurais dû le deviner!... c'était là le seul obstacle... Elle m'aime; elle me le dit assez clairement... mais elle s'étonne, elle s'offense de ce qu'en lui offrant mon amour, je ne lui aie pas déjà offert ma main... Elle a le droit de s'y attendre. Et pardieu!... si je l'avais pu... si j'étais libre... si ce maudit mariage qu'il m'a fallu subir impromptu, et presque *in extremis*... n'était pas là pour m'enchaîner... j'aurais été au-devant de ses vœux! et trop heureux de cette alliance; je ne pouvais pas en contracter une qui m'offrît plus d'avantages : favorite à la fois de la reine et de madame des Ursins, elle mènera toute la cour... on arrivera par elle au plus haut crédit... crédit légitime et honorable, ce qui est rare... et puis une femme charmante dont je suis, pardieu! amoureux... et pour tout de bon, ce qui est encore plus rare!... Dieu! si je savais seulement ce qu'est devenue mon autre... ma première... Il faudra sérieusement que je m'en informe, parce que alors, et avec les mesures que j'ai prises, il y aurait peut-être moyen... Hein! qui vient là?

SCÈNE VII.

DON GASPARD, MUGNOZ, entrant vivement.

MUGNOZ.

Dieu du ciel!... sauvez-moi... car je ne sais ni où je suis, ni où je vais...

DON GASPARD, le regardant.

Eh ! mais... c'est ce coquin !...

MUGNOZ, tremblant et sans oser regarder.

Je suis reconnu !

DON GASPARD.

C'est ce poltron de Mugnoz, mon intendant !

MUGNOZ, levant la tête.

Vous, Excellence !... le duc d'Olonne, mon maître !... Comment êtes-vous ici ?

DON GASPARD.

C'est la demande que j'allais te faire.

MUGNOZ.

Moi... je n'en sais rien !...

DON GASPARD.

Et d'où sors-tu dans cet équipage ?

MUGNOZ.

De la grande aumônerie du palais... d'une cellule... où un affidé du saint-office m'avait fait mettre sous clef, parce que ma femme lui semblait jolie !

DON GASPARD.

Je crois bien !

MUGNOZ.

Vous la connaissez ?

DON GASPARD.

Belle comme un soleil !

MUGNOZ.

Ce qui n'est pas une raison pour mettre son mari à l'ombre... J'y étais depuis six semaines, lorsque tout à l'heure le révérend frère qui vient me voir chaque jour sous prétexte de m'apporter à dîner... car en conscience ça ne peut guère compter pour un repas... le révérend frère était entré, allant et venant dans ma cellule... dont il avait laissé

la porte ouverte... un instinct, une fièvre de liberté me saisit, et sans savoir où cela peut me mener, je m'élance dans le corridor, refermant la porte de ma prison sur le révérend frère, que je laisse tête-à-tête avec mon dîner !... Il est capable d'en mourir de faim !

DON GASPARD.

Et toi...

MUGNOZ.

Moi, sans rien demander à personne, je descends les escaliers quatre à quatre... je me trouve dans un vaste jardin...

DON GASPARD.

Celui du palais...

MUGNOZ.

Un vestibule se présente... puis une antichambre... et sans me faire annoncer, me voilà ; je vous rencontre... je ne vous quitte plus... vous êtes mon maître, c'est à vous de me protéger...

DON GASPARD.

Et ainsi ferai-je !

MUGNOZ.

Ça ne me regarde plus !

DON GASPARD.

J'entre chez le Roi, je lui en dirai deux mots... et dans l'instant ce sera une affaire arrangée...

MUGNOZ, avec reconnaissance.

Est-il possible !

DON GASPARD.

Ne m'en remercie pas... j'aurai justement besoin de toi.

MUGNOZ.

C'est bien de la bonté à vous...

DON GASPARD.

C'est à toi que j'avais confié en partant mon château et ma femme !...

MUGNOZ, tremblant.

Ah ! mon Dieu !...

DON GASPARD.

Eh bien ?...

MUGNOZ, de même.

Ça n'est pas ma faute... le château...

DON GASPARD.

Eh bien ?

MUGNOZ.

Le château... je peux en répondre... j'en suis sûr... il a été pillé... mais votre femme...

DON GASPARD.

Eh bien ! ma femme ?...

MUGNOZ.

Je ne peux rien affirmer... parce que, malgré les déguisements que nous avons pris... malgré tout mon courage... oui, monseigneur, je l'ai défendue jusqu'à la dernière extrémité ; mais cerné dans un bois... accablé par le nombre... blessé... désarmé...

DON GASPARD, lui frappant sur l'épaule.

Je t'en remercie !

MUGNOZ.

Il n'y a pas de quoi !... parce qu'en bon serviteur... enfin, elle a profité de ça pour s'égarer... s'évader...

DON GASPARD.

Et qu'est-elle devenue ?

MUGNOZ.

Je n'en sais rien... Le rendez-vous était à Madrid où nous devions nous réunir... mais tombé moi-même sous la griffe des Dominicains, je n'ai pu prendre d'informations.

DON GASPARD.

C'est ce qu'il faudra faire dès aujourd'hui !.... j'ai besoin de la voir, de lui parler, et à tout prix il faut que tu la découvres, que tu la retrouves...

MUGNOZ.

Ça n'est pas facile dans une ville comme Madrid... où tout se perd !

DON GASPARD.

Aussi, aux premières nouvelles certaines et positives que l'on pourra m'en donner... je ferai compter sur-le-champ six mille ducats.

MUGNOZ.

Six mille ?

DON GASPARD.

Comptant.

MUGNOZ.

Je la retrouverai.

DON GASPARD.

Nous causerons de cela... j'entre chez le roi... je te laisse mon page, qui va te reconduire à l'hôtel... et s'il te survient quelques renseignements... tu peux à l'instant me les envoyer par lui... il sait les moyens de me rejoindre.

MUGNOZ.

Oui, monseigneur...

DON GASPARD.

Adieu, et bon courage ! (Sortant en riant.) Ce pauvre Mugnoz !

SCÈNE VIII.

MUGNOZ, seul un instant; LE PAGE restant au fond en dehors de la porte.

MUGNOZ.

Le pauvre Mugnoz n'est plus à plaindre... je retrouve ma liberté... je vais retrouver ma femme, et si je peux retrouver la sienne... six mille ducats honnêtement acquis... Pour un intendant, c'est toujours... un commencement... Le difficile est de les gagner... parce que... De quel côté me mettre en quête, et où rencontrer ?...

(Pendant qu'il rêve.)

BIANCA, sortant de la porte à gauche, un papier à la main.

Oui, ce mot suffira pour délivrer à l'instant Mugnoz...

MUGNOZ, levant les yeux.

Qui prononce mon nom ?... Grand Dieu ! c'est elle !

BIANCA, poussant un cri de surprise.

C'est lui... (Rentrant vivement, en appelant.) Mariquita... Mariquita... viens donc !

MUGNOZ.

C'est comme un fait exprès... tous les bonheurs à la fois... Le ciel qui me l'envoie juste au moment... (Au page qui est assis en dehors.) Mon page ! mon petit page... tu sais où est ton maître... et les moyens de parvenir jusqu'à lui... cours vite lui dire que je l'attends ici, pour lui donner des nouvelles officielles et certaines de sa femme... va vite !

SCÈNE IX.

MUGNOZ, MARIQUITA, puis BIANCA; et après, LE CHEVALIER et PLUSIEURS PERSONNES de la cour.

MARIQUITA, accourant.

Mon mari!

MUGNOZ.

Ma femme!

MARIQUITA.

C'est toi!

MUGNOZ.

Je m'échappe à l'instant de ma prison!

MARIQUITA.

Eh quoi!
C'est toi que je revoi!

MUGNOZ et MARIQUITA.

Flamme douce et pure!
Bonheur sans égal,
Et que seul procure
L'amour conjugal!

MARIQUITA.

Près de ma jeune maîtresse
J'obtenais ta liberté!

MUGNOZ.

Pendant que, de mon côté,
J'augmentais notre richesse!

MARIQUITA.

Toi, Mugnoz!

MUGNOZ.

Et pourquoi pas?
Six mille beaux ducats!

MARIQUITA.

Six mille beaux ducats!

MARIQUITA et MUGNOZ.

Flamme douce et pure !
Bonheur sans égal,
Et que seul procure
L'amour conjugal !

(Bianca entre.)

MARIQUITA.

Quoi ! six mille ducats !... De qui ?

MUGNOZ.

Du duc d'Olonne,
De mon maître, qui me les donne
Si je peux découvrir sa femme !... Et la voilà !

MARIQUITA, vivement.

Garde-t'en bien !...

MUGNOZ, sans l'écouter.

Je viens de l'avertir déjà
Que par un sort heureux je l'avais aperçue...

BIANCA et MARIQUITA.

O ciel !

MUGNOZ.

Et qu'il se hâtât d'accourir !

BIANCA et MARIQUITA.

O ciel !

MUGNOZ.

Afin d'en réjouir sa vue.
Et dans l'instant il va venir...

BIANCA et MARIQUITA.

Il va venir !

MARIQUITA.

Malheureux !...

MUGNOZ, étonné.

Qu'est-ce donc ?

BIANCA, voyant entrer le chevalier et plusieurs personnes de la cour, fait signe à Mariquita de se taire.

Le chevalier... Silence!

(A demi-voix.)

Et devant lui, devant ce monde qui s'avance,
Pas un mot!...

MARIQUITA.

Mugnoz ne dira rien...
J'en connais le moyen.

(Bas, à Bianca.)

Mais jurez-moi sa grâce!

BIANCA.

Dès ce soir.

MARIQUITA.

Alors plus d'effroi.

(A demi-voix, à l'huissier de service.)

Un prisonnier d'État, plein d'adresse et d'audace,
Qui vient de s'échapper de la prison du Roi.

(L'huissier parle bas à l'alcade mayor.)

BIANCA, tremblante au bord du théâtre, à droite, et écoutant.

C'est l'heure !... Il va venir!... Voici le duc d'Olonne!

MARIQUITA, la rassurant.

Eh! non... non pas encor!

L'ALCADE MAYOR, s'adressant à Mugnoz.

Monsieur, je vous ordonne
De me suivre à l'instant!

MUGNOZ, étonné.

Et comment? Et pourquoi?

L'ALCADE MAYOR.

Comme évadé de la prison du Roi.

MUGNOZ.

Qui vous l'a dit?

L'ALCADE, montrant l'huissier.

Monsieur.

MUGNOZ, à l'huissier.

Qui vous l'a dit?

L'HUISSIER, montrant Mariquita.

Madame

MUGNOZ.

Est-il possible!... ô ciel! ma femme!

L'HUISSIER.

Elle-même!

MUGNOZ.

Ah! grand Dieu! dénoncer son époux!
L'envoyer de nouveau sous clef, sous les verrous!

MUGNOZ, avec colère, et MARIQUITA en riant.

Flamme douce et pure,
Bonheur sans égal,
Et que seul procure
L'amour conjugal!

Ensemble.

MUGNOZ.

O perfide trame,
Je sens que mon âme
Frémit et s'enflamme
D'un juste courroux!

LE CHEVALIER.

O toi dont la flamme
Éclaire mon âme,
Amour, je réclame
Ton appui si doux!

BIANCA et MARIQUITA.

Oui, du fond de l'âme
Il maudit sa femme,
Frémit et s'enflamme
D'un juste courroux!

LE CHOEUR.

Quelle indigne trame!
Comment, c'est sa femme

Qui pour lui réclame
De nouveaux verrous!

(L'alcade et quelques gardes emmènent Mugnoz. — Les autres personnes de la cour entrent dans les appartements à droite. — Mariquita sort par la porte à gauche.)

SCÈNE X.

BIANCA, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, retenant Bianca qui veut aussi s'éloigner.

De grâce, madame, quelques instants.

BIANCA.

Je me rendais chez la reine.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez promis de me recevoir...

BIANCA.

Oui... je le voulais... mais je crains...

LE CHEVALIER.

Eh! que pouvez-vous craindre dans cette cour... où vous régnez presque en souveraine, dans ce palais où vous n'avez que trop de pouvoir.

BIANCA.

Que voulez-vous dire?

LE CHEVALIER.

Que je vous aime trop pour ne pas regarder votre honneur comme le mien, et pour ne pas être jaloux de tout ce qui le blesse... Oui, madame, ce duc d'Olonne, qui vous fait hautement la cour, ne peut jamais vous épouser... C'est un secret pour tout le monde; mais moi... je sais et je vous atteste qu'il est marié...

BIANCA, à part.

Vraiment! il croit me l'apprendre!

LE CHEVALIER.

Et cependant, il ose vous offrir ses vœux... par ambition, pour spéculer sur votre faveur; car ils disent tous que le Roi cherche à vous plaire, que vous en êtes ravie...

BIANCA.

Et vous le croyez?

LE CHEVALIER.

Non... puisque je vous aime! puisque je suis encore ici, dans ce palais, implorant de vous le droit de réduire vos ennemis au silence.

BIANCA.

Et comment le pourriez-vous?

LE CHEVALIER.

D'un seul mot... Acceptez-moi pour époux!

BIANCA.

Vous... chevalier!

LE CHEVALIER.

Moi! marquis de Guadalaxara, grand d'Espagne, qui ai conquis mes titres sur le champ de bataille, et qui saurai défendre ma femme, comme j'ai défendu mon souverain, par mon épée.

BIANCA.

Sans vous informer de mon nom... de ma naissance... de ma fortune!

LE CHEVALIER.

Je ne vous demande rien!... que vous!

BIANCA.

Ah!... je ne puis vous dire combien je suis touchée d'un pareil amour, et, croyez-moi, le malheur de ma vie... est de ne pouvoir y répondre.

LE CHEVALIER.

O ciel!... ce qu'ils disent est donc vrai?

BIANCA.

Non... et pour vous le prouver... demain... je quitte la cour... je me retire dans un couvent.

LE CHEVALIER.

Est-il possible!... une telle résolution...

BIANCA.

Ne sera prise que pour vous... que pour me conserver à vous... J'ignore ce que le ciel me réserve... je ne sais si mon sort pourra changer... mais je ne serai à personne... qu'à vous!

LE CHEVALIER.

Et pourquoi ne pas me dire la vérité tout entière?

BIANCA.

Ah!... c'est que si je vous la disais... je ne pourrais même pas vous parler... comme je le fais... je ne pourrais plus, sans rougir, vous avouer que je vous aime... Ce droit-là, voulez-vous me l'ôter?

LE CHEVALIER.

Non... non... mais que puis-je donc faire?

BIANCA.

Attendre! m'obéir! et me croire!

LE CHEVALIER.

Eh bien!... un mot... un dernier... Le duc d'Olonne vous aime ardemment?

BIANCA.

C'est vrai.

LE CHEVALIER.

L'avez-vous jamais aimé?

BIANCA.

Non...

LE CHEVALIER.

Et maintenant?

BIANCA.

Je le déteste!

LE CHEVALIER, avec satisfaction.

A la bonne heure!

SCÈNE XI.

LES MÊMES; MARIQUITA.

MARIQUITA.

Madame... madame... il sort de chez le Roi! il est là, et fait demander, par l'huissier de la chambre, si vous pouvez le recevoir.

BIANCA, avec impatience.

Qui donc?

MARIQUITA.

Le duc d'Olonne.

LE CHEVALIER, vivement.

Le duc!

BIANCA.

Répondez... que je ne puis, que je ne suis pas visible.

LE CHEVALIER.

Merci!

MARIQUITA.

Voici deux mots qu'il avait écrits pour madame...

BIANCA, jetant les yeux sur le papier.

Grand Dieu! (Haut, avec embarras.) Pardon... chevalier... une importante affaire... dont la reine l'a chargé... pour moi...

LE CHEVALIER.

Laquelle?...

BIANCA.

Je ne la connais pas!

LE CHEVALIER.

D'où vient alors... le trouble qu'elle cause?

BIANCA.

Du trouble... je n'en ai aucun... je voudrais seulement... je désire parler au duc...

(Elle fait signe de la main à Mariquita qui sort.)

LE CHEVALIER.

Le duc!... que vous refusiez de recevoir...

BIANCA.

J'ai changé d'idée...

LE CHEVALIER.

Et de sentiments peut-être?... car vous le détestiez tout à l'heure...

BIANCA.

Monsieur!... tout à l'heure, vous me promettiez de me croire et de m'obéir...

LE CHEVALIER.

Pardon, je me retire... (Il la salue, fait quelques pas, et dit à part avec colère.) C'est trop longtemps être abusé... et dussé-je la perdre... dussé-je en mourir, je veux tout savoir...

(Pendant ces dernières paroles, Bianca rêveuse a redescendu le théâtre, et le chevalier, au lieu de sortir par la porte du fond de laquelle il s'était rapproché, redescend doucement vers la porte à gauche qui est restée ouverte. Il y entre au momeut où le duc sort de la porte à droite.)

SCÈNE XII.

BIANCA, DON GASPARD; puis L'ALCADE MAYOR et LE CHEVALIER.

DON GASPARD.

Madame...

BIANCA, levant la tête au bruit que fait le duc en entrant, et avec émotion.

C'est vous, monsieur le duc!

DON GASPARD, la regardant.

L'émotion... dont vous m'honorez toujours... me prouve que j'étais attendu... avec impatience... ou du moins avec curiosité...

BIANCA, montrant le papier qu'elle tient à la main et qu'elle jette sur la table.

Sans doute... cet entretien que vous me demandez pour affaires qui concernent votre liberté...

DON GASPARD.

N'a rien qui doive vous étonner, après notre conversation de ce matin... vous sembliez douter de la sincérité, de la pureté de mes intentions... en voyant que, jusqu'à présent, je n'avais pas prononcé le mot d'hymen.

BIANCA.

Loin de moi l'idée de vous en faire un crime!... je sais que cela ne vous est ni permis, ni possible...

DON GASPARD, vivement.

Vous le savez! et comment?... qui vous l'a dit?

BIANCA.

Des personnes qui ne pouvaient en douter.

DON GASPARD.

Eh! qui encore?

BIANCA.

M. le chevalier de Vilhardouin.

DON GASPARD.

Ah! de la part d'un rival... c'est peu charitable, mais c'est de bonne guerre... Eh bien! oui, madame, je venais vous parler au sujet de ce mariage qui me tient lié, enchaîné... de ce mariage que je maudis... que je déteste... surtout depuis que je vous connais... mais je venais en même temps vous apprendre que, grâce au ciel! le mal n'est pas sans remède.

BIANCA, vivement.

Est-il possible!... et comment cela?

DON GASPARD.

Ah! la joie seule que vous cause cette nouvelle me rend le plus heureux des hommes!

BIANCA, de même.

Eh bien! monsieur, vous dites donc...

DON GASPARD.

Que lors de nos dernières révolutions, fugitif et proscrit... pour sauver mes biens et échapper au décret de confiscation... j'épousai, sans la connaître, une paysanne de mes domaines... une fille de rien...

BIANCA.

Fort laide peut-être?...

DON GASPARD, riant.

C'est possible!... ils disent que non... je n'en sais rien... car, quelque invraisemblable que cela vous paraisse... arrêté au sortir de l'autel, je n'ai pas même eu le temps de la voir... mais quelques mois après, et grâce à vous ambassadeur d'Espagne à la cour de Rome, je me hâtai, en échange des services que je venais de rendre au saint-siége, de solliciter la rupture d'un mariage qui offrait une foule de nullités... D'abord il n'avait jamais eu lieu... réellement.

BIANCA.

Bien vrai?...

DON GASPARD.

C'est comme je vous le dis... je l'ai juré d'ailleurs, et d'après mon serment... le saint-père... a expédié la bulle.

BIANCA.

De nullité...

DON GASPARD.

Pas tout à fait... l'acte n'est pas complétement régulier... car bien que signé par moi, par le pape et les cardinaux,

la condition *sine quâ non*, c'est que cet acte le sera aussi par la duchesse d'Olonne...

BIANCA, à part.

O ciel!... (Haut.) Et vous croyez qu'elle refusera?

DON GASPARD.

C'est ma crainte! Non pas que pour la décider je ne sois prêt à tous les sacrifices de fortune..., mais on ne renonce pas aisément à un titre... à une position pareille.

BIANCA.

Peut-être n'a-t-elle pas d'ambition?

DON GASPARD.

Tout le monde en a! et puis il y a une autre difficulté... Pour qu'elle signe cet acte, il faut savoir ce qu'elle est devenue, découvrir où elle est, et je l'ignorais; mais Mugnoz, un de mes serviteurs, vient de me faire savoir qu'il avait sur son sort des données certaines.

BIANCA.

Ah!...

DON GASPARD.

Je l'attends ici! c'est devant vous, madame, que je veux l'interroger, et aviser aux moyens de recouvrer cette liberté qu'il me tarde de vous offrir! (Se retournant vers l'alcade mayor qui entre en ce moment.) Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

L'ALCADE MAYOR.

Un de vos serviteurs, que le devoir de ma charge m'obligeait de conduire en prison, se réclame de Votre Excellence.

DON GASPARD.

Son nom?

L'ALCADE MAYOR.

Mugnoz.

BIANCA, à part.

O ciel!

DON GASPARD, à Bianca, souriant.

Celui que nous attendons... on ne fait donc que l'arrêter!... Monsieur l'alcade mayor, je vous offre ma caution... faites-le venir ici à l'instant, car nous avons besoin de sa présence.

(L'alcade s'incline et sort.)

BIANCA, à part.

Et sa femme qui n'aura pas eu le temps de le prévenir!... c'est fait de moi!

FINALE.

DON GASPARD.

Ainsi donc, votre cœur, qu'à vaincre je m'efforce,
Consent que mon destin au vôtre soit uni!

(En ce moment le chevalier sort doucement de l'appartement à gauche et s'avance derrière eux.)

BIANCA.

Si l'on consent à signer ce divorce,
Et si d'abord cet acte existe!

DON GASPARD, tirant un parchemin de sa poche.

Le voici!

LE CHEVALIER, à part.

Ah! perfide!

DON GASPARD, montrant l'acte à Bianca.

Voyez vous-même!...

BIANCA, avec joie, à part et avançant la main pour le saisir.

Je l'emporte!

LE CHEVALIER.

Non, madame!

DON GASPARD et BIANCA.

Grand Dieu!

LE CHEVALIER.

Me trahir de la sorte!
Et lorsque j'espérais obtenir votre foi,
Lui donner cette main qui n'appartient qu'à moi,
C'en est trop!...

Pour cette perfidie
Il n'est point de pardon,
Il paîra de sa vie
Pareille trahison!

DON GASPARD, riant et tenant toujours le parchemin que Bianca essaie en vain de saisir.

Oui, je m'en glorifie,
Qui sait plaire a raison!
Je paîrais de ma vie
Si douce trahison!

BIANCA.

Fatale jalousie!
O funeste soupçon
Dont l'aveugle furie
Égare sa raison!

LE CHEVALIER, montrant le duc.

Mais cet acte odieux, qui rompt son mariage,
Ne lui servira pas!

(S'emparant de l'acte que le duc vient de remettre à Bianca.)

Je veux l'anéantir!

BIANCA, l'arrêtant au moment où il va déchirer le parchemin.

O ciel!...

(Haut avec dignité.)

De vous, monsieur, je réclame un seul gage!
Vous m'aviez sur l'honneur juré de m'obéir
En tous temps, en tous lieux!...

LE CHEVALIER.

Quoi! lorsqu'on me trahit!...

BIANCA.

Si vous m'aimez, monsieur, rendez-moi cet écrit.

LE CHEVALIER, hésite encore, la regarde et le lui remet.

Le voici!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; MUGNOZ, amené par L'ALCADE MAYOR et suivi de MARIQUITA, sa femme, et de PLUSIEURS PERSONNES du palais.

MUGNOZ, à sa femme qui veut lui parler.

Laissez-moi! Malgré vous, infidèle,
Je sors de mon cachot.

DON GASPARD, l'apercevant.

Ah! sois le bienvenu!
Et puisque te voilà, parle vite! Sais-tu
En quels lieux est ma femme?

MUGNOZ.

Et pour payer mon zèle,
Le trésor convenu...

DON GASPARD.

Par toi sera gagné
A l'instant!

MUGNOZ, regardant Bianca qui vient s'asseoir à la table à droite et qui a pris une plume.

Payez donc!...
(La montrant.)
Car la voilà!... C'est elle!

DON GASPARD.

Ma femme!

TOUS.

Sa femme!

MARIQUITA et MUGNOZ.

Eh! oui, vraiment, c'est elle!

BIANCA, se levant de la table et présentant l'acte.

Non! elle ne l'est plus! le divorce est signé!

Ensemble.

DON GASPARD.

O ruse! perfidie!
Adroite trahison!
C'est à perdre la vie,
Ou du moins la raison.

BIANCA, à Gaspard.

Pour cette perfidie,
Donnez-moi mon pardon.
Que la voix d'une amie
Vous rende la raison!

LE CHEVALIER, à Bianca.

O douce perfidie!
Charmante trahison!
A vous seule ma vie,
Mon âme et ma raison!

MARIQUITA, MUGNOZ et LE CHŒUR.

Douce coquetterie
Qui mérite un pardon,
L'amour seul justifie
Pareille trahison!

DON GASPARD, la regardant.

Quoi! c'est là... C'était là ma femme!...

TOUS.

O sort étrange!

DON GASPARD.

Dont j'étais... dont je suis amoureux!...

BIANCA, souriant.

Bien à tort!
Car elle en aime un autre, et votre cœur la change
(Lui tendant la main.)
Contre une amie!...

DON GASPARD, lui baisant la main, et pressant ensuite celle que lui tend le chevalier.

Allons!... cela vaut mieux encor!

LE CHŒUR.

O douce perfidie !
Qui mérite un pardon !
L'amour seul justifie
Pareille trahison !



LE
CODE NOIR

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

MUSIQUE DE A.-L. CLAPISSON.

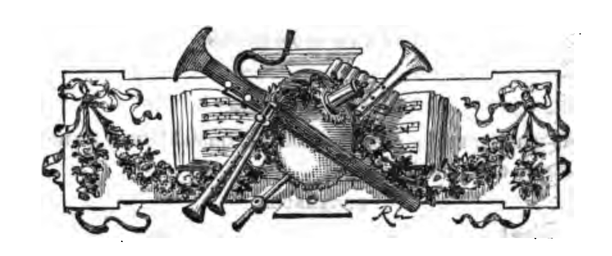
THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — 9 Juin 1842.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE MARQUIS DE FEUQUIÈRES, gouverneur de la Martinique	MM.	GRARD.
PARQUET DENAMBUC, riche colon, oncle de Gabrielle		GRIGNON.
PALÈME, esclave du gouverneur		MOCKER.
DONATIEN, jeune officier de marine		ROGER.
MATHIEU, commandeur		VICTOR.
GABRIELLE, femme du marquis de Feuquières.	Mmes	REVILLY.
ZOÉ, esclave du gouverneur		DARCIER.
AMBA, capresse		ROSSI CACCIA.

COLONS et ESCLAVES. — MEMBRES DU CONSEIL COLONIAL. — SOLDATS. — UN HUISSIER.

A la Martinique, dans l'habitation du gouverneur, aux deux premiers acte ; dans la ville de Saint-Pierre, au troisième acte.



LE

CODE NOIR

ACTE PREMIER

Intérieur d'une riche habitation à la Martinique.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENAMBUC, assis devant une table et achevant de dîner. A sa droite, **PALÈME** et **ZOÉ**, qui le servent.

PALÈME, bas, à Zoé.

Zoé!... Zoé!...

ZOÉ, de même.

Quoi donc?

PALÈME, de même.

J'ai quelque chose à vous dire.

ZOÉ, de même.

Eh bien! dis-le!...

PALÈME, bas, à Zoé.

Pas maintenant!... Mais ici, tantôt, quand l'oncle de notre maîtresse aura dîné.

DENAMBUC.

A boire!

ZOÉ, voulant le servir.

Voilà, monsieur...

PALÈME, de même.

Non... c'est à moi.

DENAMBUC.

Et pendant ce temps-là je ne bois pas!... Dites-moi, mes enfants, savez-vous pourquoi ma nièce Gabrielle, votre maîtresse, était gaie il y a deux jours, et pourquoi elle est triste aujourd'hui?

PALÈME.

Pourquoi?... Je n'en sais rien!

DENAMBUC, à Zoé.

Et toi?

ZOÉ.

Ni moi non plus... Mais depuis deux jours, M. le gouverneur, son mari, était parti pour une expédition dans l'île...

PALÈME.

A telles enseignes qu'il revient ce soir... On l'attend!

ZOÉ.

Pour souper... et alors...

DENAMBUC.

Ah!... quand son mari revient, sa gaieté s'en va?

ZOÉ.

Oui, maître!...

DENAMBUC.

A boire!... (Pendant que Zoé lui verse.) Il ne la rend donc pas heureuse?... Eh bien! Ta main tremble et tu n'oses répon-

dre?... Comment!... même absent, vous en avez peur à vous deux... Mais à nous trois!...

ZOÉ.

C'est différent!

(Pendant que Denambuc, assis au milieu du théâtre et devant la table, continue à dîner.)

DUO.

PALÈME et ZOÉ, ensemble, à voix haute.

Mon Dieu, le bon maître!
Comme il est chéri!
Mon Dieu, le doux maître!
Comme il est gentil!
Qu'on est heureux d'être
(A voix basse.)
Ailleurs que chez lui...
Ah! quel plaisir d'être
Ailleurs que chez lui!...

ZOÉ, à demi-voix.

Il est grondeur avec madame,
Et comme un tigre il est jaloux.

PALÈME, de même.

Pourtant à d'autres qu'à sa femme
Chaque jour il fait les yeux doux!

ZOÉ.

Mais aux fautes les plus légères,
Il fait soudain avec rigueur...

PALÈME.

Siffler les sanglantes lanières,
Ou bien le fouet du commandeur.

ZOÉ, bas, à Denambuc.

Témoin Palème, eh! oui, vraiment,
Hier encor, couvert de sang.

PALÈME et ZOÉ, à voix basse.

C'est un méchant, c'est un tyran.
(A voix haute.)
Mon Dieu, quel doux maître ! etc.

DENAMBUC, jetant sa serviette et se levant de table.

Qu'est-ce que vous me dites là, mes enfants?

ZOÉ, à demi-voix.

C'est au point que Palème est décidé à s'enfuir dans les montagnes du Carbet.

DENAMBUC, à Palème.

Toi, Palème! tu veux t'en aller marron?

PALÈME.

Oui, maître.

DENAMBUC.

C'est mal.

PALÈME.

J'en conviens!... Mais si je restais... je tuerais l'autre.

DENAMBUC.

Ce qui serait encore plus mal.

PALÈME.

C'est plus fort que moi... c'est une idée que j'ai.

DENAMBUC.

Depuis quand?

PALÈME.

Depuis qu'il regarde Zoé d'une certaine manière...

DENAMBUC, à Zoé.

Est-ce vrai ?

ZOÉ, souriant.

Comme il regarde toutes les jeunes filles!... Témoin la belle Zamba, la capresse, qui l'autre jour l'a repoussé si rudement... qu'il en a manqué tomber... et il lui a pardonné à elle... mais à Palème... il ne pardonnerait pas...

Ainsi, tâchez d'arranger cela, vous, monsieur, qui êtes si bon maître!

DENAMBUC.

Que veux-tu que j'y fasse?... M. le marquis de Feuquières daigne à peine m'écouter... Il croit m'avoir fait grand honneur, lui gouverneur de la Martinique et gentilhomme ruiné, en épousant ma nièce... la nièce d'un négociant.

PALÈME, avec indignation.

Un négociant dont le père, M. Parquet Denambuc, a possédé en toute propriété la Martinique, la Guadeloupe et la Grenade.

ZOÉ.

Et une dot comme celle que vous avez donnée!

DENAMBUC.

C'est bien... c'est bien!... je ne la lui reproche pas... Mais je voudrais au moins qu'il rendît ma nièce heureuse... Et puisqu'il n'en est pas ainsi, c'est assez de la dot... il n'aura pas l'héritage... non, parbleu! il ne l'aura pas... cette idée-là me sourit... et j'y songerai... (A Palème.) Va-t'en.

PALÈME, hésitant.

C'est que j'avais à parler à Zoé.

DENAMBUC.

Et moi aussi.

PALÈME.

Un secret à lui confier.

DENAMBUC.

Et moi aussi.

PALÈME.

Alors, c'est juste... Vos secrets doivent passer avant les miens, vous êtes le maître.

DENAMBUC.

Dis à ma nièce qu'elle vienne me faire ses adieux... Non, non... il n'est que midi... et à cette heure-ci elle doit dor-

mir... Attends son réveil, sinon elle aurait la migraine toute la journée.

PALÈME.

Oui, maître!... (A Zoé.) Alors ce sera pour plus tard!

(Il sort.)

SCÈNE II.

DENAMBUC, ZOÉ.

ZOÉ, s'approchant de lui, après un moment de silence.

Me voilà, monsieur... Que me voulez-vous?

DENAMBUC.

Ce que je veux!... Je voulais te dire, Zoé, qu'ici ou à la Grenade, avec mes quatre ou cinq habitations, je me surprends parfois à m'ennuyer de la manière... la plus vaste!...

ZOÉ.

Est-il possible!... Vous, autrefois si joyeux, si actif... Depuis quand ce changement?

DENAMBUC.

Je crois que c'est depuis le mariage de ma nièce!... Je t'avais élevée avec elle pour la servir... Je lui avais donné une éducation superbe, que j'ai payée, et dont tu as profité... car les leçons l'ennuyaient, et pour l'empêcher de pleurer, c'est toi qui les prenais... La maîtresse et l'esclave étaient devenues inséparables... Et toutes deux égayaient ma case, comme, le matin, un rayon du soleil levant... Votre babil, vos chansons, vos caprices souvent tyranniques, tout cela m'amusait... Moi qui commandais à tant de monde, j'aimais à obéir à deux enfants... Enfin, que te dirais-je?... La bénédiction de Dieu était avec vous dans ma maison... et avec vous elle en est sortie

ZOÉ.

Mon pauvre maître!

DENAMBUC.

Gabrielle s'est mariée... elle a voulu t'emmener avec elle... c'était tout naturel... j'y consentis... Mais depuis ce moment, mon habitation m'a paru immense et déserte, mes belles plantations, mes ateliers de nègres, mes moulins à sucre, mes cases à bagasse... tout cela m'a ennuyé... Je suis devenu impatient, bourru et chagrin... Je regrettais Gabrielle, comme ma fille, et toi, comme sa sœur, sans me rendre compte de ce que j'éprouvais... Mais tout à l'heure, quand Palème m'a appris que M. le marquis de Feuquières était amoureux de toi...

ZOÉ, souriant.

De moi!... ce n'est pas vrai!... c'est de Zamba, je vous l'ai dit.

DENAMBUC.

N'importe, pour la première fois de ma vie, je me suis senti en colère, j'ai été furieux... en dedans...

ZOÉ.

Pour votre nièce?...

DENAMBUC.

Non... (La regardant.) Parce que, vois-tu bien, je ne tiens ni au monde ni à son approbation, je suis assez riche pour l'acheter ou pour m'en passer... mais je voudrais enfin tâcher d'être heureux pour mon argent, et j'ai l'idée de me marier... Qu'en dis-tu?

ZOÉ.

Dame!... c'est une bonne idée... si vous prenez une bonne femme.

DENAMBUC.

Qui m'égaie, qui me rajeunisse, qui me plaise... Je n'en ai encore trouvé qu'une, et c'est toi!...

ZOÉ, stupéfaite.

Moi!... est-il possible!... Et vous venez me dire cela... là... tranquillement!

DENAMBUC.

C'est mon caractère... je n'aime pas autrement... et toi?... Allons, voyons!... réponds?... J'ai cinquante ans!... Je n'ai pas de temps à perdre... décide-toi!

ZOÉ.

Maître, faut-il dire franchement?...

DENAMBUC.

Toujours...

ZOÉ.

C'est que...

DENAMBUC.

Eh bien!

ZOÉ.

Eh bien!... je donnerais ma vie pour vous!... mais... je ne vous aime pas.

DENAMBUC.

Il n'y a pas de mal... Je préfère ça.

ZOÉ.

Et pourquoi?

DENAMBUC.

Je déteste les grandes passions.

ZOÉ, étonnée.

Ah bah!

DENAMBUC.

J'en ai peur!... Je suis payé pour cela... Je n'en ai inspiré qu'une en ma vie... à ce qu'on m'a dit... et quelque invraisemblable que ce fût, je voulus bien le croire... Il y a de cela dix-huit ans... une de mes esclaves, une jeune fille dont le caractère impérieux dérangeait toutes mes habitudes et me donnait la fièvre!

ZOÉ.

C'est qu'elle ne vous aimait pas!

DENAMBUC, *froidement.*

Au contraire... Elle m'aimait tant, que par affection elle a voulu me tuer...

ZOÉ.

O ciel!

DENAMBUC, *de même.*

Un accès de jalousie qui n'avait pas le sens commun... Elle a commencé l'explication par un coup de poignard dont j'ai pensé mourir... Pauvre femme!...

ZOÉ.

Vous la plaignez?...

DENAMBUC.

Oui, sans doute... Car redoutant la mort qu'elle avait méritée... elle a disparu de l'île... Et cependant il y avait des raisons pour lesquelles elle n'aurait pas dû fuir... des raisons qui lui donnaient le droit de compter sur mon pardon... Enfin, je n'en ai plus entendu parler... Morte... égarée... emmenée... que sais-je?... j'en ai eu tant de tourments que depuis j'ai pris en haine et en effroi tous les amours, excepté l'amour tranquille... Voilà pourquoi le tien me plaît et me charme!... il augmentera peu à peu en ménage... Avec l'habitude d'être heureuse... et dès que tu n'aimes personne... autant moi qu'un autre!...

ZOÉ.

Mais c'est que... je ne sais comment vous l'avouer...

DENAMBUC.

Allons, de la franchise!...

ZOÉ.

Je crois... que j'en aime... un autre...

DENAMBUC.

Ah! ah!... tu crois que?...

ZOÉ, *naïvement.*

J'en suis sûre...

DENAMBUC.

C'est différent!... Palème, peut-être?... c'est juste... On aime mieux son égal que son maître.

ZOÉ.

Ce serait plus raisonnable... Mais ce n'est pas ça... Un beau jeune homme, un étranger...

DENAMBUC.

Eh! qui donc?

ZOÉ.

Je ne le connais que par un service que je lui ai rendu. . il y a six mois... un jour que, revenant de votre habitation... je traversais en plein midi les bois du Carbet... au carrefour... vous savez bien...

DENAMBUC.

Lequel?

ZOÉ.

Où s'élève ce grand arbre qui étend ses branches sombres et ses touffes de fruits roses.

DENAMBUC.

Le mancenillier!

ZOÉ.

Justement!

DENAMBUC.

Un arbre dont l'ombre même est mortelle...

ZOÉ.

Ce n'est que trop vrai!

ROMANCE.

Premier couplet.

Jeune et rêvant la gloire et l'espérance,
Assis au pied du noir mancenillier,
Un beau marin, un officier de France,
Dormait paisible... et moi de m'écrier :
Fuyez! fuyez ce noir feuillage,

Fuyez! il y va de vos jours!
Qui sommeille sous son ombrage
S'endort, hélas! et pour toujours!

Deuxième couplet.

Je vois encor la surprise et l'ivresse
De ses regards si tendres et si doux!
Prenant ma main que dans la sienne il presse,
Il s'écria, tombant à mes genoux :
De cet arbre au fatal feuillage,
Vous avez préservé mes jours;
Et je jure sous son ombrage
Qu'ils sont à vous et pour toujours!

DENAMBUC, secouant la tête.

J'entends... Et après?...

ZOÉ.

Après... Il s'est rembarqué le lendemain, sur son vaisseau qui était en rade...

DENAMBUC.

Et... ce jeune et bel officier n'est pas revenu?

ZOÉ.

Non, mais il m'a promis de revenir... et c'est pour ça que j'y pense... et qu'il est toujours là, devant mes yeux... Vous voyez bien, maître, qu'en échange de vos bienfaits... je ne peux pas vous tromper... ni vous promettre ce que je ne puis donner...

DENAMBUC.

Tu es une honnête fille... et cela prouve que j'avais bien choisi!... Rassure-toi, cet amour s'en ira...

ZOÉ.

Je le voudrais, mais je doute qu'il finisse!...

DENAMBUC.

Cela finit toujours... même quand ceux qu'on aime sont là... à plus forte raison quand ils sont loin, et qu'ils ne reviennent pas... Promets-moi seulement que si tu l'oublies...

ZOÉ.

Dame!... j'y tâcherai...

DENAMBUC.

Tu m'avertiras!...

ZOÉ.

Ah! je vous le jure...

DENAMBUC.

C'est bon... J'attendrai...

ZOÉ.

Bien entendu que vous me gardez le secret... Je n'ai parlé de cette aventure à personne... pas même à ma maîtresse... Il n'y a qu'à vous...

DENAMBUC.

Je te remercie de la préférence... et... et de ta confiance... (Regardant Gabrielle qui entre.) C'est ma nièce!

SCÈNE III.

ZOÉ, GABRIELLE, DENAMBUC, PALÈME.

GABRIELLE.

Est-il vrai, mon oncle, que vous partiez, et par une chaleur pareille?... Voilà ce que je ne conçois pas...

DENAMBUC.

Il faut que je sois ce soir à Fort-Royal; mais avant mon départ, ma chère nièce, j'ai un présent à te demander.

GABRIELLE, souriant.

Tant mieux... cela me changera, vous qui m'en faites toujours!

DENAMBUC, montrant Palème.

Dans les esclaves qui composaient ta dot se trouvait celui-ci dont tu peux disposer... car, grâce au ciel, je vous ai mariés séparés de biens... Veux-tu me le donner?

GABRIELLE.

De grand cœur... quoique Palème soit un bon et fidèle serviteur qui m'est dévoué...

PALÈME.

Qui le sera toujours, maîtresse...

DENAMBUC, sévèrement.

Et maintenant que tu es rentré sous ma loi, je t'empêcherai bien de t'en aller marron, ou de tuer ton maître!... À genoux!...

PALÈME, tremblant et hésitant.

Quoi, maître!...

DENAMBUC.

A genoux... Je t'affranchis!

PALÈME, poussant un cri.

Jésus Maria!...

DENAMBUC.

Tu es libre... tu n'as plus d'autre maître que toi-même... si tu n'es pas content de celui-là... ça n'est plus ma faute.

PALÈME.

Ah! je ne vous quitterai jamais... je vous servirai, je me ferai tuer pour vous!

DENAMBUC.

A ton choix!... Un homme libre peut faire ce qu'il veut. (A sa nièce.) C'est bien, Gabrielle... Je te prierai, en échange, d'accepter ce que l'autre jour tu regardais chez moi avec quelque plaisir... ce collier de perles!

GABRIELLE.

Qui vaut dix mille livres, au moins! C'est trop, mon oncle, dix fois trop!

DENAMBUC, souriant.

Ah! c'est désobligeant pour Palème qui, à coup sûr, vaut bien cela... Mais si tu crois me devoir du retour, il y a une

autre personne qui t'appartient aussi et que je te demanderai peut-être...

GABRIELLE.

Quand donc?

DENAMBUC, regardant Zoé.

Bientôt, je l'espère!... Adieu, mes enfants.

ZOÉ.

Maître, vous feriez mieux de rester, car voilà un orage qui se prépare! et dans ce pays, vous savez qu'ils sont terribles.

GABRIELLE.

Oui, mon oncle... Et puis, les nègres marrons, auxquels le gouverneur donne la chasse en ce moment, peuvent vous rencontrer et vous faire un mauvais parti.

DENAMBUC, souriant.

Je ne crois pas... Mais, à la grâce de Dieu! (Se retournant et voyant Palème qui a pris son chapeau de paille et son bâton.) Que fais-tu là?

PALÈME.

Je vais avec vous.

DENAMBUC, brusquement.

Je n'ai pas besoin de toi.

PALÈME.

Je suis mon maître... vous l'avez dit... Je vais où je veux!

DENAMBUC.

C'est juste... Je n'ai plus le droit de te commander... Viens donc, et demain, j'enverrai au Conseil colonial tes lettres d'affranchissement... Adieu, ma nièce; adieu, Zoé...

(Il sort avec Palème.)

SCÈNE IV.

GABRIELLE, ZOÉ.

ZOÉ, *le regardant sortir.*

Oh ! le brave et excellent homme... S'il lui arrivait quelque malheur... Je suis désolée qu'il s'éloigne !...

GABRIELLE.

Et moi de même... Qu'allons-nous faire, toute la soirée ?

ZOÉ.

Elle ne sera pas longue, car M. le marquis va revenir à neuf heures pour souper, et puis pour le bal de demain...

GABRIELLE, *avec impatience.*

Oui, oui... il me l'a écrit.

ZOÉ.

D'ici là, et pour prendre patience, veux-tu broder ou dessiner ? toi, maîtresse, qui dessines si bien que c'est une merveille.

GABRIELLE, *s'étendant sur un fauteuil.*

Non... cela m'ennuiera.

ZOÉ.

Veux-tu que je te lise quelque roman ?

GABRIELLE.

Il sera mauvais.

ZOÉ.

Et s'il ne l'est pas ? s'il est amusant ?

GABRIELLE.

Ça sera encore pire... Je l'écouterai et ça me fatiguera... ça me fera mal à la tête... J'aime mieux ne rien faire.

ZOÉ.

Ah ! maîtresse, tu es bien créole dans l'âme !

GABRIELLE.

Ouvre la fenêtre... L'air est suffoquant... Ne vois-tu rien ?

Personne autour de l'habitation?... Sur le rocher en face de ma fenêtre?

ZOÉ.

Non, maîtresse... Et voici, du côté de la montagne, des nuages qui annoncent la tempête...

GABRIELLE, secouant la tête.

C'est pour cela qu'il ne sera pas venu aujourd'hui.

ZOÉ.

Qui donc?

GABRIELLE, à mi-voix.

Ah! Zoé... c'est un secret, un grand secret!

ZOÉ, vivement.

Et tu es embarrassée pour passer la soirée? Raconte-le-moi...

GABRIELLE.

C'est que... je m'étais promis de ne plus m'en occuper... Aussi, tu es témoin... je n'ai pas ouvert cette fenêtre, je n'y ai pas jeté les yeux.

ZOÉ.

Non, mais tu m'as envoyée y regarder.

GABRIELLE.

C'est que depuis huit jours, tous les soirs, à cette heure, un jeune homme vient sur le rocher qui est vis-à-vis mes fenêtres... et cherche à me voir.

ZOÉ, étonnée.

Vraiment?... Je ne m'en suis pas aperçue!

GABRIELLE.

Je le crois bien... tu ne regardes jamais... tu n'es pas curieuse... Mais moi qui n'ai rien à faire, je voyais ce jeune homme plonger, du haut du rocher, un œil inquiet et attentif sur l'habitation... Il tressaillait au moindre mouvement de mes jalousies ou de mes stores... Je ne les ai pas levés,

je te le jure, car je ne voulais pas me montrer... Mais, alors, comment lui dire de s'en aller?

ZOÉ.

Maîtresse pouvait bien fermer sa fenêtre.

GABRIELLE.

C'est ce que j'ai fait... le troisième jour... et je n'ai plus regardé; au contraire, j'ai cherché à me distraire, à m'occuper, à dessiner! Mais, malgré moi, et sans le vouloir, ses traits, présents à ma pensée ou à mon souvenir, venaient se placer sous mon crayon... Quand mon mari, M. le gouverneur, entra dans ma chambre et aperçut cette esquisse, que dans son admiration il voulut garder...

ZOÉ.

Eh bien! où est le mal?

GABRIELLE.

Aucun... Mais mon trouble aurait pu lui faire supposer... (On entend un prélude en dehors.) Écoute donc!

ZOÉ, qui a couru à la fenêtre.

Maîtresse, maîtresse, le ciel t'a entendue... N'aie plus d'inquiétudes pour ta soirée... C'est la belle Zamba, la capresse, qui vend des madras et des bijoux, des chapelets et des gants d'Espagne... De plus, elle te dira la bonne aventure par-dessus le marché.

GABRIELLE.

C'est charmant! Fais-la monter.

ZOÉ, qui vient de faire un signe par la fenêtre.

Ah çà! tu n'es pas jalouse?

GABRIELLE.

Et pourquoi?

ZOÉ.

C'est qu'on dit ton mari, le gouverneur, très épris de la belle capresse. (A Gabrielle, qui sourit.) Ah! ça ne te fait rien? Passion malheureuse, du reste!

GABRIELLE.

C'est bien, c'est bien... Qu'elle entre, qu'elle entre!

SCÈNE V.

LES MÊMES; ZAMBA, avec une boutique portative.

TRIO.

ZAMBA.

Achetez, gentilles créoles,
Mes parures et mes rubans,
Talismans heureux et frivoles,
Par qui l'on séduit les amans.

GABRIELLE et ZOÉ.

Oui, croyons-la sur sa parole;
Achetons bijoux et rubans,
Talismans heureux et frivoles,
Par qui l'on séduit les amans.

ZOÉ, débarrassant Zamba de sa boutique portative, et la montrant à Gabrielle.

Voyez quel goût, quelle élégance.

GABRIELLE.

Oui, ces éventails sont jolis!

ZAMBA.

Je crois bien, ils viennent de France,
C'est, dit-on, la mode à Paris!

GABRIELLE, vivement et prenant les éventails.

A Paris?

ZOÉ.

Et cette dentelle légère...

GABRIELLE.

Oui, cela ne m'irait pas mal!

ZAMBA, à Gabrielle.

On sait que pour charmer et plaire
On peut s'en passer; c'est égal...

Ensemble.

ZAMBA.

Achetez, gentilles créoles, etc.

GABRIELLE et ZOÉ.

Oui, croyons-la sur sa parole, etc.

ZOÉ, à Gabrielle.

Choisissez donc?

GABRIELLE, nonchalamment.

Choisir m'ennuie et me tourmente,
Je prends tout.

ZAMBA.

Cela vaut mieux!

GABRIELLE.

Oui, mais dans l'avenir on te prétend savante;
Dis-nous le nôtre à toutes deux?

ZAMBA.

Eh quoi! vraiment?

GABRIELLE.

Oui, je le veux!

Ensemble.

ZAMBA.

De la devineresse,
De sa voix prophétesse,
On consulte sans cesse
L'oracle tout-puissant;
Dans les cieux je sais lire,
Et, prête à vous instruire,
Ici, je peux vous dire
Le sort qui vous attend!

ZOÉ et GABRIELLE.

De la devineresse,
Je veux tenter l'adresse,
Et mon cœur s'intéresse
A son art tout-puissant;

(A Zamba.)

Dans le ciel il faut lire,
Et si tu sais prédire,
Allons, il faut nous dire
Le sort qui nous attend!

ZAMBA, bas, à Gabrielle dont elle prend la main.

D'abord, dans cette main je voi
Que quelqu'un vous aime !

GABRIELLE, de même, avec émotion.

Qui ? moi!

ZAMBA, de même, à Zoé dont elle prend la main.

Ici, j'aperçois clairement
Que l'on vous adore!

ZOÉ, de même.

Ah! vraiment!

GABRIELLE, bas, à Zamba.

Eh! qui donc?

ZAMBA, de même.

C'est un beau jeune homme.

ZOÉ, de l'autre côté à voix basse, à Zamba.

Qui donc?

ZAMBA.

Un cavalier gentil.

GABRIELLE, de même.

Et son nom?

ZAMBA.

Je ne puis voir comment on le nomme.
Mais ce n'est pas votre mari!

Ensemble.

GABRIELLE et ZOÉ, à part.

De la devineresse
Je redoute l'adresse,
Et sa voix prophétesse
Me fait trembler, vraiment!
N'importe, il faut m'instruire,

Dans les cieux il faut lire.
(A Zamba.)
Achève, il faut prédire
Le sort qui nous attend!

ZAMBA.

De la devineresse,
On admire sans cesse
Le talent et l'adresse,
Et l'oracle savant!
Dans les cœurs je sais lire,
Et j'ai l'art de prédire
Tout ce que l'on désire;
C'est un secret charmant!

(On entend en dehors un commencement d'orage.)

ZAMBA.

C'est l'orage! l'éclair a sillonné la nue!

GABRIELLE et ZOÉ.

N'importe, continue.
L'inconnu viendra-t-il?

ZAMBA, leur prenant à chacune la main.

Bientôt, vous le verrez!
(Écoutant avec crainte l'orage qui redouble.)
Tous les éléments conjurés!...

GABRIELLE et ZOÉ, sans rien écouter.

N'importe, continue.

GABRIELLE, lui donnant de l'argent.

Tiens!

ZOÉ, lui donnant de l'autre côté.

Tiens, tiens!

ZAMBA, recevant des deux mains et faisant la révérence.

Ah! tant que vous voudrez!

Ensemble.

GABRIELLE et ZOÉ, chacune à part.

De la devineresse,
Le talent m'intéresse

Et sa voix prophétesse
Me plaît infiniment;
Oui, pour mieux nous instruire,
Elle a l'art de prédire
Tout ce que l'on désire;
C'est un secret charmant!

ZAMBA.

De la devineresse, etc.

(A la fin de cet ensemble, l'orage éclate dans toute sa force.)

ZOÉ, GABRIELLE et ZAMBA.

Ah! le ciel tonne
Avec fureur!
Ah! je frissonne
Et meurs de peur!
Contre la foudre et son courroux,
Dieu tout-puissant, protége-nous!

ZOÉ, montrant Zamba.

Elle ne peut pas se remettre en route par un temps pareil.

GABRIELLE.

Non, sans doute... Elle passera ici la nuit.

ZOÉ, à Zamba, lui montrant ses paniers de marchandises.

Serre tout cela chez madame.

GABRIELLE, à Zamba.

Repose-toi.

ZOÉ.

Ce soir, nous te donnerons à souper.

ZAMBA.

Merci, ma belle dame.

(Zamba entre avec ses paniers dans la chambre à droite.)

ZOÉ.

Écoutez... Quelle est cette voix?

GABRIELLE.

Mon mari peut-être, qui revient!

ZOÉ.

Non, c'est M. Denambuc!

GABRIELLE.

Mon oncle!

(On ouvre la porte du fond. Denambuc paraît. Zoé court se jeter dans ses bras. Le bruit de l'orage diminue dans l'orchestre et cesse tout à fait.)

SCÈNE VI.

ZOÉ, DENAMBUC, GABRIELLE.

ZOÉ.

Vous, maître?

DENAMBUC, tranquillement.

Eh! oui! c'est moi, déjà de retour... Ne vous effrayez pas! Je croyais que nous aurions le temps de franchir la montagne avant l'orage... mais, bah! dans ce pays, on ne sait sur quoi compter!... En quelques minutes, tous les éléments déchaînés, et au bord d'un abîme déjà plein d'eau... le pied m'a glissé...

GABRIELLE et ZOÉ.

O ciel!

DENAMBUC.

Et Palème de s'élancer à ma suite... Pauvre garçon!... il employait sa liberté à se noyer avec moi! C'était ce qui allait nous arriver à tous deux, quand, à travers les arbres et les rochers, descend un gaillard jeune et alerte qui nous crie : « Courage! » et grâce à une longue et large ceinture qu'il nous déroule et qu'il nous tend, nous sommes remontés, non sans peine, et nous revenons avec notre libérateur, pour qui je vous demande l'hospitalité!

GABRIELLE.

Ah! c'est trop juste!...

DENAMBUC.

Je lui ai laissé, comme à moi, le temps de paraître devant vous et je vous le présente.

SCÈNE VII.

GABRIELLE, DENAMBUC, DONATIEN, ZOÉ.

QUATUOR.

DENAMBUC, prenant Donatien par la main.

Venez, mon cher!

GABRIELLE et ZOÉ, l'apercevant et à part.

O ciel!

ZOÉ.

C'est lui!

GABRIELLE.

C'est lui!

DENAMBUC, les regardant d'un air étonné.

Eh! oui... c'est lui! c'est mon nouvel ami!

Ensemble.

GABRIELLE et ZOÉ, à part.

De surprise et d'ivresse,
Mon cœur bat et frémit;
Ah! la devineresse
Me l'avait bien prédit!

DONATIEN, regardant Zoé.

D'ivresse et de surprise
Je sens battre mon cœur,
Et mon âme indécise
Croit à peine au bonheur!

DENAMBUC.

Honneur à son adresse!
J'étais perdu sans lui.

Que pour lui l'on s'empresse,
Qu'on le traite en ami.

DONATIEN, s'adressant à Gabrielle.

Chez vous, madame, ah! c'est bien de l'audace!
A cette heure... d'oser me présenter ainsi!

GABRIELLE, gracieusement.

Et pourquoi donc? Apprenez-moi, de grâce,
A qui je dois les jours de mon oncle chéri.

DONATIEN.

Au comte de Rethel.

DENAMBUC, frappant sur l'épaule de Donatien.

Si je puis vous le rendre,
Comptez sur moi...

(Bas, à Zoé.)

Sais-tu qu'il est vraiment gentil!...

ZOÉ, à part.

Pauvre homme!... il croit me l'apprendre.
Bien avant lui, déjà, mon cœur m'a dit : C'est lui!

GABRIELLE, à part.

C'est lui! c'est lui!

DENAMBUC, le montrant d'un air de triomphe.

C'est lui!

Ensemble.

GABRIELLE et ZOÉ.

De surprise et d'ivresse, etc.

DONATIEN.

D'ivresse et de surprise, etc.

DENAMBUC.

Honneur à son adresse ! etc.

(On entend au dehors le fouet d'un postillon et le bruit des chevaux.)

DENAMBUC.

Qu'ai-je entendu?...

GABRIELLE.

Taisez-vous!

DENAMBUC.

Oui, j'écoute!

(Tous trois prêtent l'oreille.)

GABRIELLE.

Le galop des chevaux!

ZOÉ, regardant la pendule.

Neuf heures! c'est sans doute
Monsieur qui revient!

GABRIELLE, à part.

Ah! grand Dieu!

(Haut.)

Mon mari!

DENAMBUC.

Mon neveu!
Qu'il soit le bienvenu!

(Gaîment, à Donatien.)

Par lui, mon cher ami,
De même que par moi vous serez accueilli.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LE MARQUIS.

(Gabrielle et Denambuc vont au-devant de lui.)

QUINTETTE.

LE MARQUIS, à sa femme d'un air galant.

Ah! qu'il me tardait de me rendre
Auprès de vous, madame!...

(A Denambuc qui vient de l'autre côté.)

Et de vous!

DENAMBUC.

Grand merci!

LE MARQUIS, à Denambuc.

Palème en bas vient de m'apprendre
Tous vos dangers!

DENAMBUC.

Oui, mon cher, et voici
Notre libérateur!

DONATIEN, s'avançant pour le saluer.

Monsieur!...

LE MARQUIS, frappé de surprise et examinant ses traits.

C'est lui!

GABRIELLE et ZOÉ, à part.

C'est lui!...

DENAMBUC, lui prenant la main d'un air amical et le montrant en riant au marquis.

C'est lui!

Ensemble.

LE MARQUIS.

Du soupçon qui me blesse,
Je veux être éclairci;
Il faut que je connaisse
Ce secret ennemi!

DONATIEN.

D'ivresse et de surprise, etc.

DENAMBUC.

Honneur à son adresse! etc.

ZOÉ.

De surprise et d'ivresse, etc.

GABRIELLE, regardant son mari.

Du soupçon qui le blesse,
Mon cœur bat et frémit;
La frayeur qui m'oppresse
Me trouble et m'interdit!

LE MARQUIS, à part.

Oui, dans ma rage,
Je reconnais
Et cette image
Et tous ses traits!

Sachons nous taire,
Et dérobons
Et ma colère
Et mes soupçons.

DONATIEN et ZOÉ, de même.

Jour sans nuage,
Voilà ses traits,
Voilà l'image
Que je rêvais!
Image chère!
Mais redoutons
Leur œil sévère
Et leurs soupçons.

DENAMBUC.

Sans son courage,
Et pour jamais,
Du grand naufrage
J'étais bien près.
(A Donatien.)
Touchez là, frère,
Et sans façons;
Bientôt, j'espère,
Nous nous verrons.

GABRIELLE, à part.

Funeste image,
Fatal portrait,
Que dans sa rage
Il reconnaît!
Que dois-je faire?...
Ah! redoutons
Son œil sévère
Et ses soupçons.

DENAMBUC, au marquis.

Morbleu! je vous le recommande :
Il doit avoir bon appétit!
Et pour lui, d'abord, je demande
Bon vin, bon souper et bon lit.

LE MARQUIS, *à sa femme.*

Donnez l'ordre que l'on nous serve.
A vous de faire les honneurs!

DENAMBUC.

C'est bien!

LE MARQUIS.

Pour notre hôte que l'on réserve
Les mets et les vins les meilleurs!

DENAMBUC.

Très-bien, mon cher neveu, mais s'il faut vous le dire,
Et pour en agir sans façons,
Je n'ai pas faim!... mais pour bonnes raisons...
Je suis las!... j'ai sommeil!... chez moi je me retire.

LE MARQUIS.

Ici, vous êtes maître!

DENAMBUC, *à qui Zoé s'est empressée d'offrir un flambeau.*

Bonsoir!... Soupez pour moi! je vais dormir pour vous.

Ensemble.

LE MARQUIS.

Oui, dans ma rage, etc.

DONATIEN et ZOÉ.

Jour sans nuage, etc.

DENAMBUC.

Après l'orage,
Mon lit me plait;
C'est à mon âge
Bonheur parfait.
Touchez là, frère,
Et sans façons;
Bientôt, j'espère,
Nous nous verrons.

GABRIELLE.

Funeste image, etc.

(Denambuc, que Gabrielle et le marquis ont reconduit jusqu'à la porte du

fond, sort après avoir embrassé Gabrielle. Pendant ce temps, Donatien et Zoé sont restés sur le devant du théâtre.)

SCÈNE IX.

GABRIELLE, LE MARQUIS, redescendant le théâtre à gauche; DONATIEN et ZOÉ, à droite; MATHIEU; puis ZAMBA.

DONATIEN, bas à Zoé, à droite du théâtre.

Ah! Zoé!... si vous saviez ce que j'ai souffert loin de vous!...

ZOÉ, de même, en lui montrant le marquis.

Silence devant mon maître... (Haut.) Voulez-vous me permettre, monsieur le comte, de vous débarrasser de votre chapeau!...

(Elle prend son chapeau qu'elle va placer sur un meuble, lui approche une chaise où il s'assied; puis elle va chercher un plateau de cristal où est un carafon de rhum qu'elle lui offre et dont elle lui verse un verre.)

LE MARQUIS, pendant ce temps, s'approchant de sa femme qui est à la gauche du théâtre, et à voix basse.

Vous m'expliquerez, madame, ce que cela signifie?...

GABRIELLE, avec émotion.

Mon oncle vous l'a dit... ce jeune homme lui a sauvé la vie... et il nous l'a amené à nous, qui ne le connaissons pas.

LE MARQUIS, la regardant.

Ah! vous ne le connaissez pas?

GABRIELLE.

C'est la première fois que je lui adresse la parole.

LE MARQUIS.

Ce qui m'étonne, seulement... c'est que sans les avoir vus, vous ayez deviné ses traits, au point de les retracer d'imagination.

GABRIELLE.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS.

Mais, madame...

DONATIEN, se levant et allant à lui.

Qu'est-ce, mon cher hôte?

LE MARQUIS, d'un air riant.

Des détails intérieurs... des affaires de ménage... (Voyant au fond une table que l'on apporte.) Mettons-nous à table... (A Gabrielle, d'un air souriant.) Vous ne voyez pas que M. le comte vous offre la main ?

(Donatien offre la main à Gabrielle et la conduit à la table, qui est de quatre couverts. Gabrielle se place au milieu, le marquis à sa gauche, Donatien à sa droite.)

LE MARQUIS, montrant le quatrième couvert.

Qu'on ôte ce couvert, puisque M. Denambuc, notre oncle, ne soupe pas avec nous.

DONATIEN, montrant Zoé.

Et cette jeune fille?

LE MARQUIS.

Y pensez-vous ?... Jamais une esclave ne s'est assise à ma table ni à celle d'aucun blanc... Un sévère châtiment punirait cette audace... (Apercevant Zamba qui sort de la chambre à droite, et radoucissant sa voix.) Ah! la belle Zamba! la capresse!...

ZAMBA.

Qui, surprise par l'orage, est venue demander un abri...

GABRIELLE.

Que je lui ai accordé... (Avec intention.) pensant, monsieur, que cela ne vous déplairait pas.

LE MARQUIS, froidement.

A moi... nullement.

DONATIEN.

Pardon, monsieur... j'arrive de France, et je suis d'une

ignorance extrême... Qu'est-ce que c'est qu'une capresse?

LE MARQUIS.

Quelque créole ou Caraïbe née d'un mulâtre et d'une blanche... Car il y a dans toutes ces races une telle confusion, que le diable lui-même n'y reconnaîtrait pas ses enfants... Celle-ci, du reste, est une fille qui a de la tête, et surtout de la mémoire... Elle était avant moi dans l'île, et sait tout ce qui s'y passe... C'est pour cela que souvent j'aime à causer avec elle... et aujourd'hui encore... (Regardant Gabrielle et Donatien.) j'aurai à lui parler... Un siége à Zamba... là, dans le coin... (Prenant un plat sur la table.) et ce gâteau de riz pour l'occuper.

(Zamba s'assied à une petite table à droite, et se met à manger ce que Zoé lui sert.)

LE MARQUIS, tendant son verre.

A boire... Où est Palème?

MATHIEU.

Il est sorti, au lieu d'être là pour son service.

LE MARQUIS.

Monsieur Mathieu, mon commandeur, vous le mettrez aux quatre piquets, et trente coups de fouet.

MATHIEU.

Oui, monseigneur... j'y vais...

GABRIELLE.

Vous ne pouvez le traiter ainsi, car il ne vous appartient plus.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire?

GABRIELLE.

Mon oncle me l'a demandé aujourd'hui, et je le lui ai cédé... (Voyant un geste de colère du marquis.) Il était à moi.

LE MARQUIS.

C'est juste... il faisait partie de votre dot... Enchanté d'en être débarrassé!... Ce Palème est un coquin de mulâtre!...

MATHIEU.

D'abord, c'est un épave... ce qui est la pire espèce de toutes.

(Il sort.)

DONATIEN.

Pardon, monsieur... Qu'est-ce qu'un épave ?

LE MARQUIS.

C'est un esclave qui n'appartient à personne.

GABRIELLE.

Et qui pourtant ne peut fournir aucune preuve de liberté.

LE MARQUIS.

Le gouvernement s'en saisit et le vend à son profit aux criées, aux enchères... où le premier venu peut l'acheter.

DONATIEN.

Est-ce qu'il y a justice à cela ?

GABRIELLE.

Que voulez-vous ?... c'est la loi !...

LE MARQUIS.

Le Code noir le prescrit ainsi.

DONATIEN.

Le Code noir... dites-vous ?... Je n'en ai jamais entendu parler en France.

LE MARQUIS.

C'est le recueil des ordonnances et règlements relatifs aux nègres et aux esclaves... Lois sévères et inflexibles !... Mais, pardon, monsieur le comte, de vous entretenir de sujets pareils... moi qui ai promis à mon oncle de vous rendre ce séjour agréable... Si les affaires qui vous amènent à la Martinique sont de mon ressort, si je puis vous y servir...

DONATIEN.

C'est trop de bontés, monsieur le marquis... J'y viens pour des recherches importantes...

LE MARQUIS.

S'il n'y a point d'indiscrétion...

DONATIEN.

Au contraire... et si cela n'ennuie pas madame...

LE MARQUIS.

Je ne le pense pas... (A part.) Il va mentir...

DONATIEN.

Je suis né dans ces climats, à la Grenade.

LE MARQUIS.

Un pays voisin.

DONATIEN.

Un navire de Marseille venait de quitter cette île pour retourner en France, et l'on était déjà en pleine mer, lorsque l'on découvrit dans un coin du bâtiment un berceau richement brodé, un médaillon avec un chiffre et des armes... et un billet...

(Zamba, qui a écouté attentivement, se lève brusquement et se rassied aussitôt. Dans ce mouvement, elle laisse tomber la fourchette qu'elle tient à la main.)

ZOÉ.

Eh bien! Zamba, y pensez-vous?

ZAMBA.

Pardon, monseigneur...

LE MARQUIS.

Interrompre un récit...

ZOÉ.

Au moment le plus intéressant!

LE MARQUIS.

Achevez, monsieur le comte... Ce billet...

DONATIEN.

Portait ces mots : « L'enfant que renferme ce berceau « appartient à une noble et riche famille qui reconnaîtra, « plus tard et dignement, les soins qu'on aura pris de son

« enfance... » Dans cet espoir, un pauvre négociant, qui se trouvait sur le navire, se chargea de moi, m'emmena à Marseille, m'éleva... mais la mort, qui vint le surprendre, ne me permit pas de m'acquitter envers lui... et, dans la succession de mon père adoptif, je ne trouvai rien que des dettes et quelques renseignements qu'il s'était procurés à grands frais... et auxquels je ne donnai aucune suite... constatant que les armes trouvées dans mon berceau étaient celles de la famille de Rethel.

LE MARQUIS.

Noble maison... C'était superbe!

DONATIEN.

Pas pour moi, soldat et marin, qui n'entendais rien aux procès, et préférais devoir ma fortune à mon épée! Mais, il y a quelques mois, la frégate où j'étais enseigne, *la Marie-Galante*, toucha à la Martinique, et l'on permit à tout l'équipage de passer un jour à terre.

LE MARQUIS.

En effet, il y a six mois... cette frégate était en rade... (Regardant Gabrielle.) et c'est alors que, pour la première fois, vous êtes venu ici?

DONATIEN.

Oui, monsieur le marquis. En jeune homme curieux et qui n'a rien à faire, j'employai ma journée à visiter l'île... et là, s'il faut vous le dire... un hasard... une rencontre inattendue...

ZOÉ, vivement.

Monsieur le comte ne boit pas...

GABRIELLE, de même.

Je lui offrirai de ce tafia que l'on dit excellent.

LE MARQUIS, à part, en les regardant.

La maîtresse et l'esclave s'entendent. (Haut.) Eh bien! monsieur, cette rencontre...

DONATIEN.

Changea mes projets et mes idées : je partis... mais pour revenir.

LE MARQUIS, regardant Gabrielle.

Je comprends... une passion subite...

DONATIEN.

J'en conviens.

LE MARQUIS.

Et depuis que vous êtes de retour, depuis quelques jours...

DONATIEN.

Mes recherches m'ont appris que les comtes de Rethel étaient originaires de la Martinique et de la Grenade, où ils avaient d'immenses possessions.

GABRIELLE.

C'est vrai!

ZOÉ.

C'est vrai!

LE MARQUIS.

Très-vrai... Et si vous voulez de plus amples renseignements... vous avez ici une personne qui mieux que nous est au fait...

DONATIEN.

Qui donc?

LE MARQUIS.

Zamba la capresse... qui connaît toutes les aventures du pays... les secrets de toutes les familles... Et vous saurez, par elle, à quoi vous en tenir, si elle veut parler, ce qui ne lui arrive pas toujours!...

ZOÉ.

Oh! elle parlera, j'en suis sûre... Voyons, Zamba... avez-vous connaissance de cette histoire-là?

(Zamba fait signe que oui.)

LE MARQUIS.

Eh bien! alors... viens ici et réponds...

GABRIELLE, lui prenant la main.

Eh! mais... comme ta main est glacée... et tu trembles.

ZAMBA.

Moi?... Non pas...

DONATIEN.

Parlez... parlez... je vous en conjure.

LE MARQUIS, à Zamba qui regarde Donatien attentivement.

Comme tu le regardes!

ZAMBA, avec expression et plaisir et après l'avoir regardé encore.

Je le trouve beau!...

TOUS.

Achève...

ZAMBA, lentement.

C'est le seul et dernier descendant d'une illustre maison...

GABRIELLE.

Il est donc de la famille de Rethel?

ZAMBA, toujours lentement.

Oui...

DONATIEN.

Et le moyen de me faire reconnaître par eux?

ZAMBA, de même.

Je le dirai...

TOUS.

Parle donc!

ZAMBA.

Mais pas maintenant... plus tard!

DONATIEN, vivement.

Pourquoi pas sur-le-champ?

LE MARQUIS.

Ne la contrariez pas... vous ne sauriez rien... Elle passe

la nuit ici, ainsi que vous, mon cher hôte, et demain sans doute, devant moi, le gouverneur, qui recevrai ses aveux...

DONATIEN.

C'est juste... (A Zamba.) A demain!

ZAMBA, à Donatien, à voix basse et au moment où le marquis se retourne.

Il faut que je vous parle... ici, avant demain.

DONATIEN, de même.

C'est dit!...

LE MARQUIS.

Voici l'heure de nous retirer. On va vous montrer votre chambre.

DONATIEN.

Adieu, monsieur le marquis. (Saluant Gabrielle.) Adieu, madame...

LE MARQUIS, prenant Zamba par la main.

Toi... reste.

ZAMBA.

Et pourquoi?

LE MARQUIS, montrant Donatien qui vient de saluer Gabrielle et qui s'éloigne lentement par le fond, tandis que Gabrielle et Zoé, qui sortent par la droite, le suivent longtemps des yeux.

Tiens... regarde!... tu es trop habile pour ne pas deviner... Et ces regards d'intelligence... c'est un amant.

ZAMBA.

Lui?...

LE MARQUIS.

Tu le sais aussi bien que moi, et déjà peut-être es-tu gagnée par eux.

ZAMBA.

Par exemple!

LE MARQUIS.

Écoute et parlons franchement. Tu as eu l'audace de me repousser, moi!... le gouverneur!...

ZAMBA.

Je suis libre... je ne dépends de personne!

LE MARQUIS.

Tout le monde ici dépend de moi, et tu comprendras peut-être... mais trop tard, qu'il valait mieux m'avoir pour ami que pour ennemi... Enfin, si tu es d'accord avec eux pour me tromper... malheur à toi!... Si, au contraire, tu me secondes... si tu m'aides à avoir des preuves de leur trahison... de l'or... beaucoup d'or... De plus et en toute circonstance... ma protection... Choisis.

ZAMBA.

Mon choix est fait!

LE MARQUIS.

A la bonne heure!... (Donatien paraît à la porte du fond et se retire aussitôt.) Bonsoir, Zamba, bonsoir...

(Il rentre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE X.

ZAMBA, DONATIEN.

DUO.

(Zamba aperçoit Donatien, court à lui, l'amène par la main au bord du théâtre, et lui dit à demi-voix.)

ZAMBA.

Malheureux! qui t'amène en ce lieu redouté?
Pourquoi quitter la France et son heureux rivage?
La terre du salut et de la liberté!
Là, t'attendait la gloire!... En ces lieux, l'esclavage!

DONATIEN.

Que dis-tu?... ma famille... et le nom de Rethel
Que tu m'avais donné?...

ZAMBA.

N'est pas le tien!

DONATIEN.

O ciel!

Et ma mère?...

ZAMBA.

C'était Zabi, ma camarade,
Comme moi, dès l'enfance, esclave à la Grenade,
A la case des grands palmiers!

DONATIEN.

Esclave!

ZAMBA.

Gémissant sous des maîtres altiers...
Et pour ne pas léguer sa détresse profonde
Au malheureux enfant qu'elle allait mettre au monde,
Pour ne pas voir son corps meurtri du fouet sanglant,
Elle aima mieux le perdre et se dit en pleurant :

Mon fils !... mon pauvre enfant, pardonne
A ta mère qui t'a quitté !
Ah ! je te perds !... mais je te donne
Le bonheur et la liberté !

DONATIEN, à part.

O ma mère, je te pardonne,
Car je te dois la liberté !

ZAMBA.

Elle-même, en secret, elle avait préparé
Ce berceau qui souvent fut mouillé de ses larmes,
Et placé ce joyau, par hasard égaré,
Que sous ses pas un jour elle avait rencontré,
Et portant des Rethel et le chiffre et les armes!
Puis se glissant un soir à bord d'un bâtiment
Qui partait pour la France... elle dit en pleurant:

Mon fils, à Dieu je t'abandonne!
Va, fuis ce climat détesté.
Moi, je te perds, mais je te donne
Le bonheur et la liberté !

DONATIEN.

Ma mère... ton amour me donne
Le bonheur et la liberté!

(Vivement.)
Oh! si tu la connais, viens, conduis-moi près d'elle!

ZAMBA.

Elle ne le veut pas!... respecte ses arrêts...

DONATIEN.

Une telle défense est injuste et cruelle.

ZAMBA.

Élevé chez les blancs, tu la mépriserais!

DONATIEN.

La mépriser!... Qu'oses-tu dire!
Si dans mon cœur tu pouvais lire,
Tu verrais qu'aux honneurs, au rang,
Au plus beau sort, mon cœur préfère
Un seul regard, un baiser de ma mère!

ZAMBA.

Dis-tu vrai?

DONATIEN.

Je l'ai dit, par le ciel qui m'entend!

Ensemble.

DONATIEN.

O ma mère! ô ma mère!
Ma vie est avec toi!
(A Zamba.)
Exauce ma prière,
Vers elle conduis-moi!
Que Dieu qui nous protége
La rende à son enfant!
Viens, ma mère, dussé-je
Mourir en t'embrassant!

ZAMBA, à part.

Ah! cette voix si chère
Me fait trembler d'effroi!
Je sens qu'à sa prière
Je cède malgré moi!
O Dieu qui me protége,
Un seul, un seul instant...

Rends-moi mon fils, dussé-je
Mourir en l'embrassant!

(A voix basse.)

Sais-tu que si ton nom, ton sang était connu,
Tu deviens à l'instant, comme fils d'une esclave,
Un esclave toi-même... et comme tel vendu?
Leurs lois l'ordonnent!... Le sais-tu?

DONATIEN, froidement.

Je le sais!

ZAMBA.

Il faut fuir nos tyrans!

DONATIEN.

Je les brave!
Car j'aime... et je ne veux partir
Qu'avec ma mère et celle qui m'est chère!

ZAMBA.

Eh bien! promets-tu d'obéir?
De retourner en France?...

DONATIEN.

Oui, si je vois ma mère,
Si sa voix me l'ordonne!...

ZAMBA, avec force.

Eh bien! pars à l'instant!

(Etendant les mains vers lui et fondant en larmes.)

C'est elle qui renvoie... et bénit son enfant!

DONATIEN, pousse un cri et se jette dans ses bras.

Ah!

ZAMBA et DONATIEN, avec explosion.

O jour de bonheur et d'ivresse,
C'est toi, c'est toi que je revoi!

ZAMBA, à demi-voix.

Tais-toi, mon fils, tais-toi!
Tout, jusqu'à ta tendresse,
Me fait trembler d'effroi!...

(Avec délire.)

C'est lui que dans mes bras je presse,

C'est bien mon fils que je revoi!
(Avec entraînement.)
Mon fils!... mon fils!...

DONATIEN.

Tais-toi... tais-toi!
A présent ma tendresse
Me fait trembler pour toi!

ZAMBA et DONATIEN.

Tourments affreux, tourments passés,
Ce jour vous a tous effacés!
Et mon cœur, à jamais heureux,
N'a plus à former d'autres vœux!
Je te revois!... le ciel a comblé tous mes vœux!

(Zemba entraîne son fils par la porte du fond.)





ACTE DEUXIÈME

Un salon élégant de l'habitation du gouverneur. — Une porte au fond, et une fenêtre sur le premier plan à droite. Sur le second plan de droite et de gauche, les portes d'autres appartements. Les fenêtres et les portes sont ouvertes. Le bal a lieu dans les pièces à côté, et l'on entend le bruit de l'orchestre jouant des airs du pays.

SCÈNE PREMIÈRE.

PALÈME, **seul, entrant par la porte du fond.**

Oh ! comme ils dansent ! Quel plaisir !
omme ils doivent se divertir !
(Montrant les salons à droite, sur le deuxième plan.)
Là les maîtres !... les demoiselles
Et les dames, nobles et belles !
(Montrant la croisée à droite, sur le premier plan.)
Puis au jardin, loin de leurs yeux,
O passe-temps doux et suaves,
Pauvres nègres, pauvres esclaves
Dansent comme des gens heureux !
(Regardant par la croisée.)

COUPLETS.

Premier couplet.

Tra, la, la, la, la, la, la, la !
Oui, bon noir ou bon mulâtre,
De la danse est idolâtre,
Et malgré tout son chagrin,
Quand résonne tambourin,

Pauvre esclave, danse! danse!
Car la danse et la gaîté
Font oublier la souffrance
Et rêver la liberté!
Tra, la, la, la, la, la, la, la!

Deuxième couplet.

Tra, la, la, la, la, la, la, la!
Seul plaisir de l'esclavage,
Le nègre pendant l'ouvrage,
En l'absence du bâton,
Fredonne *petit chanson.*
Pauvre esclave, chante! chante!
Car les chants et la gaîté
Font oublier la tourmente
Et rêver la liberté!
Tra, la, la, la, la, la, la, la!

SCÈNE II.

PALÈME, ZOÉ, portant un plateau de rafraîchissements et sortant de la porte du fond.

PALÈME, à part.

La voilà! C'est elle! Et dire que je n'ai jamais osé... (Haut.) Qu'est-ce que vous portez là?

ZOÉ, montrant la porte à droite.

Des rafraîchissements pour tout ce monde qui danse.

PALÈME.

Ce plateau-là... c'est bien lourd...

ZOÉ.

Non, vraiment!... car à chaque pas on allége le fardeau

PALÈME, voulant le lui prendre des mains.

Si je pouvais, à votre place...

ZOÉ.

Toi! Un homme libre!...

(Elle pose son plateau sur une table.)

PALÈME.

C'est vrai! Je suis libre!... je l'oublie toujours! et je n'en suis pas plus hardi pour cela... Car du temps que j'étais esclave... j'avais un secret à vous confier!...

ZOÉ.

C'est vrai!... celui d'hier... je n'y pensais plus...

PALÈME.

Moi, j'y pense toujours! un secret dont vous ne vous doutez pas et que vous ne devineriez jamais!

ZOÉ.

Alors, si tu me le disais?...

PALÈME.

C'est une idée... Mais c'est que je ne sais par où commencer.

ZOÉ.

Ne commence pas... et finis tout de suite... ce sera plus tôt fait.

PALÈME, avec embarras.

Vous avez raison!... Or donc, mamzelle Zoé, maintenant que je suis libre... libre de parler... Silence!...

ZOÉ, qui écoutait.

Quoi donc?

PALÈME.

On vient...

ZOÉ.

C'est M. Denambuc.

PALÈME.

J'aime mieux qu'il ne soit pas là... Dans un autre moment.

ZOÉ.

Comme tu voudras!

PALÈME, avec joie.

Je respire... C'est encore différé, et j'ai du temps devant moi.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE III.

DENAMBUC, sortant rêveur du salon à droite ; ZOÉ, qui a été reprendre son plateau sur la table, s'approche de M. Denambuc.

DENAMBUC, à part.

Juste au moment où je pensais à elle!... (Haut.) J'étais là avec toi... ainsi tu n'avais pas besoin de venir... c'était inutile.

ZOÉ, lui présentant son plateau.

Je m'en vais, maître...

DENAMBUC.

Non... reste!... Qu'est-ce que tu m'offres là?

ZOÉ.

Des sorbets et du sirop de limon.

DENAMBUC.

Ah! cela vient à propos, vu la température.

ZOÉ.

Je crois bien, je meurs de soif et de chaleur.

DENAMBUC, lui prenant le plateau des mains et le lui présentant.

Alors, bois...

ZOÉ, étonnée.

Comment, vous voulez?...

DENAMBUC.

Bois, te dis-je... je le veux!...

ZOÉ.

Et si l'on nous voyait?...

DENAMBUC.

On verrait que tu as soif... Ça n'est pas défendu... ici surtout... (Zoé a pris un verre et boit, pendant que Denambuc tient le plateau et la regarde.) Eh bien!... Qu'est-ce que nous disons?...

ZOÉ, qui vient de boire.

Je dis que c'est bon!... et que ça fait du bien!

DENAMBUC.

Tant mieux... Mais ce n'est pas cela que je te demande... Depuis hier je ne t'ai pas parlé... je t'ai laissée tranquille, je t'ai donné tout le temps que tu as voulu... Y a-t-il du changement?... L'as-tu oublié?...

ZOÉ.

Qui?

DENAMBUC.

Celui dont nous parlions... L'inconnu?...

ZOÉ.

Non!...

DENAMBUC.

Ça tient toujours?... (Elle fait signe que oui, en soupirant.) Ça ne diminue pas?...

ZOÉ.

Au contraire... je crois que ça augmente.

DENAMBUC, avec bonhomie.

Ça n'est pas naturel!...

ZOÉ.

Je n'en sais rien... mais c'est comme ça... et comme j'ai promis de vous dire...

DENAMBUC.

C'est juste!... Alors, je vais attendre encore.

ZOÉ, d'un air suppliant.

Non... n'attendez pas...

DENAMBUC, portant la main à sa tête.

Pourquoi?

ZOÉ.

Vous attendriez trop longtemps, car j'ai idée que ça ne s'en ira pas.

DENAMBUC.

C'est une idée que tu as là...

ZOÉ, montrant son cœur.

Et puis là...

DENAMBUC.

Il faut donc y renoncer... alors... (Avec émotion.) C'est pour te faire plaisir... car moi j'aurais toujours attendu... Alors, Zoé... adieu!...

ZOÉ, avec expression et essuyant une larme.

Ah! ça me fait de la peine!...

DENAMBUC.

Parbleu! et à moi aussi!... Mais, si je n'y prends garde... ça deviendra ce que je crains le plus au monde... une passion complète... avec toutes ses conséquences... et ses absurdités naturelles... (Brusquement.) Ainsi... tu as raison... je m'en vais.

ZOÉ.

Et où çà?...

DENAMBUC.

Ne faut-il pas lui rendre des comptes?... Je rentre dans la salle du bal, faire mes adieux à mon neveu le gouverneur et à ma nièce... parce que demain je m'embarque pour six mois... pour un an... tant que cela me tiendra.

ZOÉ, faisant un pas vers lui.

Ah! mon Dieu!...

DENAMBUC.

Hein?... qu'y a-t-il?

ZOÉ, hésitant.

Rien...

DENAMBUC.

J'ai cru que tu voulais me parler... que tu avais quelque chose à me dire...

ZOÉ, de même.

Non, maître... non.

DENAMBUC.

Alors, adieu !... Je pars demain matin, à six heures... te voilà avertie... Si d'ici là tu changes d'idée...

ZOÉ.

Monsieur...

DENAMBUC.

Un mot de toi... je décommande le départ, j'ordonne la noce, et sans prévenir ni neveu, ni famille... ma fortune et ma main...

ZOÉ.

Ah ! mon maître, c'est trop de bontés... mais je vous l'ai dit... jamais !... jamais !...

DENAMBUC, brusquement.

Adieu !... adieu !...

(Il entre dans le salon à droite.)

SCÈNE IV.

ZOÉ, seule.

Pauvre homme !... s'éloigner à cause de moi, c'est terrible ! Mais qu'y faire ?... Je ne peux pas le tromper... Ce n'est pas ma faute si j'en aime un autre... qui m'aime autant que lui... qui est revenu ici pour moi... qui m'a tout sacrifié !... (Apercevant Gabrielle qui sort tout agitée du salon.) Ah ! mon Dieu ! Gabrielle !...

SCÈNE V.

GABRIELLE, ZOÉ.

ZOÉ.

Pourquoi donc, maîtresse, quitter la salle de bal?...

GABRIELLE, troublée.

Pourquoi?...

ZOÉ.

Quelle agitation!... qu'est-il arrivé?... Je te dois tout, ma vie est à toi... tu peux tout me confier!...

GABRIELLE.

Ah! Zoé!... Zoé!...

ROMANCE.

Premier couplet.

Cet inconnu dont la pensée
Et dont les traits m'étaient si doux,
Dont l'image par moi tracée
Causa les soupçons d'un époux,
C'était lui! Sa seule présence
M'apporte le trouble et l'effroi!
S'il osa braver leur vengeance,
C'était pour moi! c'était pour moi!
Pour moi!
Pour moi!

ZOÉ, qui l'a écoutée avec le plus grand trouble; à part.

M. de Rethel?... Ce n'est pas possible!...

GABRIELLE.

Deuxième couplet.

L'œil d'un jaloux a su connaître
L'amour qui le guidait ici,
Amour, que ses regards peut-être
Et que les miens avaient trahi
Oui, je sais trop celle qu'il aime,
Et mon cœur palpitant d'effroi

M'a dit encor mieux que lui-même
Que c'était moi !
C'est moi ! c'est moi !
(A Zoé qui veut parler.)
Tais-toi !
(Avec passion et à voix basse.)
C'est moi !

ZOÉ, tremblante.

C'est pour toi qu'il venait... tu en es sûre?...

GABRIELLE.

Plus encore!... Il me demandait un entretien! « Il faut que je vous parle, m'a-t-il dit à voix basse, pendant que nous dansions... à vous, madame... à vous seule!... »

ZOÉ, à part, avec douleur.

Oh! mon Dieu!

GABRIELLE.

Et mon mari était là, derrière nous...

ZOÉ.

Qui l'a entendu?...

GABRIELLE.

Et depuis, il ne nous a pas quittés des yeux!...

ZOÉ.

Et M. de Rethel?

GABRIELLE.

Il faut qu'il parte... qu'il s'éloigne!... Et je ne peux le lui dire... je ne peux lui parler... Mais toi...

ZOÉ.

Moi, madame?...

GABRIELLE.

Oui... c'est le plus grand service que j'attende de ton amitié.

ZOÉ, poussant un cri de douleur qu'elle retient.

Ah!...

GABRIELLE.

Qu'as-tu donc ?...

ZOÉ.

Rien... Je vous l'ai dit... ma vie est à vous... parlez...

GABRIELLE.

Pourquoi me dis-tu vous ?

ZOÉ.

Pardon, maîtresse... tu auras mal entendu... Achève...

GABRIELLE.

Tu ne pourrais lui parler dans ce bal, qui grâce au ciel bientôt va finir... Mais, demain, de grand matin...

ZOÉ.

Moi!...

GABRIELLE, vivement.

Et comment pourrais-je sans cela...

ZOÉ, de même.

J'irai, maîtresse, j'irai... Je lui parlerai de son amour... du vôtre...

GABRIELLE.

Au contraire... dis-lui... si mon repos lui est cher... qu'il parte demain sans me revoir... car je ne peux pas l'aimer... je ne l'aime pas!...

ZOÉ, avec jalousie.

Si ! si !... tu l'aimes !...

GABRIELLE, hors d'elle-même.

Et quand il serait vrai ?...

ZOÉ.

Tu vois bien !...

GABRIELLE.

N'importe !... Quant à ce qu'il voulait me dire...

ZOÉ.

Dans ce rendez-vous qu'il te demandait ?...

GABRIELLE.

Il te le dira, à toi.

ZOÉ, s'oubliant.

Plutôt mourir!...

GABRIELLE.

Quoi donc?

ZOÉ, vivement, et se reprenant.

Plutôt mourir... que de manquer à ma promesse... J'irai, maîtresse.

GABRIELLE.

C'est bien... silence!... (Affectant un air gai.) C'est mon oncle qui sort du bal... Déjà!...

SCÈNE VI.

ZOÉ, DENAMBUC, GABRIELLE.

DENAMBUC.

Je n'y suis resté que trop longtemps... Je déteste les gens qui s'amusent quand je m'ennuie... et je suis ennuyé, contrarié!... Aussi, je m'embarque demain, de grand matin, pour un voyage... un voyage d'agrément... qui me contrarie...

GABRIELLE.

Pourquoi, alors?...

DENAMBUC, regardant Zoé.

Parce qu'il le faut! Ainsi donc... (A Gabrielle.) Embrasse-moi, et adieu!

ZOÉ, à mi-voix et le retenant.

Non... ne partez pas!

DENAMBUC, de même.

Est-il possible! Une bonne idée qui t'est venue?...

ZOÉ, avec trouble.

Oui... oui... j'ai réfléchi... je crois que... je ne l'aime plus!

DENAMBUC, à mi-voix.

Quand je te le disais... cela vient tout d'un coup et s'en va de même... Et demain, à la ville, sans en rien dire à mon neveu ni à ma nièce... sans bruit, sans éclat, dans la chapelle de Saint-Pierre...

ZOÉ, vivement.

Que voulez-vous dire?

DENAMBUC.

Viens, viens... je te l'expliquerai... et dès que j'ai ta parole...

ZOÉ, hésitant.

Mais, monsieur...

DENAMBUC.

Tu me l'as promis... tu me l'as dit... Viens, te dis-je!

(Il entraîne vivement Zoé par la gauche, et Gabrielle qui, pendant cette scène, a été regarder dans le salon à droite, redescend en ce moment.)

SCÈNE VII.

GABRIELLE; puis, ZAMBA.

(Un air de danse se fait entendre à droite.)

GABRIELLE, assise à gauche.

Ces sons joyeux, ces airs de danse
Redoublent encor mon ennui!

ZAMBA, entrant par la porte de gauche.

Il y va de son existence!
Comment parvenir jusqu'à lui?

(Regardant à droite la porte du salon.)

On ne voudra pas me permettre

D'entrer dans ces riches salons !
Et cependant...

GABRIELLE, assise à gauche et levant la tête.

Qu'est-ce donc ?

ZAMBA.

Une lettre
Que pour d'importantes raisons
Au comte de Rethel je voudrais bien remettre.
(Apercevant le gouverneur qui sort en ce moment du salon à droite.)
Ciel ! monseigneur !...
(Elle serre dans sa poche la lettre qu'elle tenait à la main.)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, ZAMBA, GABRIELLE.

(Le marquis a vu la lettre que Zamba présentait à sa femme. Il passe entre elles deux et amène Zamba par la main au bord du théâtre.)

LE MARQUIS, à mi-voix, à Zamba.

Ainsi, méprisant mon ardeur,
C'est peu de repousser et de braver ton maître,
Tu viens aider encore à trahir mon honneur !

ZAMBA.

Moi ? grand Dieu !

LE MARQUIS, toujours à voix basse.

Ce billet que t'a donné madame,
Ou que tu lui donnais... d'où vient-il ?

ZAMBA.

A l'instant,
Une esclave, une pauvre femme
Me l'a remis en bas, en me priant
De le porter...

LE MARQUIS.

A qui ?

ZAMBA, à voix haute.

Que vous importe !

GABRIELLE, à part.

O ciel !

LE MARQUIS, avec colère.

A qui ?... Réponds !

ZAMBA.

A monsieur de Rethel !

LE MARQUIS, de même.

Voyons ?...

ZAMBA.

Non pas !

LE MARQUIS, avec force.

Voyons !

ZAMBA.

Ce billet est pour lui,
Et nul autre que lui ne doit le lire ici !

Ensemble.

GABRIELLE.

Ah ! de frayeur je suis tremblante !
Quel est donc ce fatal écrit ?
Je le vois, sa colère augmente,
Je crains sa rage et son dépit !

ZAMBA.

Je brave sa voix menaçante,
Et sa colère et son dépit !
Vainement sa fureur augmente :
Il ne verra pas cet écrit !

LE MARQUIS.

Devant moi soumise et tremblante,
Livre-moi ce fatal écrit,
Ou soudain, cette main puissante
Et te brise et t'anéantit !

(A la fin de cet ensemble, le marquis saisit sur la table un fouet qu'il lève sur Zamba.)

SCÈNE IX.

ZAMBA, DONATIEN, LE MARQUIS, GABRIELLE.

(Donatien, sortant de la salle de bal et se jetant entre Zamba et le marquis, et arrachant des mains de celui-ci le fouet qu'il tenait levé.)

DONATIEN.

Arrêtez!

LE MARQUIS.

C'est une esclave pour moi!

DONATIEN.

Pour moi, c'est une femme et c'est...

ZAMBA.

Tais-toi! tais-toi!

DONATIEN.

Et je viens la défendre!

LE MARQUIS.

Ah! ce n'est pas pour elle
Que vous venez ici!

DONATIEN.

Eh! pour qui donc?

LE MARQUIS, montrant Gabrielle qui, pendant ce temps, a remonté le théâtre.

Pour qui?
(Allant la chercher et l'amenant par la main.)
Et tenez, tenez, la voici,
Au rendez-vous fidèle!

GABRIELLE, à son mari.

Quoi! monsieur...

LE MARQUIS.

Rendez-vous auquel se rattachait
Ce mystérieux billet,

(Montrant Zamba.)

Qu'elle refuse en vain de me remettre.
Je l'aurai ! je l'aurai !

ZAMBA.

Jamais, car cette lettre

(Montrant Donatien.)

Est pour monsieur... et lui seul la lira!

LE MARQUIS.

Vous l'espérez en vain! et d'un outrage infâme
Son sang d'abord me vengera,
Car cette lettre est de ma femme!

GABRIELLE, poussant un cri.

De moi?

LE MARQUIS.

De vous!

DONATIEN, vivement.

Sortons! monsieur, sortons!

GABRIELLE.

Arrêtez !

(Arrachant la lettre que Zamba vient de déchirer en deux morceaux.

Donne!

ZAMBA, voulant la ravoir.

O ciel !

GABRIELLE, avec impatience.

Ne crains rien, sur mon âme

(Au marquis, lui remettant la lettre.)

Lisez ! et rougissez, monsieur, de vos soupçons !

(Le marquis réunit les deux morceaux de la lettre et lit tout bas. Pendant ce temps, l'orchestre exprime les sentiments qu'il éprouve.)

Ensemble.

ZAMBA.

Ah! de frayeur je suis tremblante;
Dieu tout-puissant, veille sur lui!
Ah! je sens ma force expirante,
Et mon espoir anéanti!

GABRIELLE, regardant son mari.

Ah! de frayeur je suis tremblante!
Mais loin de calmer son esprit,
On dirait que sa rage augmente!
Que renferme donc cet écrit?

DONATIEN.

Ah! ce retard encore augmente
Et ma vengeance et mon dépit!
Ah! trop longue est pour moi l'attente,
Sortons, monsieur, vous l'avez dit!
(Au marquis, qui lit toujours.)
Sortons! sortons!

LE MARQUIS, lisant toujours.

Patience!

DONATIEN, avec colère.

Me rendrez-vous enfin raison?

LE MARQUIS, avec un sang-froid insolent.

Non, monsieur, non!

DONATIEN, hors de lui.

Non! lorsqu'avec tant d'insolence
Vous m'avez défié?... Sur-le-champ ou sinon...
(Prenant le fouet que le marquis a jeté sur la table, il lève le bras sur celui-ci, qui, toujours avec le même sang-froid, agite une sonnette placée sur la table. A ce bruit, entrent plusieurs esclaves.)

LE MARQUIS, montrant Donatien.

Qu'on arrête cet homme!

SCÈNE X.

LES MÊMES; TOUTES LES PERSONNES DU BAL, accourant au bruit: DES ESCLAVES, parmi lesquels ZOÉ.

LE CHŒUR.

Ah! quel bruit, quel scandale!
Quels éclats de fureur!

Je tremble et rien n'égale
Mon trouble et ma terreur!

DONATIEN, *montrant le marquis.*

J'offre à monsieur de venger un outrage
En gentilhomme et l'épée à la main.

LE MARQUIS.

Oui, c'était d'abord mon dessein,
Et j'aurais de grand cœur éprouvé son courage,
Si l'on pouvait, sans déshonneur,
Se commettre avec un esclave!

TOUS.

Un esclave! grands dieux!

LE MARQUIS, *montrant la lettre qu'il tient.*

Oui, messieurs, un épave,
Je vous le prouverai, moi... moi, le gouverneur!

Ensemble.

GABRIELLE et ZAMBA.

Découverte fatale!
Qui me glace d'horreur;
Je tremble et rien n'égale
Mon trouble et ma terreur!

LE MARQUIS et LE CHŒUR.

Infamie et scandale!
Pour nous quel déshonneur!
C'est affreux! rien n'égale
Ma honte et ma fureur!

DONATIEN.

Découverte fatale!
O honte! ô déshonneur!
Le lâche! rien n'égale
Ma rage et ma fureur!

LE MARQUIS, *à d'autres esclaves, leur montrant Donatien.*

Qu'on le saisisse! qu'on l'enchaîne!

DONATIEN.

J'en appelle!

LE MARQUIS, souriant, avec ironie.

A qui donc? A moi, le gouverneur?

GABRIELLE, s'adressant à son mari.

Monsieur, monsieur, de grâce!

LE MARQUIS, regardant d'un air railleur Zamba et sa femme.

Ah! c'est vraiment grand'peine,
Je le conçois, de voir un galant séducteur
Mourir sous le fouet d'un commandeur!

(A haute voix et se retournant vers l'assemblée.)

Fils d'esclave, et lui-même esclave,
Il n'a pour être libre aucun titre connu!
Et nous ordonnons donc, que demain, comme épave,
Selon le code noir, il soit vendu!

TOUS.

Vendu!

DONATIEN, à part.

Plutôt la mort!

Ensemble.

DONATIEN.

Quoi! sans m'entendre,
On vient m'apprendre
Qu'on va me vendre
Et m'avilir?
Ignominie,
Dans l'infamie,
Traîner ma vie!
Plutôt mourir!

GABRIELLE et ZAMBA.

Quoi! sans l'entendre,
Sans le défendre,
Vouloir le vendre
Et le flétrir!
O perfidie!
Sauvons sa vie
Que l'infamie
Veut avilir!

LE MARQUIS.

Amant si tendre
Qu'on veut défendre,
Je vais te vendre
Et t'avilir!
Rien ne délie
De l'infamie;
Toute sa vie,
Il doit servir.

LE CHŒUR.

Dieu! quel esclandre!
Oui, sans l'entendre,
Il faut le vendre
Et le punir.
Rien ne délie
De l'infamie;
Toute sa vie,
Il doit servir!

ZAMBA, s'approchant de Donatien, et à voix basse.

Je te délivrerai... Courage!
Mais si le sort trahit mon bras,
(Lui glissant un couteau dans la main.)
Tiens, mon fils... tiens... A l'esclavage
On échappe par le trépas!

DONATIEN, avec joie.

Et, demain, j'en réponds, ils ne me vendront pas!

Ensemble.

DONATIEN.

Je puis attendre
Et me défendre.
Qui! lui, me vendre
Et m'avilir!
Je l'en défie!
Sauvant ma vie
De l'infamie,
Je peux mourir!

GABRIELLE et ZAMBA.

Quoi! sans l'entendre, etc.

LE CHŒUR.

Ah! quel esclandre!
Sans rien entendre,
Il faut le vendre
Et le punir.
Rien ne délie
De l'infamie;
Toute sa vie,
Il doit servir!

LE MARQUIS.

Amant si tendre, etc.

(Des esclaves armés emmènent Donatien. Toutes les personnes du bal prennent congé du marquis et de Gabrielle. D'autres esclaves éteignent les lustres de l'appartement. Il ne reste qu'un flambeau sur la toilette à gauche.)

SCÈNE XI.

GABRIELLE, s'asseyant à gauche, près de sa toilette, que des esclaves viennent d'approcher; ZOÉ, ZAMBA, sur le devant du théâtre; LE MARQUIS, au fond, saluant et congédiant ses conviés.

ZOÉ, regardant Gabrielle, puis Donatien que l'on emmène.

Que je le plains! Séparé à jamais de celle qu'il aime!

ZAMBA, à voix basse.

De toi!

ZOÉ.

Que dis-tu?

ZAMBA, de même.

Qu'au péril de ses jours, c'est toi qu'il venait chercher.

ZOÉ.

Et ma maîtresse?... et ce rendez-vous qu'il lui demandait?...

ZAMBA.

Pour obtenir d'elle ta liberté et partir avec toi.

ZOÉ, poussant un cri.

Ah!... (Vivement.) Il faut le délivrer!

ZAMBA, froidement.

Ou mourir!...

ZOÉ, avec étonnement.

Toi!... Et qui donc es-tu?

(En ce moment le gouverneur, qui a congédié tous les conviés, redescend le théâtre et s'approche de Zamba. Zoé s'éloigne et va à la toilette aider Gabrielle à défaire sa coiffure et à ôter ses diamants.)

LE MARQUIS, sévèrement.

Il faudra m'apprendre, Zamba, qui t'avait remis pour lui ce billet mystérieux et sans signature.

ZAMBA.

Je vous l'ai dit, une esclave que je ne connais pas.

LE MARQUIS.

Alors et pour t'être chargée de ce message, tu sais le sort qui t'attend, (Baissant la voix.) à moins que la fière Zamba, oubliant enfin son orgueil...

ZAMBA, avec indignation.

Moi?... jamais!

LE MARQUIS.

Sortez. (A Zoé.) Toi aussi.

(Zamba sort par la deuxième porte à gauche, et Zoé par la première, qui donne dans l'appartement de Gabrielle.)

SCÈNE XII.

GABRIELLE, LE MARQUIS.

GABRIELLE, après avoir hésité, s'approche de son mari, qui vient de se jeter dans un fauteuil et tient encore la lettre à la main.

Vous voyez, monsieur, combien vos soupçons étaient injustes!

LE MARQUIS.

Croyez-vous?... (Regardant autour de lui.) Mais tous nos hôtes sont partis. Que je ne vous empêche pas d'achever votre toilette.

GABRIELLE, s'approchant de la toilette et défaisant ses diamants.

Il n'est pas possible que vous exerciez un pareil acte de rigueur.

LE MARQUIS, avec ironie.

Vous voulez dire de justice!... C'est un esclave!... cette lettre, que je soumettrai au Conseil colonial, le prouve évidemment. (Lisant.) « Hâte-toi de revoir celle que tu aimes et « de la décider à nous suivre... »

GABRIELLE.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Je ne me charge pas d'expliquer cette phrase... mais celle-ci : « Il faut partir! non pas dans deux jours... mais ce « soir... Demain, un vaisseau doit mettre à la voile pour la « France, et nous soustraire au danger qui nous menace... « Il est ici quelqu'un que je viens d'apercevoir... Reconnue « par lui, je suis condamnée à la mort, et toi à l'escla- « vage... » (Souriant avec ironie.) Vous voyez quel est le descendant des nobles comtes de Rethel...

GABRIELLE.

Quel qu'il soit, monsieur, absent depuis son enfance, nul ne peut le réclamer.

LE MARQUIS.

Justement!... Un esclave sans maître appartient au gouvernement, cas prévu par les lois que je suis chargé de faire respecter. (*A sa femme qui s'approche encore de lui.*) Qu'est-ce encore?...

GABRIELLE.

Je n'insiste plus, monsieur, mais je vous ferai seulement observer que ce jeune homme a sauvé la vie à M. Denambuc, mon oncle...

LE MARQUIS.

Je ne suis pas chargé de payer les dettes de votre oncle... je doute qu'il payât les miennes... Mais ni lui, ni moi, n'y pouvons rien!... La loi est là! et, demain, il sera vendu et il mourra sous le fouet du commandeur... parce que... vous l'aimez.

GABRIELLE, *poussant un cri.*

Moi... monsieur?... Quelle idée!... Qu'il soit sauvé... qu'il parte... et je consens à ne plus le revoir! (*S'efforçant de sourire.*) car loin de moi, je vous le répète... loin de moi les sentiments que vous me supposez...

LE MARQUIS.

Si vous voulez que je le croie... cessez donc de parler pour lui... On vient. Rentrez dans votre appartement.

(*Gabrielle a pris le flambeau qui était sur la toilette et sort par la porte à gauche. Le théâtre reste un moment dans l'obscurité.*)

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, MATHIEU; ZAMBA, *paraît à la porte de gauche, se glisse dans l'obscurité le long des fauteuils et des canapés à gauche, et se cache derrière la toilette.*

LE MARQUIS.

Ah! c'est Mathieu, mon vieux commandeur... Eh bien! cet esclave...

MATHIEU.

Enfermé dans la prison de l'atelier, en face de vos fenêtres...

LE MARQUIS.

Tu m'en réponds?

MATHIEU.

Oui, maître! un cachot sans fenêtre ni soupirail, deux portes seulement, dont voici les clefs ainsi que celles de la maison.

LE MARQUIS.

C'est bien! Demain, au point du jour, il faut que cet esclave soit conduit avec les autres, à Saint-Pierre; c'est jour de marché.

MATHIEU, secouant la tête.

Hum!... cette denrée-là est en baisse... cela se vendra mal.

LE MARQUIS.

Tant mieux!

MATHIEU.

Est-ce que monseigneur voudrait l'acheter?

LE MARQUIS.

Oui.

MATHIEU.

Mais, comme président de la vente pour le gouvernement, monseigneur ne pourra enchérir par lui-même!...

LE MARQUIS.

Rassure-toi... je trouverai quelqu'un. Bonne nuit, mon vieux Mathieu!

MATHIEU.

Bonne nuit, maître! et n'oubliez pas qu'au point du jour les membres du Conseil colonial viendront ici vous chercher...

LE MARQUIS.

Les membres du Conseil?... C'est bien... Tu m'éveilleras, tu m'appelleras... Je les recevrai.

(Mathieu sort par la porte à gauche. Le marquis entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE XIV.

ZAMBA, paraissant.

AIR.

Ces clefs... je les aurai !... ces clefs... j'irai les prendre
Pour délivrer mon fils, le sauver, le défendre !
Et si par le destin mes projets sont trahis,
C'est encore un bonheur de mourir pour mon fils !

(Tombant à genoux.)

Vierge Marie !
Toi que je prie,
Toi que tout bas
J'implore, hélas !
Veille sur moi, conduis mes pas !

Ce n'est pas une amante
Qui, le cœur plein d'attente,
Réclame ton appui ;
D'une mère tremblante,
C'est la voix gémissante
Qui s'élève aujourd'hui.

Vierge Marie ! etc.

Allons ! il doit dormir,
Allons ! il faut ouvrir.

(Elle va à la porte à droite, et s'arrête.)

Allons !
Ouvrons !...

(Elle ouvre la porte et regarde.)

A la lueur de la lampe de nuit,

Tout habillé je le vois qui sommeille...
Je vois ces clefs... ces clefs au chevet de son lit;
Et si je puis, sans qu'il s'éveille,
Si je puis les saisir...
(Elle fait un pas et revient.)
Il vient de tressaillir!...
Ah! je tremble et j'hésite!
Mon cœur bat de frayeur!
Faiblesse qui m'irrite!
Dieu me guide, et j'ai peur!
Allons! allons!
Courage, avançons!...

Marchons sans crainte,
Oui, plus d'effroi!
La Vierge sainte
Veille sur moi!
Avançons-nous sans bruit,
C'est Dieu qui me conduit!

(Elle entre doucement dans la chambre à droite. La musique continue en sourdine. Zamba reste quelque temps dans l'appartement. Mouvement plus agité dans l'orchestre. Elle ressort vivement, et comme poursuivie, puis, se sauve de l'autre côté du théâtre, à gauche, au moment où le marquis, tenant sa lampe à la main, se précipite de la chambre à droite, et s'arrête devant Zamba. Il pose sa lampe sur la table.)

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, ZAMBA.

DUO.

ZAMBA.

Ces clefs... j'allais les prendre!
Il s'est éveillé... c'est lui!

LE MARQUIS.

Zamba, c'est toi!
Seule... la nuit... chez moi!
Qui t'amène?

ZAMBA, baissant les yeux.

Que dire ?...

LE MARQUIS, la regardant en souriant.

Oui-dà ! je crois comprendre...
Tes torts de ce matin, tu les vois maintenant !
Redoutant mon ressentiment,
Tu venais, par crainte ou par ruse,
Plus que par repentir, me demander excuse.

ZAMBA.

C'est vrai...

LE MARQUIS, retenant Zamba, qui veut s'éloigner.

Ce pardon, cette grâce,
Que tu viens demander,
Oui, malgré ton audace
Je puis te l'accorder !

ZAMBA, à part, sans l'écouter.

Comment le délivrer ?

LE MARQUIS, continuant.

Mais, pour moi moins sévère,
Adoucis ta rigueur !
Par quels moyens te plaire
Et séduire ton cœur ?

ZAMBA, à gauche, près de la toilette, et sans écouter le marquis, à part.

Comment sauver sa vie ?
(Regardant sur la toilette les diamants que Gabrielle vient d'y laisser.)
O ciel ! ces diamants !
(Les regardant avec envie.)
Ces diamants !...

LE MARQUIS, à part, et la regardant.

Son œil contemple avec envie
Cette parure aux feux étincelants !
(S'approchant d'elle.)
Eh bien ! belle Zamba !

ZAMBA.

Non, Zamba n'est pas belle
Et mainte noble dame, ici lui fait affront !

Mais, peut-être Zamba brillerait autant qu'elle
Si l'or et les bijoux ennoblissaient son front !

LE MARQUIS, à part, souriant en la regardant.

J'entends ! j'entends !

Ensemble.

LE MARQUIS.

Ah ! comme elle est émue !
Un charme tentateur
Vient fasciner sa vue,
Et séduire son cœur !

ZAMBA.

Je sens qu'à cette vue
L'espoir rentre en mon cœur,
Et de mon âme émue
Vient calmer la terreur !

LE MARQUIS, passant près de la table, et prenant les bijoux.

Cet écrin, du moins je l'augure,
A charmé tes yeux éblouis !

ZAMBA, le repoussant de la main.

Non... il est à madame...

LE MARQUIS.

Il est vrai !... J'ai promis
De lui changer cette parure...
C'est mon dessein ! chacun doit y gagner !... Ainsi,
Prends ! elle est à toi, la voici !

ZAMBA, tressaillant de joie.

A moi ! à moi !

LE MARQUIS.

Quel bonheur brille en ses traits ravis !

ZAMBA, à part, serrant les diamants contre son cœur.

O mon fils ! mon fils !

Ensemble.

LE MARQUIS, à part.

Oui, cette âme si fière,

Qui bravait mes transports,
Maintenant, moins sévère,
M'écoute sans remords !
(A Zamba.)
A ton maître qui t'aime
Abandonne ton cœur...
Viens ! O moment suprême
D'ivresse et de bonheur !...

ZAMBA, à part.

Je puis donc le soustraire
A la honte, à la mort !
(Montrant le marquis.)
Mais ici, comment faire,
Pour l'abuser encor ?
Dieu, mon juge suprême,
Toi qui lis dans mon cœur,
Contre un tyran qui m'aime,
Viens, sois mon protecteur !

LES COLONS, au dehors.

Déjà, voici l'aurore
Et ses premiers rayons,
Et vous dormez encore;
Debout, riches colons!

ZAMBA, avec joie.

Écoutez ! écoutez ! on se lève, on s'éveille !
Entendez-vous ces pas tumultueux?
Et voici briller dans les cieux
Les premiers feux de l'aurore vermeille !

MATHIEU, en dehors.

Maître, voici le jour, on arrive...

ZAMBA.

Écoutez... l'on vient de ce côté...

LE MARQUIS.

Non, non... l'on ne vient pas encore...

Ensemble.

LE MARQUIS.

Rien ne peut te soustraire
A mes brûlants transports!
Écoute-moi, ma chère,
Sans crainte et sans remords.
A ton maître qui t'aime,
Abandonne ton cœur,
Viens! O moment suprême
D'ivresse et de bonheur!

ZAMBA.

Ah! que faire? que faire?
Et malgré mes efforts,
Comment donc me soustraire
A ses brûlants transports?
Dieu, mon juge suprême,
Toi qui lis dans mon cœur,
Contre un tyran qui m'aime,
Viens, sois mon protecteur!

(Le jour a paru, le fond du théâtre s'éclaire.)

SCÈNE XVI.

ZAMBA, LE MARQUIS, MATHIEU, suivi des MEMBRES DU CONSEIL COLONIAL.

MATHIEU, au marquis.

Le Conseil colonial!

(Les membres du Conseil, introduits par Mathieu, saluent le marquis, qui va au-devant d'eux en les invitant à entrer dans son appartement; il revient près de Zamba, qui lui fait signe qu'on l'attend. Le marquis entre alors dans sa chambre, suivi du Conseil colonial. Zamba sort vivement par la gauche. Pendant cette pantomime, on entend au dehors le chœur suivant :)

LE CHŒUR.

Pour nous, c'est jour de fête,
C'est un jour de plaisir!
Au marché qui s'apprête
Hâtons-nous d'accourir!





ACTE TROISIÈME

Une place de la ville de Saint-Pierre, à la Martinique. — A gauche, la façade de l'hôtel de ville, où le Conseil colonial tient ses séances. On y arrive par un perron. — Au-dessus du perron, une banne ou espèce d'auvent en étoffe, pour préserver de la chaleur. — Au milieu du théâtre, plusieurs arbres en forme demi-circulaire et dont le vaste feuillage ombrage toute la place. — A travers les branches, on aperçoit dans le lointain toute la ville de Saint-Pierre. — Au milieu de la place, un poteau avec plusieurs anneaux de fer où l'on attache les esclaves en vente. — A droite, à gauche et au fond du théâtre, des chaises ou des bancs disposés pour les acheteurs ou les curieux.

SCÈNE PREMIÈRE.

PALÈME, **descendant les marches de l'hôtel de ville;** ZAMBA, **entrant par la droite.**

PALÈME.

Personne encore sur la place publique... Une heure d'ici au marché... (Apercevant Zamba.) Ah! c'est toi, Zamba?... Eh bien! c'est fini. Je sors du Conseil colonial qui vient, comme ils le disent, d'entériner mes lettres d'affranchissement, et je suis libre... Tu vois un homme libre!...

ZAMBA.

Ah! tu es bien heureux!...

PALÈME.

Ce qui ne m'empêchera pas de rendre service à mes

anciens camarades, quand l'occasion se présentera... (Lentement et la regardant.) Et j'ai idée, Zamba, que pour toi elle se présente!...

ZAMBA.

Que veux-tu dire?

PALÈME, montrant l'hôtel de ville.

Pendant que j'étais là à attendre qu'on m'expédiât, les membres du Conseil causaient avec un marchand qui arrivait pour la première fois à Saint-Pierre... Il venait de rencontrer et de reconnaître une esclave qui, depuis quelques années, avait disparu de la Grenade et qu'on avait vainement poursuivie... une nommée Zabi!

ZAMBA, à part.

O ciel!

PALÈME.

Cela te trouble?

ZAMBA, froidement.

Que veux-tu que cela me fasse?

PALÈME.

C'est que le signalement qu'il en donnait et qu'il doit remettre au gouverneur, ressemblait exactement au tien!... J'étais là, je n'ai pas soufflé mot, mais je dis actuellement à Zamba : si elle est Zabi... ce qu'elle a de mieux à faire est de s'éloigner, car demain on commencera les recherches.

ZAMBA, à part.

Demain nous serons embarqués! (Haut.) Je te remercie... je n'ai rien à craindre... ce n'est pas moi.

PALÈME.

Comme tu voudras...

ZAMBA.

Rends-moi un autre service... toi qui venais souvent à Saint-Pierre... J'ai des boucles d'oreilles à acheter... Connais-tu un joaillier?

PALÈME.

Là, sur la grande place, ces riches et nouveaux magasins...

ZAMBA.

J'en viens... ils m'ont surfait de moitié... (A part, et regardant les diamants.) M'offrir trois mille livres... cela en vaut cinq pour le moins! (Haut.) J'en veux un autre... un honnête homme.

PALÈME.

C'est différent... Rue des Bananiers, aux Balances d'or... une vieille et ancienne boutique.

ZAMBA.

Merci!... J'y cours! Adieu, Palème, adieu!...

(Elle sort.)

SCÈNE II.

PALÈME, puis GABRIELLE et ZOÉ, descendant de l'hôtel de ville.

PALÈME.

Elle a un air singulier, la capresse... comme toujours du reste, et elle m'a serré la main d'une force...

GABRIELLE, à Zoé.

Oui... c'est l'usage et la mode... Toutes les dames de Saint-Pierre viennent d'ordinaire à cette vente... J'ai dit à mon mari que je ferais comme elles... que j'irais aussi...

ZOÉ.

Et tu as bien fait... Tiens... tiens, voilà Palème, dont nous parlions tout à l'heure.

PALÈME.

C'est Zoé...

ZOÉ, à demi-voix, à Gabrielle.

Il n'y a que lui à qui nous puissions nous adresser... Mais sois tranquille, je ne te compromettrai pas.

PALÈME, *à part, regardant Zoé.*

Comme elle me regarde... si je reprenais notre conversa tion d'hier!

ZOÉ.

Palème, nous avons à te parler?

PALÈME.

Et moi aussi!...

ZOÉ.

Nous avons besoin de ton zèle et de ta discrétion.

PALÈME.

Pour ce qui est de ça, l'on peut compter sur moi!...

ZOÉ.

C'est ce que je disais à madame!... La vente va bientôt commencer, et comme tous les autres habitants de la colonie, tu pourrais maintenant y prendre part.

PALÈME.

Je crois bien! je suis libre... je peux acheter des esclaves!... tant que je voudrai... mais vu que je n'ai rien!...

GABRIELLE, *vivement.*

Si ce n'est que cela...

PALÈME.

Que voulez-vous dire?

ZOÉ, *à demi-voix.*

Qu'il y a un jeune homme... un nommé Donatien... celui que tu as vu l'autre jour pendant l'orage...

PALÈME.

Oui! On m'a dit cela... Le voilà comme j'étais hier... esclave!

ZOÉ.

Nous voulons le racheter.

GABRIELLE.

Sans qu'on le sache ou qu'on s'en doute.

PALÈME.

Pourquoi cela?

ZOÉ.

Monsieur le gouverneur a besoin d'un secrétaire qu'il hésite à se donner... et sa femme voudrait, à son insu, lui faire ce cadeau.

PALÈME, riant.

Une surprise!...

ZOÉ.

Justement... Pour cela, il faut que tu l'achètes en ton nom.

PALÈME, à Gabrielle.

C'est dit... A vos ordres, maîtresse... car vous l'êtes toujours... Et maintenant, Zoé, j'aurais voulu, devant madame, vous parler d'une chose...

ZOÉ, sans l'écouter.

Toi qui t'y connais, qu'est-ce que cela peut valoir?...

PALÈME.

Dame! d'après moi, qu'on estimait neuf cents livres, cela peut valoir de quatre à cinq...

ZOÉ, regardant sa maîtresse.

Nous en avons là deux mille!...

PALÈME.

C'est trop! mais je vous rendrai! (A Zoé.) Comme je vous disais donc, Zoé, pour en revenir à mon idée...

ZOÉ, lui remettant une bourse qu'elle a prise des mains de sa maîtresse.

Tiens, voici la somme!

GABRIELLE, apercevant le gouverneur qui vient de paraître au haut de l'escalier de l'hôtel de ville.

C'est mon mari!

PALÈME, continuant.

Je voulais vous apprendre...

ZOÉ.

Plus tard... plus tard... (Prenant le bras de sa maîtresse et continuant avec elle sa promenade.) Songe à ce que je t'ai dit, et silence avec tous !

(Toutes deux passent devant Palème et sortent par la droite.)

SCÈNE III.

PALÈME; puis LE MARQUIS, tenant à la main des papiers. Du haut de l'escalier il a observé ce qui vient de se passer, et descend lentement en serrant dans sa poche les papiers qu'il tenait à la main ; puis, GABRIELLE, ZOÉ, ZAMBA, DONATIEN, COLONS et DAMES, ESCLAVES, SOLDATS, UN HUISSIER.

PALÈME, à part.

Plus tard!... plus tard!... A force de retarder, elle ne saura jamais ce qui en est!... Mais, enfin, et puisqu'il s'agit de lui rendre service... ça fait toujours prendre patience.

LE MARQUIS, regardant la bourse d'or que tient Palème.

Ah! Palème!... le nouvel affranchi, les mains pleines d'or!

PALÈME, la serrant dans sa poche.

Dieu! monseigneur!

LE MARQUIS, souriant.

Tu n'as pas besoin de le cacher... je l'ai vu! et je sais même qui te l'a donné... C'est Zoé, tout à l'heure...

PALÈME.

Ah! mon Dieu! vous savez...

LE MARQUIS, souriant.

Et comme Zoé n'a rien et ne saurait même rien avoir... cet argent ne peut être que celui de sa maîtresse.

PALÈME, à mi-voix.

Eh bien!... eh bien! si vous êtes au fait, monseigneur, ne dites rien! parce que j'ai promis le secret.

LE MARQUIS, *froidement.*

Soit !... je serai censé ne rien savoir.

PALÈME, *gaîment.*

C'est ce qu'il faut, à cause de la surprise !... et même vous auriez l'air étonné, tantôt... quand vous me verrez surenchérir... que cela n'en vaudrait que mieux !

LE MARQUIS, *s'efforçant de sourire.*

Ah ! c'est toi qui dois surenchérir ?

PALÈME.

Oui, monseigneur.

LE MARQUIS, *de même.*

Pour cet esclave... ce Donatien que ma femme veut acheter ?

PALÈME.

Pour vous en faire cadeau.

LE MARQUIS, *froidement.*

J'entends bien... je le savais... Et combien t'a-t-elle donné pour cela ?

PALÈME.

Deux mille livres.

LE MARQUIS, *avec colère.*

Une somme pareille !

PALÈME.

C'est trop, n'est-il pas vrai ?

LE MARQUIS, *se reprenant.*

Non, vraiment... Il vaut bien cela... Je prévois même qu'il pourra y avoir concurrence...

PALÈME, *naïvement.*

Vous croyez ?

LE MARQUIS.

Et comme je tiens à ce que la surprise ait lieu, c'est moi qui veux faire cadeau de cet esclave à ma femme.

PALÈME, à part.

Tant mieux! il sera plus heureux!

LE MARQUIS, lui donnant une bourse.

Voici donc deux mille livres.

PALÈME.

De plus?

LE MARQUIS.

Comme tu voudras... pourvu que tu n'oublies pas que c'est pour moi, pour mon compte, que tu achètes cet esclave!... et si on te l'adjuge, si tu l'emportes, je te promets pour récompense de te donner...

PALÈME.

Quoi donc?

LE MARQUIS.

Celle que tu aimes... Zoé!

PALÈME, hors de lui.

Est-ce possible!... Quoi! vous auriez deviné?...

LE MARQUIS, souriant.

Je devine tout... et je te le répète, si nous l'emportons à cette vente...

PALÈME, vivement.

Nous l'emporterons, monseigneur, quand je devrais étrangler tous nos concurrents!...

(En ce moment, l'horloge de l'hôtel de ville sonne midi. On entend une cloche annonçant le commencement de la vente. On accourt de tous côtés. — A gauche, Palème et un groupe de femmes élégamment parées. Elles s'asseyent sur des chaises, ayant à côté d'elles des petits nègres tenant des parasols au-dessus de leur tête. A droite, Gabrielle et plusieurs dames. Zoé est assise aux pieds de sa maîtresse. Sur le perron de l'hôtel de ville le marquis et plusieurs membres du Conseil colonial. A droite et à gauche, debout et derrière les dames assises, des groupes d'acheteurs ou de curieux. Au fond, les esclaves à vendre que l'on amène.)

LE CHŒUR.

Les voici ! ce sont eux !
Ce sera piquant... ce sera curieux !

(On voit paraître cinq ou six esclaves, et Donatien marche à la tête.)

DONATIEN, sur le devant du théâtre et pendant que derrière lui on attache aux anneaux de fer du poteau ses compagnons d'esclavage.

AIR.

Non, vous n'aurez pas cet esclave
Promis à votre cruauté ;
J'échappe aux tyrans que je brave,
En mes mains est la liberté !

(Montrant le couteau que Zamba lui a donné et qu'il tient caché dans son sein.)

J'ai dans mes mains la liberté !

Adieu, toi qui me fus chère,
Zoé !... toi, mes seuls amours !
Adieu donc, ma pauvre mère !
Et cette fois, pour toujours !...
Mais, du moins...
Ils n'auront pas cet esclave
Qu'espère en vain leur cruauté !
J'échappe aux tyrans que je brave ;
En mes mains est la liberté,
La mort me rend la liberté !...

(Il tire le couteau de son sein et va pour s'en frapper. Zoé, qui est à gauche du théâtre, saisit sa main droite.)

ZOÉ, à mi-voix.

Arrêtez !

(Elle s'empare du couteau, qu'elle laisse doucement tomber à ses pieds.)

DONATIEN, étonné.

O ciel !

GABRIELLE, à voix basse.

Espérance et courage !

ZOÉ, de même.

Gardez des jours si chers !

(En ce moment, Zamba entre vivement par la gauche et se trouve près de Donatien, à qui elle dit à voix basse :)

ZAMBA.

Bientôt plus d'esclavage,
Je briserai tes fers!

Ensemble.

GABRIELLE et ZOÉ.

Espérance et courage,
Supportez vos revers;
Bientôt, plus d'esclavage;
On va briser vos fers!

DONATIEN, étonné, regardant les trois femmes.

Espérance et courage,
Les cieux me sont ouverts;
Bientôt de l'esclavage
On brisera mes fers!

ZAMBA.

Espérance et courage!
Bientôt plus de revers;
Bientôt plus d'esclavage,
Je briserai tes fers!

(Pendant cet ensemble, on a attaché aux anneaux du poteau les autres esclaves qui sont assis à terre, tournant le dos aux spectateurs. Un cercle de soldats ferme le fond du théâtre. On entraîne Donatien, qui se laisse enchaîner et qui est debout vis-à-vis les spectateurs. Zamba se rapproche de lui, et pendant la première moitié du morceau suivant se tient à l'écart.)

LE MARQUIS, sur le perron de l'hôtel de ville.

Aux termes du code noir, moi,
Gouverneur de cette île et lieutenant du roi,
Je déclare, messieurs, la vente commencée.

(Le marquis s'assied, ayant à ses côtés deux conseillers coloniaux. Un huissier est devant une table au pied du perron, pour recevoir les enchères; des nègres distribuent à la foule des programmes imprimés de la vente; on en présente à Gabrielle, à Zoé et au groupe de colons qui sont debout derrière elles, à droite.)

GABRIELLE, montrant le papier à Zoé.

Vois-tu... le numéro premier...

ZOÉ, de même.

L'épave Donatien!

GABRIELLE, de même.

La mise à prix est d'avance fixée.

ZOÉ.

A six cents livres!... Quelle horreur!

GROUPE DE COLONS, debout à gauche, causant entre eux et regardant le programme.

Ah! c'est pour rien!

PREMIER COLON, à demi-voix.

On dit qu'il sait écrire et peut tenir les livres.

DEUXIÈME COLON, de même.

C'est une occasion qu'on ne trouvera plus!

PREMIER COLON, à voix haute.

Sept cents livres!

DEUXIÈME COLON, de même.

Huit cents!

PREMIER COLON, de même.

J'en donne mille livres!

PALÈME, qui est à gauche, s'avançant.

Moi, douze cents!

GROUPE DE COLONS, à droite.

O ciel!

PALÈME.

Les voilà confondus!

LES COLONS, à mi-voix.

Quoi! Palème! un esclave affranchi
D'aujourd'hui!

PREMIER COLON.

Lui céder serait une honte...

DEUXIÈME COLON.

Que l'on ne peut souffrir.

PREMIER COLON.

Et je mets à ce compte
Treize cents livres !

PALÈME.

Quinze !

DEUXIÈME COLON.

Et moi, seize !

PALÈME, passant à droite, près de Gabrielle.

Dix-sept !

PREMIER COLON.

Dix-huit !

GABRIELLE.

Je tremble !

ZOÉ, bas, à Palème.

Oh ! de nous c'en est fait !

GABRIELLE, bas, à Palème.

Nous n'aurons pas assez !

PALÈME, bas, à Gabrielle.

Rassurez-vous, de grâce!
Nous avons plus encor !

GABRIELLE, étonnée.

Comment?

PALÈME, riant, et toujours à voix basse.

Votre mari
Vient en secret de me donner aussi
De quoi surenchérir.

GABRIELLE, effrayée.

Ah! tout mon sang se glace!

PALÈME, de même.

Et nous l'emporterons, car j'achète pour lui ;
Mais, silence!

GABRIELLE, à part.

Ah! grand Dieu! mon mari!

ZOÉ, avec désespoir.

Son mari!

Ensemble.

GABRIELLE et ZOÉ.

Sur nous, la foudre menaçante
Tombe en éclats et m'épouvante!
Sur lui sa rage tombera;
Grand Dieu! qui le protégera?

DONATIEN.

De crainte, d'espoir et d'attente,
A chaque instant mon trouble augmente;
Je le vois, mon bon ange est là,
Sur mon destin il veillera.

LE MARQUIS.

Je vois d'ici son épouvante;
Devant son juge elle est tremblante;
Cet esclave m'appartiendra,
Sur lui ma rage tombera!

ZAMBA.

De crainte, d'espoir et d'attente,
A chaque instant mon trouble augmente;
Mais ne crains rien, car je suis là,
Ta mère sur toi veillera.

PALÈME, avec joie.

Mon espoir s'accroît et s'augmente,
O doux avenir qui m'enchante,
Oui, l'esclave me restera,
Et mon hymen réussira!

LE CHŒUR.

Ah! l'aventure est étonnante!
Elle devient intéressante!
Voyons ce qu'il arrivera,
Et qui d'eux tous l'emportera!

PALÈME.

Je mets dix-neuf cents livres!

PREMIER COLON.

Moi,
Deux mille!

PALÈME.

Alors, deux mille cent!

DEUXIÈME COLON, bas au premier.

Je croi
Que pour le gouverneur, qui fut jadis son maître,
Il achète en secret.

PREMIER COLON, à voix basse.

Vous croyez?

DEUXIÈME COLON, de même.

Ce doit être.

PREMIER COLON, de même.

Y renoncer est alors plus prudent.

TOUS.

Deux mille cent!

PREMIER et DEUXIÈME COLONS.

Je cède! je cède!

PALÈME, à Gabrielle et à Zoé, se frottant les mains.

Nous l'emportons!

GABRIELLE et ZOÉ, avec effroi, regardant Donatien.

Que Dieu lui soit en aide!

ZAMBA, à l'huissier qui se lève.

Arrêtez!

(S'avançant au milieu du théâtre.)

Deux mille cinq cents livres!

LE MARQUIS, étonné.

Toi,
Zamba!

GABRIELLE et ZOÉ, avec joie.

Zamba!

TOUS.

La capresse!

ZAMBA.

Eh! oui... moi!

LE MARQUIS.

Et comment paieras-tu?

ZAMBA.

N'est-il pas d'autre entrave?

(Allant à la table devant laquelle est l'huissier.)

Argent sur table! argent comptant!...
De l'or même? en faut-il?... En voilà! prenez-en!...

(Jetant des rouleaux d'or sur la table. Au marquis.)

A vous cet or!...

(Montrant Donatien.)

Mais, à moi cet esclave!...

PALÈME, faisant des signes à Zamba.

Y penses-tu?

GABRIELLE et ZOÉ, à part.

Grand Dieu! protégez-la!

ZAMBA, debout au milieu du théâtre, et montrant Donatien.

Gouverneur, ordonnez qu'on le livre à Zamba!

Ensemble.

GABRIELLE et ZOÉ.

De crainte, d'espoir et d'attente,
A chaque instant mon trouble augmente!
Qui donc ici l'emportera?
Mon Dieu! mon Dieu! protégez-la!

DONATIEN.

De crainte, d'espoir et d'attente,
A chaque instant mon trouble augmente;
Je vois que mon bon ange est là!
Sur mon destin il veillera!

LE MARQUIS.

O quelle audace surprenante!
Nouveau doute qui me tourmente!

Quel dessein ici la guida?.
Mon adresse le connaîtra!

ZAMBA.

O bonheur! ô joie enivrante!
Succès qui comble mon attente!
Oui, ne crains rien, car je suis là,
Ta mère te protégera!

PALÈME.

Quelle aventure surprenante!
Malheur qui confond mon attente!
Mais l'esclave me restera,
Car j'ai de l'or, et l'on verra!

LE CHŒUR.

Ah! l'aventure est surprenante!
Elle devient intéressante!
Voyons ce qu'il arrivera,
Et qui des deux l'emportera!

PALÈME, s'approchant de Zamba et à mi-voix.

Écoute-moi, Zamba!... laisse-moi cet esclave,
Il y va de mon sort!

ZAMBA.

Mon bonheur en dépend!

PALÈME, de même.

C'est mon espoir, à moi!

ZAMBA.

C'est ma vie et mon sang!

PALÈME.

Cède, ou crains mon courroux!

ZAMBA.

Ton courroux, je le brave!

PALÈME, avec colère, se retournant vers l'huissier.

Eh bien! trois mille livres!

ZAMBA.

Et moi,
Je dis trois mille cinq cents!

PALÈME, lui mettant la main devant la bouche.

Ah ! tais-toi ! tais-toi !

PALÈME et ZAMBA, à demi-voix, se menaçant du poignard.

Prends garde ! prends garde !
Car Dieu nous regarde,
Suspends ton dessein !
Ou jusqu'à la garde,
Je plonge soudain
Ce fer dans ton sein !

PALÈME, regardant Zamba.

Je dis donc quatre mille ! et prends bien garde à toi !

ZAMBA, avec force.

Cinq cents livres de plus !

(Tout le monde pousse un grand cri. Palème, le poignard à la main, veut s'élancer sur Zamba ; on l'arrête.)

PALÈME.

Tu périras par moi !

(Tout le monde se lève ; le gouverneur et les conseillers coloniaux descendent du perron.)

ZAMBA, avec exaltation.

A nous la victoire !

(Courant au poteau, et amenant au bord du théâtre Donatien qu'on vient de détacher.)

Brisez ces fers ! oui, ces fers détestés
Que trop longtemps il a portés !

(Arrachant les fers de Donatien.)

Qu'ils soient foulés aux pieds !... Jour d'ivresse et de gloire !

(Serrant Donatien dans ses bras.)

Il m'appartient ! c'est à moi ! c'est mon bien !

(Le gouverneur, pendant ce temps, est descendu vers la gauche du théâtre, où Palème, furieux, lui a parlé bas en lui montrant Zamba. Le gouverneur reprend vivement dans sa poche les papiers qu'il y avait serrés au commencement de la scène, les parcourt rapidement, puis il s'avance au milieu du théâtre, et dit à des soldats, en leur montrant Zamba, qui en ce moment embrasse Donatien :)

LE MARQUIS.

Arrêtez !...
La vente est nulle !... Cette femme
Est elle-même esclave, et ne peut acquérir !

TOUS.

Grand Dieu !...

LE MARQUIS, aux conseillers coloniaux.

Je viens de parcourir
Ces titres, ces papiers : c'est elle qu'on réclame,
Et qu'on désigne!

DONATIEN, l'embrassant.

O ciel! ma mère!

PALÈME, avec douleur.

Sa mère!...

ZAMBA.

O sort fatal!

LE MARQUIS.

Vous l'entendez, messieurs.

GABRIELLE et ZOÉ.

Je frémis d'épouvante

LE MARQUIS.

C'est au Conseil colonial
A décider...

(Aux conseillers.)

Venez... Aussi bien cette vente
Doit maintenant devant lui s'achever.

ZAMBA, GABRIELLE et ZOÉ, à part.

A présent, ô mon Dieu ! qui pourra le sauver?

Ensemble.

ZAMBA.

Comble d'infamie!
Quoi! leur tyrannie
Accable ma vie
De nouveaux tourments

O maître du monde,
Que ta foudre gronde,
Éclate et confonde
D'infâmes tyrans !

LE MARQUIS et LE CHŒUR.

Pour eux l'infamie!
Que leur perfidie
Ici soit punie
De nouveaux tourments !
La loi nous seconde ;
Que sa foudre gronde,
Éclate et confonde
L'espoir des méchants !

DONATIEN, GABRIELLE et ZOÉ.

O honte ! infamie !
Quoi ! leur tyrannie
Demeure impunie !
Dieu qui nous entends,
Que ta voix réponde,
Que ta foudre gronde,
Éclate et confonde
D'infâmes tyrans !

PALÈME.

Sa mère chérie
Défendait sa vie,
Et je l'ai trahie !...
Ah ! je m'en repens!
O douleur profonde !
Que Dieu nous seconde !
Que sa main confonde
L'espoir des méchants !

(Des soldats emmènent Donatien et Zamba. Le marquis et les membres du Conseil colonial entrent à l'hôtel de ville. Palème, Gabrielle, les dames et les colons qui viennent d'assister à la vente les suivent.)

SCÈNE IV.

ZOÉ, seule; puis, DENAMBUC.

ZOÉ.

C'était sa mère!... Je comprends tout, maintenant... Pauvre femme!... elle l'aimait et souffrait autant que moi, et tous deux sont esclaves!... et tous deux tout à l'heure vont être vendus!... Que faire, à présent... et lui, comment le délivrer?... à qui avoir recours?... (Poussant un cri en voyant entrer Denambuc.) Ah!...

DENAMBUC.

Me voici.

ZOÉ.

Mon ami, mon sauveur!...

DENAMBUC.

Dieu! depuis hier seulement, comme cela a augmenté!...

ZOÉ.

Quel bonheur vous amène?...

DENAMBUC, étonné.

Eh bien! notre mariage!...

ZOÉ, se frappant le front, et naïvement.

C'est vrai... je l'avais oublié!...

DENAMBUC.

Oublié!... D'où vient alors ta joie?...

ZOÉ.

Celle de vous revoir!...

DENAMBUC.

Il n'y a pas de mal... ça revient au même... car ainsi que je te l'ai dit... incognito et sans bruit... tout est prêt!...

ZOÉ, troublée.

Ah! mon Dieu!... déjà!...

DENAMBUC.

Comment !... est-ce que tu hésiterais de nouveau ?...

ZOÉ, de même.

Du tout...

DENAMBUC.

Est-ce que cet autre amour te serait revenu au moment de m'épouser ?

ZOÉ, vivement.

Jamais !... Je suis prête à vous suivre, et je vous chérirai comme le meilleur des maris.

DENAMBUC.

A la bonne heure !...

ZOÉ.

Je n'y mets qu'une condition... une grâce, que je vous demande...

DENAMBUC.

C'est dit... c'est fait... Tout ce que tu voudras...

ZOÉ.

Donatien... ce jeune homme qui hier vous a sauvé la vie, va être vendu comme esclave...

DENAMBUC.

Et comment cela ?...

ZOÉ, vivement.

Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer... Ils sont là, dans la chambre du Conseil colonial, la vente qui a été interrompue va recommencer... il faut lui rendre la liberté... il faut l'acheter !...

DENAMBUC.

J'y vais !...

ZOÉ.

Mais on offrait déjà quatre mille cinq cents livres.

DENAMBUC.

J'en donne dix mille !...

ZOÉ.

Très-bien !...

DENAMBUC.

Vingt... trente... quarante !...

ZOÉ, l'embrassant.

Ah ! je suis à vous... à vous pour toujours !... Mais, hâtez-vous... dépêchez-vous... il y va de ses jours !... car, s'il est esclave... esclave du gouverneur, il se tuera, monsieur... il se tuera !... j'en suis sûre...

DENAMBUC, la regardant.

Eh ! mon Dieu !... un tel effroi... une telle émotion... je crains de deviner... Est-ce que par hasard ce serait...

ZOÉ, lui faisant signe vivement de la tête.

Oui... oui... oui...

DENAMBUC.

Et j'irais l'acheter ?

ZOÉ.

Pourquoi pas ?

DENAMBUC.

Racheter mon rival !...

ZOÉ.

Il ne l'est plus... je vous le jure... Qu'il vive, qu'il s'éloigne... je l'oublierai... si je peux... Et vous, monsieur, je vous épouserai... je vous aimerai... J'en mourrai peut-être... c'est égal.

DENAMBUC.

Mais, écoute-moi.

ZOÉ, pleurant.

C'est vous qui serez cause de tout... et vous verrez, alors, s'il y a jamais eu au monde quelqu'un qui vous aime comme moi... et vous me regretterez... et vous vous repentirez... mais il ne sera plus temps... Tenez, tenez... on vient.

DENAMBUC.

Mais encore une fois...

SCÈNE V.

LES MÊMES; GABRIELLE.

GABRIELLE, courant à Zoé.

Tout est fini, la vente est consommée...

ZOÉ, à Denambuc.

La!... quand je vous le disais... Ce que c'est que d'hésiter et d'attendre... Et qui donc... qui l'a emporté?...

GABRIELLE.

Un riche colon qui vient de l'acheter pour mon mari... qui le fera expirer dans les tortures.

ZOÉ pousse un cri, ses genoux fléchissent, Denambuc la soutient.

Ah!...

DENAMBUC, à Gabrielle.

Et tu vas lui dire cela, à elle, qui l'adore... qui en est folle!

GABRIELLE, hors d'elle-même.

Elle... Zoé... Est-il possible! (Courant à Zoé.) Sans me l'avouer!

ZOÉ, à voix basse.

Jamais!... Mais qu'il soit libre... qu'il soit sauvé!... Je ne le reverrai de ma vie... je le jure!

DENAMBUC, lui prenant la main.

C'est bien! cela mérite récompense.

SCÈNE VI.

ZOÉ, GABRIELLE, DENAMBUC, allant au-devant du MARQUIS, lequel, pendant les derniers mots de la scène précédente, a descendu les marches du perron; puis ZAMBA, DONATIEN, PALÈME, COLONS, ESCLAVES et SOLDATS.

FINALE.

DENAMBUC, au marquis.

Cet esclave par vous acquis,
L'autre jour m'a sauvé la vie.
Cédez-le-moi, je vous en prie,
Mon cher neveu!

LE MARQUIS, avec colère.

Moi !

DENAMBUC.

Quel qu'en soit le prix !

LE MARQUIS, regardant sa femme avec colère.

Je vois qu'ici l'on prend un intérêt extrême
A son sort ! Par malheur, moi, j'ai fait le serment
Qu'il ne sortirait pas de mes mains!

DENAMBUC, souriant.

Quoi ! pas même
Pour dix mille francs !..,

LE MARQUIS.

Non!

DENAMBUC.

Vingt mille ?

LE MARQUIS.

Non, vraiment

DENAMBUC, sévèrement.

Pas même au prix...

LE MARQUIS.

Cessez d'insister davantage.

DENAMBUC.

De mon affection... ou... de mon héritage ?...

LE MARQUIS.

Non, cent fois non !... Mais si vous tenez tant
A ce sang précieux... à cette noble race,
Tenez... voici sa mère, épave comme lui !
Une esclave sans maître... et qu'on va vendre aussi...
Vous pouvez l'acheter !

ZOÉ, courant au marquis.

Pitié !

LE MARQUIS.

Non, point de grâce !
L'inexorable loi prononce sur son sort !

ZAMBA, qui pendant ce temps a descendu le théâtre avec plusieurs gardes, aperçoit Denambuc et manifeste un grand trouble.

O ciel !

LE MARQUIS, aux gardes.

Et comme esclave enchaînez cette femme.

ZAMBA.

Des fers... à moi !... Jamais !

(Au marquis.)

Et je te brave encor !
J'ai d'autres droits et je réclame,
Non l'esclavage, mais la mort.

(Elle court se jeter aux pieds de Denambuc.)

DENAMBUC, poussant un cri.

Zabi !...

ZAMBA.

C'est moi !

DENAMBUC.

Zabi !

ZAMBA.

C'est moi! Maître, c'est moi
Dont la coupable main leva le fer sur toi.

J'ai menacé ta vie,
Et la mienne est à toi!...
Je tremble et je supplie,
Mais ce n'est pas pour moi!

(Montrant Donation qu'on amène en ce moment.)

C'est pour lui... que tu dois... défendre!

(Baissant les yeux.)

Lui!... mon fils!... Ah! tu dois comprendre
Mes pleurs et mon effroi...

Ensemble.

J'ai menacé ta vie,
Et la mienne est à toi!
Je tremble et je supplie,
Mais ce n'est pas pour moi.

DENAMBUC.

O rencontre inouïe!
C'est elle que je voi,
C'est elle qui me prie
Et tremble devant moi!

GABRIELLE, ZOÉ et LE CHŒUR.

O ciel! que signifie
Le trouble où je les vois?
O Dieu! que je supplie,
Daigne entendre ma voix!

LE MARQUIS.

O rage! ô jalousie!
Destin que je prévois,
Faut-il, dans ma furie,
Qu'il échappe à mes lois!

DENAMBUC, au marquis.

Monsieur le marquis, pour aucun prix, vous ne vouliez me céder cet esclave, je le paierai moins cher... je l'aurai pour

rien... D'après le code noir, que vous connaissez mieux que moi, la vente d'un épave est nulle, quand le maître se représente... et le maître, c'est moi !...

LE MARQUIS.

Monsieur...

DENAMBUC.

Fils de mon esclave, c'est vous qui l'attestez ! il est mon esclave aussi... Et quant à sa mère, je suis seul juge de ses torts... (Sévèrement.) Elle en a eu de très-grands !...

ZAMBA, s'inclinant.

Maître...

DENAMBUC.

Celui de s'enfuir et de quitter notre île... Sans cela... elle aurait depuis longtemps ce qu'elle a aujourd'hui : sa grâce et sa liberté.

ZAMBA.

Ah ! c'en est trop !...

DENAMBUC, regardant Donatien avec tendresse.

Quant à Donatien, qui est aussi à moi... et qui m'appartient... je puis disposer de son sort... (A Donatien.) Approche... (A Zoé.) C'est donc lui que tu aimes ?...

ZOÉ.

Oui, monsieur.

GABRIELLE, au marquis.

Vous l'entendez...

ZOÉ, à Denambuc.

Mais vous savez ce que je vous ai dit...

DENAMBUC.

Je ne l'ai point oublié... Tu consens à te marier... Mais, tout dépend de ta maîtresse... demande-lui... car tu lui appartiens encore... si elle consent à te donner la liberté pour épouser Donatien...

ZOÉ, s'approchant timidement de Gabrielle.

Maîtresse, maîtresse chérie,
De toi dépend notre sort à tous deux !

GABRIELLE, regardant son mari.

Contre une injuste jalousie,
Contre des soupçons odieux,
Que cet instant du moins me justifie !
(Avec émotion.)
Sois libre !... sois sa femme... Allez, soyez heureux !
Afin que je le sois...

PALÈME, à part, et s'essuyant une larme.

Quel bonheur ! quand j'y pense !

LE MARQUIS.

Quoi donc ?...

PALÈME.

De n'avoir pas encor parlé !...

LE MARQUIS.

J'entends !

DENAMBUC.

Nous, demain, mes amis, nous partons pour la France !

DONATIEN.

Vous, à qui je dois tout !

ZOÉ.

Vous, mon Dieu tutélaire !
Comment donc vous nommer ?

DENAMBUC, leur prenant la main à tous deux.

Nommez-moi votre père,
Car tous deux, désormais, vous serez mes enfants !...

DONATIEN et ZOÉ.

Guidés par l'espérance,
Embarquons nous gaîment !
Au rivage de France
Le bonheur nous attend !

LE CHOEUR.

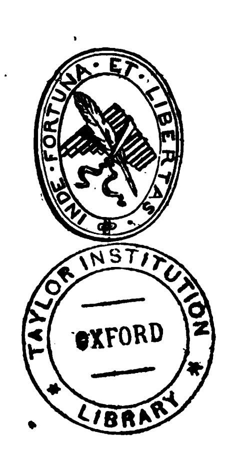
Guidés par l'espérance,
Embarquez-vous gaîment !
Au rivage de France
Le bonheur vous attend !



TABLE



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (1832 — 78.)


INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS
TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

